LE
MAGNÉTISEUR
JOURNAL
DU MAGNÉTISME ANIMAL

publié

PAR CH. LAFONTAINE

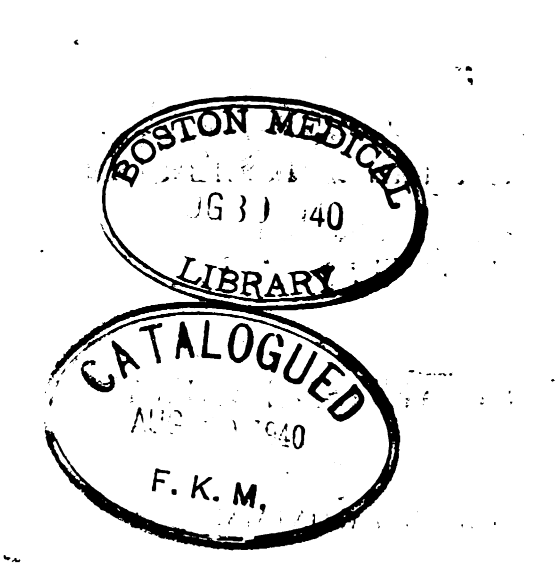
6me ANNÉE. — 1864 à 1865.

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

1865


BOSTON MEDICAL
LIBRARY
CATALOGUED
F. K. M.



N° 1. 15 Avril 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



UN NOUVEAU CORRESPONDANT.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec peine l'appel que vous faites aux sympathies des magnétiseurs, dans le dernier numéro de votre journal. Comment, après cinq ans d'existence, vous comptez à peine cent abonnés en France! Quelle rude tâche que celle de journaliste, et combien j'admire votre abnégation. Il faut vraiment avoir du courage pour suivre une carrière aussi ingrate que celle d'écrivain magnétique. Si encore il y avait des compensations dans le concours de gens éminents et dévoués ; mais

vous vous plaignez autant de l'isolement que de l'indifférence.

Et puis, combien ne devez-vous pas avoir de peine à vous concilier l'estime d'esprits si divers! Le magnétisme n'étant pas encore une science formée, vous devez être en butte aux réclamations de toutes sortes, et souvent sollicité par les prétentions les plus opposées. Si vous marchez de l'avant, on trouve que vous allez trop loin et l'on vous traite de téméraire; d'autres, au contraire, se plaignent que vous n'avancez pas assez et vous accusent de timidité. — Ceux-ci veulent des faits et ne s'attachent qu'au positif; ceux-là désirent des raisonnements et prisent surtout les théories. Sans compter les érudits qui adorent l'histoire, les curieux qui abhorrent les citations et n'ont d'attrait que pour les choses nouvelles, enfin les idéalistes, à qui le présent ne suffit pas et dont tous les vœux sont acquis aux hypothèses. Telles idées qui charment les aspirations des uns, choquent la conviction des autres..... Mais ce n'est pas tout; la forme elle-même est critiquée : le style plait à l'un, déplait à l'autre. En un mot, jamais tout le monde n'est content; mais chacun étant en partie satisfait tour-à-tour, l'accord s'établit peu à peu au profit de l'avenir.

Ces réflexions me sont suggérées par la pensée que chacun doit s'efforcer de vous venir en aide comme il peut : le riche avec de l'or, l'écrivain par son savoir, le simple adepte par sa propagande, etc., afin que votre œuvre prospère, car elle nous intéresse tous. Aussi ferai-je tout mon possible pour vous envoyer quelques articles et vous procurer de nouveaux abonnés.

Simple soldat dans la milice dont vous avez le commandement, je ne puis aspirer qu'au rôle d'éclaireur, non à celui d'arbitre. S'il m'arrive de signaler des fautes, de montrer des écarts ou de blâmer des torts, je tâcherai toujours de le faire avec égard pour les personnes. Par contre, si je cite des faits incertains, si je porte des jugements erronés, ou si je manifeste des tendances qui blessent les sentiments de vos lecteurs, j'en sollicite d'avance votre indulgence et la leur. Ayons garde de disputer futilement, car la polémique qui prétend débrouiller les questions, les embrouille souvent.

Ces réserves faites, laissez-moi vous montrer mes états de service; vous verrez mieux à quoi ma plume est propice, et si elle peut concourir utilement au but de nos communs désirs : — l'assimilation du mesmérisme aux autres sciences. —

J'ai donc, comme quelques médecins de la génération qui commence à vieillir, étudié le magnétisme au début de ma carrière. Je le connaissais assez bien alors ; mais je n'ai pu en suivre tous les développements ultérieurs. Seulement, comme j'avais obtenu quelques succès, j'ai conservé d'agréables relations avec bon nombre de ces praticiens modestes en qui s'est perpétuée la tradition des bonnes œuvres par la magnétisation. Leurs communications bienveillantes m'ont ainsi tenu un peu au courant des événements du monde magnético-spirique. En sorte que sans faire partie d'aucun cercle, ni fréquenter la moindre réunion, je sais pourtant le principal de ce qui se passe, et je puis vous en parler avec autant de connaissance que si j'y participais.

J'ai surtout un vieil ami, M. le comte X***, qui est un amateur très-friand d'histoires, nouvelles et cancans ; il m'initie aux faits et aventures qu'il récolte de part et d'autre. Son excessive curiosité le rend bien un peu original et pourrait le faire prendre pour type du magnétomane ; mais il n'est ni moqueur, ni crédule, et j'ai pleine foi en ses récits. Erudit autant que savant, il désire tout connaître et s'amuse à dévoiler ce que les autres s'efforcent de tenir secret. Ennemi du mystère et des cachoteries, il croit le progrès attaché à la divulgation de la lumière. Aussi tient-il sa bibliothèque ouverte à tous les chercheurs, Disposant d'une grande fortune, il se procure tous les ouvrages qui paraissent pour ou contre le magnétisme et les lit en les annotant. Il a même de précieux manuscrits et d'intéressants autographes où se trouvent des anecdotes inédites peu connues.

C'est dans ce riche dépôt, ce trésor magnétologique, que j'ai puisé beaucoup de mes informations ; mais je n'ai pas pris note textuelle de tous les faits que je pourrai reproduire ou invoquer : je les évoque souvent du souvenir de nos causeries familières. Il ne serait donc pas étonnant que je commisse quelques inexactitudes, mais cette prévision laisse la porte ouverte aux objections que vous pourriez me faire ou aux rectifications qui vous seraient demandées. Puissé-je ne m'écarter en rien de la vérité, et mériter votre indulgence pour mes rapsodies.

Je compte d'abord traiter de courts sujets, jeter un coup d'œil sur les hommes et les choses de la phalange magnétique parisienne ; par exemple :

A. Aperçu du changement qui vient de s'opérer dans la direction de la Société de Magnétisme.

B. Ce que je pense du livre de M. Morin.

C. De l'incertitude des signes indiqués par le Dr Louyet comme impliquant l'aptitude d'une personne à être magnétisée.

D. Utilité de l'histoire au point de vue des découvertes.

E. Infériorité du personnel magnétiste, relativement à sa mission.

F. Comment nos chefs placés au point culminant de la science, ne voient pas ce qui se passe dans les bas-fonds.

G. Il ne faut pas trop dédaigner les objections de nos adversaires.

H. Citations de bons mots, traits d'esprit, plaisanterie.

I. Confessions et biographies.

J. Portraits comparatifs de médiums et de somnambules.

K. Des sectes en magnétisme, etc., etc.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, ce faible tribut de ma sympathie et me croire votre sincère admirateur.

Dr A. Z***.

20 Mars 1864.

DES SUPERSTITIONS.

De nos jours, comme dans l'antiquité, les croyances au merveilleux, au surnaturel, se sont introduites dans l'esprit des hommes, et s'en sont emparées aux dépens de la raison. Les uns ont été dominés par l'idée que le sort de chacun dépend d'une force supérieure contre laquelle l'homme ne saurait lutter, — le fatalisme; — les autres pensent qu'ils sont maîtrisés, dirigés par des divinités, par des génies inconnus; ceux-ci se croient sous l'empire d'une puissance infernale, — le démon. — Ces diverses idées auxquelles les religions sont venues prêter leur appui, en les compliquant des superstitions propres à chacune d'elles, se sont non-seulement emparées de l'esprit des hommes, mais encore elles leur sont en quelque sorte devenues inhérentes.

Puis, des hommes ambitieux, profitant de l'ignorance générale, se sont plu à propager ces croyances absurdes, ou superstitieuses, et confondant avec intention le vrai et le faux, ils ont assigné à certains faits plus ou moins inexplicables, des causes surnaturelles et tout-à-fait en dehors de la raison, afin

de pouvoir dominer les peuples, pour les exploiter à leur profit, comme de vils troupeaux.

Cependant la nature qui, lorsqu'elle est interrogée, observée avec une attention judicieuse, permet à l'intelligence humaine de pénétrer ses secrets les plus profonds, la nature, en bonne et généreuse mère, a instruit ceux de ses enfants qui l'ont interrogée.

C'est ainsi que nous avons vu paraître, à diverses époques, dans divers pays, et sous des noms différents, les prophètes, les sybilles, les mages, les magiciens, les enchanteurs, les fées, les astrologues, les sorciers, les physiciens, les mèges, les magnétiseurs, les somnambules, les médiums, etc., dont les populations ont fait, selon les temps, des êtres surnaturels, démons ou divinités, en leur attribuant un pouvoir sans limites, tantôt bienfaisant, tantôt diabolique.

On a pu compter, dans cette mystérieuse phalange, beaucoup d'hommes instruits, savants, consciencieux ; mais aussi, beaucoup de charlatans, de fripons, dépourvus de toute science, exploitant d'une manière indigne des peuples ignorants et crédules.

Plus tard vinrent des hommes sans savoir aucun, mais honnêtes et de bonne foi, auxquels des hommes savants donnèrent quelques indications pratiques, se bornant seulement à leur indiquer quelques prières, quelques procédés fort simples, destinés à provoquer chez eux un état de concentration et de travail intérieur, qui les mettait à même de comprendre plus clairement qu'ils ne l'eussent fait en d'autres moments, les souffrances de leurs semblables et de les soulager, avec un discernement peu ordinaire.

L'action que de tels hommes exerçaient sur autrui, était d'autant plus forte, que leur ignorance même leur donnait plus de foi à la réalité de leur propre pouvoir ; dès lors, le travail intérieur et inconscient, qui provoque chez tout être humain l'émission du fluide vital, se faisait chez eux avec d'autant plus d'intensité, que la volonté était plus forte, plus concentrée, et moins susceptible de se laisser ébranler par le doute ou la crainte des obstacles.

C'est cette force que nous appelons aujourd'hui *magnétisme vital*, qui, sous tant de noms divers, a été connue, exercée, pratiquée depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, cette science inépuisable qui est la clef de toutes les autres. Si le vandalisme d'Omar eût respecté les monuments de l'Egypte, nous eussions trouvé dans la bibliothèque d'Alexandrie, des

preuves de cette vérité parmi les nombreux manuscrits qu'elle contenait. Mais il en est d'autres que le feu n'a pu détruire, celles-là sont tracées sur la pierre; prenons-en pour témoins les figures gravées il y a 4 à 5000 ans, sur le zodiaque de Denderah (1). On y voit la déesse Isis tenant son fils dans une main, et de l'autre le magnétisant de la tête aux pieds; on y voit encore des hommes promenant à distance leurs mains sur d'autres hommes couchés sur des lits, etc.

Le massage indien, dont le contact se fait à peine sentir et qui guérit de tous les maux; les frictions mystérieuses que l'on pratiquait dans les temples égyptiens, et qui rendaient la vie aux moribonds qu'on y apportait; les guérisons obtenues dans les mêmes temples, à l'aide des remèdes indiqués par les prêtres, nommés Onéiropoles, pendant que ceux-ci étaient plongés dans un sommeil particulier, tous ces faits sont autant de témoignages irrécusables à l'appui du magnétisme.

Ch. LAFONTAINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE DEVIN DE VILLAGE.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL D'ORLÉANS

Présidence de M. Foucher.

Le devin de village. — Exercice illégal de la médecine. — Escroquerie.

Jadis, les sorciers, devins, et autres magiciens étaient accusés d'entretenir un commerce coupable avec les esprits infernaux, et plus d'un a payé de sa vie de semblables inculpations. Actuellement, on ne leur fera pas ce reproche, car ils prétendent tirer leur puissance de simples prières extraites des livres saints.

Voyez Dubois, le sorcier d'Olivet; il n'a pas le moindre rapport avec Satan, Belzébuth ou Astaroth; toute sa science est dans l'office divin; c'est-à-dire que loin de le poursuivre, on devrait le canoniser.

Ecoutons son interrogatoire.

M. le président : « Quels sont vos prénoms, nom, âge, pro-

(1). Le zodiaque de Denderah, apporté en France en 1823, et que tout le monde a pu voir au Musée du Louvre, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

fession et demeure?» — «Je me nomme Alexandre Dubois, âgé de quarante-neuf ans, vigneron à Olivet.»

D. «Vous connaissez la nature de la prévention portée contre vous? Le ministère public vous reproche d'avoir exercé illégalement la médecine et commis de nombreuses escroqueries en faisant croire à un pouvoir imaginaire que vous prétendez posséder.» — R. «Je n'ai jamais commis d'escroquerie. J'ai guéri des gens par des paroles que je lis dans l'office divin ; mais je n'ai jamais demandé d'argent.»

D. «Pourquoi et comment auriez-vous ce privilége, puisque tout le monde peut comme vous lire l'office divin et en prononcer les prières? La prévention vous reproche précisément de faire croire aux niais et aux superstitieux que vous avez des secrets surnaturels?» — R. «Je ne fais rien croire, je ne dis que des prières.»

D. «Et le fils Menard, est-ce par prière que vous lui avez fait espérer son exemption du tirage au sort?» — «R. M. Menard est venu pour me faire exempter son fils. Je lui ai dit que je n'y pouvais rien, mais que je pourrais bien faire des neuvaines.»

D. «Reconnaissez-vous avoir eu chez vous des livres de magie, tels que le *Grand* et le *Petit-Albert,* et d'autres qui sont assez obscènes?» — R. «Il y en a eu effectivement chez moi, que la femme d'un nommé Garnier m'a donnés à la mort de son mari.»

D. «Ce Garnier était un fameux devin aussi; c'est lui qui vous a légué ses secrets et ses livres. Vous savez qu'il avait été condamné pour escroquerie. Quels sont vos moyens d'existence?» — R. «C'est ma vigne et ma terre qui me font vivre.»

D. «Il paraît que vous avez travaillé fort peu et que vous êtes fort adonné à la boisson. En fait de vigne, vous en aimez beaucoup le produit?»

L'inculpé ne répond rien.

D. «Convenez-vous des faits relatifs à l'exercice illégal de la médecine?» — R. «Oui, Monsieur, je les reconnais.»

D. «Convenez-vous aussi que vous avez la réputation d'un sorcier, d'un savant possédant des secrets merveilleux?» — R. «Je sais que j'ai la réputation de guérir par des neuvaines et des prières, et aussi par le *toucher*.»

D. «Ah! par le toucher, vous l'avouez! Ce ne sont donc pas seulement des prières et des neuvaines, car tout le monde peut en faire?» — R. «Je ne fais pas de signes.»

D. « Mais vous touchez les plaies malades, les endroits douloureux ; en outre, vous ordonnez des tisanes, des cataplasmes ? » — R. « Je reconnais avoir ordonné des cataplasmes, et quand ce sont des nerfs forcés, je les guéris au toucher. Je sais guérir aussi les animaux qui ont des tranchées ; mais je ne donne pas de remèdes. »

D. « Les animaux ! Est-ce aussi par les prières que vous les guérissez ? » R. « Oui, Monsieur, la même chose ! »

D. « Et vous espérez faire croire au tribunal que vous ajoutez foi vous-même à de pareilles stupidités ? Asseyez-vous. Nous allons entendre les témoins qui ont été vos dupes. Il est fort à craindre qu'ils n'aient encore une croyance aveugle dans votre puissance et votre science mystérieuses. Huissier, faites venir le premier témoin. »

AUDITION DES TÉMOINS.

Les sieurs *Narcisse Venard,* charretier, *A.-A. Rouillé,* cultivateur, *Jacques Barbereau*, laboureur, *Justin Johanet,* cultivateur, *Eugène Bugeaud,* jardinier, *Aignan Vigoureux, Fr.-Henri Sicou, Barthélemy Bimbenet*, *Augustin Girard*, et d'autres, déposent que Dubois a *guéri ou soulagé eux-mêmes ou des personnes de leur famille*, le tout par des *attouchements, prières, cataplasmes*, sans avoir jamais demandé de salaire, quoiqu'il acceptât une rémunération, si elle lui était offerte, et quelquefois même ne l'acceptant que malgré lui.

— Ces témoins entendus, le président reprend la parole en ces termes :

D. « Eh bien ! Dubois, vous le voyez, voilà douze ou quatorze témoins, sur seize, à qui vous avez tellement tourné l'esprit, qu'ils sont encore actuellement persuadés de votre pouvoir. Les avez-vous assez dupés ces gens-là, pour que la justice ait le droit de vous demander un compte sévère de votre conduite ? » — R. « Je ne leur ai jamais fait de mal; au contraire ils ne font que se louer de moi.

D. « Mais vous avez bel et bien pris leur argent ? » — R. « Ils me l'ont donné volontairement, je n'ai jamais rien demandé. »

D. « Oh ! nous savons que c'est une habileté de plus de la part de vos semblables. La justice n'y rencontre pas moins les caractères de l'escroquerie. »

« Asseyez-vous, et écoutez les réquisitions de M. le procureur impérial. »

M. Grattery, substitut, chargé de soutenir la prévention,

examine avec autant de méthode que de clarté les nombreux faits de cette singulière affaire. L'honorable magistrat s'étonne qu'à notre époque, il y ait encore autant de superstition que de crédulité dans les populations qui nous entourent. Il flétrit en termes aussi énergiques que mesurés la conduite blâmable de Dubois, qui vit de l'argent de ses dupes et demande à l'escroquerie des moyens de vivre qu'il ne devrait tirer que de son travail. M. le substitut conclut donc à une condamnation bien méritée contre Dubois.

Me Dubec, chargé de la mission très-délicate de défendre Dubois, sauve la position par autant d'esprit que d'habileté ; il démontre que l'amour du merveilleux et la faiblesse de l'esprit humain sont choses, hélas! communes, et que Dubois a été fait sorcier malgré lui ; les gens venaient chez lui persuadés de sa puissance ; il n'avait pas d'effort à faire pour les en convaincre ; il termine en sollicitant l'indulgence du tribunal et en promettant, au nom de son client, que dans l'avenir celui-ci n'aura plus recours au *Grand* ni au *Petit-Albert* et restera simplement vigneron comme devant.

Le tribunal condamne Dubois, pour exercice illégal de la médecine, à 15 fr. d'amende.

Et pour escroquerie, à deux mois d'emprisonnement, 50 fr. d'amende, et aux frais du procès.

Au moment où les gendarmes emmènent le condamné, des sanglots éclatent dans l'auditoire ; des femmes, des hommes entourent Dubois, lui serrent la main et l'embrassent en pleurant. Pauvre humanité!

(*Journal du Loiret.*)

RÉFLEXIONS.

Nous avons donné, dans le numéro de mars dernier, la relation d'un procès intenté à un brave et honnête homme, surnommé *le sorcier des montagnes d'Auvergne*, par les populations qu'il avait guéries, et que le tribunal condamna à 50 fr. d'amende, pour exercice illégal de la médecine, — délit qu'il n'avait pas commis, — car il se bornait à prier, à *toucher*, sans donner aucun remède.

Du reste, cette condamnation à une peine légère, prouvait bien, par cela même, qu'elle était en-dehors de la règle ordinaire, que le tribunal avait su reconnaitre l'inno-

cence de Jean May, et ne l'avait condamné qu'avec la lettre de la loi, interprétée dans sa plus rigoureuse acception. Mais ceci s'est passé à Riom, département du Puy-de-Dôme, où, comme on le sait, l'instruction n'est pas répandue.

Mais voici un fait bien autrement grave : A Orléans, grande ville scientifique, et située à trois heures de Paris, un procès du même genre vient d'avoir lieu, et il s'est terminé par une condamnation à 15 fr. d'amende, pour exercice illégal de la médecine, et de plus pour escroquerie, à deux mois de prison, à 50 fr. d'amende et aux frais du procès.

Ce malheureux Dubois, surnommé le devin du village d'Olivet, à une lieue d'Orléans, est aussi condamné pour avoir, en les touchant ou par des prières, guéri des malades, et surtout pour avoir accepté de l'argent, — sans l'avoir demandé, — ce qui est taxé d'escroquerie par le tribunal.

En vérité, est-ce bien au dix-neuvième siècle, qu'à trente lieues de Paris, on a entendu des paroles semblables à celles du procureur impérial et du président du tribunal correctionnel?

Quoi! l'on ose traiter de stupides et de dupes, ces malades guéris par des *attouchements* et des *prières;* quoi! l'on ose traiter d'*escroc*, l'homme qui a soulagé et guéri ces malades sans l'emploi des poisons de la médecine, appelée légale, avec et par laquelle seulement, il est permis de mourir. — Et malgré les nombreux témoins guéris par cet homme, et qui sont venus attester tout le bien qu'il leur a fait, à eux et aux leurs, les magistrats qui tiennent la balance de la justice, le privent de sa liberté en le condamnant à la prison et à l'amende, *surtout* parce qu'il a accepté de l'argent qu'il n'avait pas demandé, et qu'il avait été surnommé le *devin* ou le *sorcier du village.*

Où en sommes-nous donc, où en sont les lumières, si des hommes placés à la tête de la magistrature sont encore si peu versés dans les sciences?

Il n'est pas possible de croire qu'en pleine civilisation, loin des superstitions des pays plongés dans l'ignorance, des hommes aussi haut placés, n'aient aucune connaissance, aucune notion du magnétisme et de son application.

Si l'on condamne à la prison des hommes qui ont agi simplement et d'après la foi transmise de père en fils, que fera-t-on à des magnétiseurs sérieux, sachant ce qu'ils font, et qui non-seulement produisent ostensiblement des guérisons, là où les médecins diplômés ont été impuissants, mais qui présen-

tent en outre tous les phénomènes les plus extraordinaires du magnétisme?

Verrons-nous encore des condamnations aussi scandaleuses que celle de Laubardemont, dans le procès du curé Urbain Grandier? On l'a tenté, — il est vrai, — il y a quelques années, et on n'a point osé mettre en jugement le brave curé d'Ars, lequel, entouré de sept à huit cents malades, qui encombraient sa petite église et son village, les guérissait par des simples, des prières, et des neuvaines qu'il leur faisait faire, et lorsqu'on a poussé l'archevêque de Lyon à réprimander et à interdire ce digne curé, le prélat, désarmé par la simplicité, la foi sans enthousiasme, mais ferme et résolue, de ce vénérable vieillard, a reconnu dans ses intentions tant de pureté et de charité, qu'il l'a non-seulement réintégré dans son village, mais encore autorisé et encouragé à continuer tout le bien qu'il faisait à ses semblables.

Cependant le curé d'Ars acceptait, lui aussi, l'argent qu'on lui offrait; nous pouvons le dire hautement, nous qui avons eu quelques rapports personnels avec lui; mais il ne s'en servait pas pour lui-même, le digne homme, lui qui, avec une sublime abnégation donnait tout aux pauvres, et vivait, comme un anachorète, d'une tasse de lait, son unique nourriture pendant vingt-quatre heures. Mais enfin, ce qui constitue le délit n'est pas dans l'emploi de ce qu'on fait de ce qu'on reçoit.

Ce vieillard respectable restait vingt heures dans son église à écouter, à consoler et à soulager ceux qui, de toutes parts, venaient le trouver, mettant toute leur espérance en lui. Il *priait*, lui aussi, mais il ne *touchait* pas; nul doute cependant, qu'il n'eût obtenu des résultats encore plus grands, s'il eût ajouté et l'attouchement ou l'imposition des mains, à la foi qu'il éveillait chez les malades, qui produisait en eux une réaction qui était favorable à leur souffrance.

On n'a point osé le faire comparaître devant un tribunal, et pourquoi? Ne faisait-il pas ce que font aujourd'hui ceux qu'il plait aux magistrats de flétrir par un inique jugement?

Dubois *touchait, priait, guérissait,* et il ne demandait rien, mais il acceptait ce qu'on lui donnait. Or, depuis quand l'homme ne peut-il recevoir un salaire pour le travail qu'il fait ou le service qu'il rend, et qu'on est venu solliciter de lui? — Pourquoi faut-il donc qu'il donne gratuitement ce que certains diplômés font payer si cher?

Est-il dans le monde quelqu'un qui agisse sans chercher

chaque jour à retirer de ses travaux un bénéfice quelconque? Les magistrats siégent-ils gratuitement dans leurs fauteuils? les médecins ne sont-ils pas payés, même quand leurs malades meurent entre leurs mains, et... . souvent par leur défaut de savoir? Les avocats qui perdent leurs procès ne sont-ils pas payés? Pourquoi veut-on donc qu'un homme quelconque, qu'on vient solliciter à tort ou à raison, ne soit pas payé? et pourquoi le condamne-t-on comme ayant commis des escroqueries, lui qui s'est empressé, par humanité, de rendre les services qu'on lui a demandés?

Nous croyons qu'il y a là matière à réfléchir et à changer d'allures dans certains procès.

Pauvre humanité! s'écrie le *Journal du Loiret*, en terminant le compte-rendu de ce procès. *Pauvre humanité!* en effet, mais ce n'est pas avec le sens que le *Journal du Loiret* donne à ces paroles, que nous les répétons ici, avec une pénible indignation. *Pauvre humanité!* qui ferme les yeux pour ne pas voir, et dont les représentants, soi-disant éclairés, ne voient que ténèbres dans le grand jour qui leur est apporté par les simples et les petits. *Pauvre humanité!* si elle a le sens du vrai assez faussé pour assister froidement à de pareilles ignominies, si elle ne discerne pas qu'entre les juges et l'accusé, c'est sur les premiers que retombe la flétrissure d'un tel jugement. *Pauvre humanité!* si elle ne contient pas dans son sein des hommes énergiques et sincères, qui élèvent leur voix pour protester contre les indignes organes de la justice. — *Pauvre humanité!* si un jour elle ne devait être amplement vengée!

Ch. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 10 avril 1864.

Les professeurs de la Société de magnétisme. — Moment favorable pour instituer un cours public et gratuit. — Appel aux magnétistes. — Désintéressement d'un magnétiseur. — Reconnaissance peu productive d'un magnétisé. — Etudes sur la médecine animique et vitaliste, par M. le Dr Charpignon.

La Société de magnétisme a organisé cette année une série de cours.

MM. Bauche, Dureau, Du Planty, Du Potet, coiffent volon-

tiers la toque professorale et se livrent à de doctes dissertations. Il faut bien que les magnétistes de bonne volonté se constituent eux-mêmes professeurs, puisque l'Université ne paraît pas positivement décidée à créer une chaire de magnétisme. Mais, tout en rendant justice à leurs intentions, nous voudrions leur voir prendre une plus grande initiative. Au lieu d'un cours privé et d'un auditoire restreint, nous voudrions un cours public et un auditoire nombreux; car le moment est venu de développer au grand jour les véritables idées mesmériennes. Depuis qu'un ministre bienveillant a octroyé à de simples particuliers le droit d'émettre publiquement leurs opinions sur les sujets étrangers à la politique, les entretiens sur la littérature, la science et les arts, ont constamment attiré une foule sympathique et avide de jouissances intellectuelles. Jamais ne s'est présentée une occasion plus favorable pour combattre les préjugés du monde vis-à-vis du magnétisme, et pour répandre les notions de cette découverte si attrayante.

Il est assurément des magnétistes intelligents, capables de faire un cours public et gratuit, avec le talent et l'élévation nécessaires pour obtenir un grand et légitime succès.

A l'œuvre donc, sans témérité présomptueuse, mais avec confiance! « Quelle que soit la faiblesse d'une intelligence, » a écrit Jules Simon, « Dieu doit bénir et féconder les efforts de ceux qui n'ont que la vérité pour objet et ne cherchent pas d'autre récompense. » Que ces paroles fortifient ceux que la crainte empêcherait de parler.



On calomnie les magnétiseurs; on les représente incapables de philanthropie. Voici pourtant un fait qui ne permettra plus de nier leur désintéressement.

M. Louis Camus opère, en quatre mois et demi, 140 magnétisations sur la personne de M. Aubertin, atteint d'une sciatique rebelle, et parvient à le guérir radicalement.

Que lui rapporte cette cure? Le certificat suivant :

« . . . . Je dois ma guérison à M. Camus..., son dévouement est d'autant plus méritoire qu'il l'accompagne d'un désintéressement complet. Je lui aurai une éternelle reconnaissance. »

« AUBERTIN. »

Pour peu qu'il recueille beaucoup de reconnaissances sem-

blables, je conseillerai à M. Camus de vérifier s'il possède des inscriptions au Grand-Livre...

*
* *

La librairie Germer-Baillière vient de mettre en vente un nouveau livre de M. le docteur Charpignon, ayant pour titre : *Etudes sur la médecine animique et vitaliste.*

Cet ouvrage, que chacun de nous voudra lire, comprend, outre le *Mémoire* mentionné honorablement par l'Académie de médecine en 1862, une deuxième partie destinée à l'agrandir et à le compléter.

Jean Bloc.

LE CARREAU.

Affection tuberculeuse des ganglions mésentériques, avec tuméfaction et dureté du ventre, amaigrissement et trouble général des fonctions nutritives.

Depuis quelques mois, le jeune Edmond M***, âgé de trois ans, ordinairement gai, mangeant avec appétit, et dont les fonctions du corps se faisaient très-bien, devenait triste, sombre même, et maigrissait d'une manière inquiétante. Il ne voulait plus manger, ni boire, ni parler, il ne dormait plus et toutes ses nuits étaient agitées. Ses membres s'atrophiaient et n'avaient plus que la peau sur les os ; son ventre, dur et ballonné, ne faisait plus aucune fonction, il souffrait d'une constipation que rien ne pouvait vaincre, et sa faiblesse était telle, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes ; lui qui courait toujours, il restait des journées entières sur les genoux de sa mère ou de sa tante, sans parler et sans prendre aucune nourriture. Il éprouvait une espèce de frayeur ou d'antipathie pour tout le monde, et ne voulait se laisser toucher que par sa mère ou son père. Les jouets et les bonbons ne pouvaient le dérider : il les refusait tous avec humeur. Il n'accusait aucun mal, mais il n'avait plus de forces, ne mangeait plus; on le voyait s'éteindre lentement et la vie s'en aller peu à peu.

Plusieurs médecins avaient été consultés, et, après avoir donné quelques médicaments qui n'avaient eu aucun résultat, ne voyant aucun remède à cette maladie qui se termine toujours fatalement, ils conseillaient, en désespoir de cause, la campagne et le grand air, sans cacher qu'ils en espéraient peu de chose.

Depuis six semaines, le pauvre enfant ne mangeait chaque

jour qu'un biscuit à peine (c'était la seule nourriture qu'il consentit à prendre), lorsque le 23 mars on vint à moi.

Après l'avoir ausculté et avoir questionné sa mère, je voulus le magnétiser, mais aussitôt il se mit à pleurer et à se débattre. Cependant je parvins à maintenir une de mes mains sur l'estomac, et bientôt il se calma. Quelques instants après il répondait à nos questions, que ma main ne lui faisait pas mal, qu'elle lui *faisait chaud.*

Après la magnétisation, qui dura une heure, il prit sur la table un biscuit dont il n'avait pas voulu auparavant, et le mangea avec un sentiment de plaisir que remarqua sa mère.

Je lui fis donner de l'eau magnétisée pour boisson, et j'ordonnai de mettre pendant la nuit, sur le ventre, des compresses d'eau magnétisée froide.

Le lendemain et les jours suivants, il manifesta tout autant de répugnance à être magnétisé par moi.

Il continuait à ne point vouloir manger, mais il but un peu d'eau et de vin, et même un peu de vin pur, que j'avais conseillé de lui donner.

On lui fit prendre chaque jour un lavement, qui ne produisit pas grand effet, mais qui cependant rafraichissait les intestins.

Enfin, le 27, il éprouva un sentiment de mieux, mangea deux cuillerées de potage, et parla un peu dans une promenade en voiture qu'on lui fit faire. Mais reconnaissant que des magnétisations, dans les conditions où nous les faisions, c'est-à-dire, en ayant à maitriser la violente répugnance qu'éprouvait l'enfant à se laisser soigner par un étranger, ne pouvaient le sortir de l'état fâcheux où il était, je le fis magnétiser par son père, qui avait, quelques années auparavant, suivi l'un de mes cours.

L'enfant se laissa faire ; le père put alors agir d'après mes indications, avec force, sur le foie et sur l'estomac ; il fit des insufflations chaudes sur ces deux organes; il attaqua également le ventre, qui était toujours dur et ballonné, et quelques jours après, on put constater une amélioration positive ; l'enfant rendit, après des lavements, de petites boules blanches qui avaient la dureté de la pierre ; puis, le lendemain ce furent des matières glaireuses verdâtres. Après les évacuations, l'enfant commença à manger quelques cuillerées de potage. Je fis continuer les insufflations chaudes sur le foie et sur l'estomac, ainsi que les compresses d'eau magnétisée sur le ventre

pendant la nuit. Il continua à rendre pendant quelques jours des mêmes matières glaireuses, mélangées avec les matières naturelles.

Dès lors la gaieté revint graduellement, ainsi que l'appétit; l'enfant put jouer toute la journée dans l'appartement dont il parcourait toutes les pièces. Maintenant il marche dans les promenades que son père lui fait faire, il rit et parle tout le jour, mange à l'avenant; enfin sa bonne humeur naturelle et son entrain sont revenus, et l'on peut le considérer aujourd'hui comme entièrement sauvé.

Le magnétisme peut donc encore enregistrer une nouvelle et belle cure, car il s'agit ici d'une maladie devant laquelle la médecine reste presque toujours impuissante, et qui a été obtenue en moins de quinze jours.

CH. LAFONTAINE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de Paris et de la France, qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire en envoyant un mandat sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine 17, à Paris.

On peut pour la Suisse s'abonner directement à notre bureau, Quai des Bergues 31.

On y trouve aussi pour 20 francs, les cinq années brochées du journal le *Magnétiseur*.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 2. 15 Mai 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



AVIS.

Nous prions nos abonnés de Paris et de la France, qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire promptement en envoyant un mandat sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine 17, à Paris.

On peut pour la Suisse s'abonner directement à notre bureau, Quai des Bergues 31.

On y trouve aussi pour 20 francs, les cinq premières années brochées du journal le *Magnétiseur*.

LES POSSÉDÉES DE MORZINE.

L'épidémie démoniaque qui règne depuis 1857 dans le bourg de Morzine et les hameaux voisins, situés au milieu des

montagnes de la Haute-Savoie, n'a pas encore cessé ses ravages. Le gouvernement français, depuis que la Savoie lui appartient, s'en est ému. Il a envoyé sur les lieux des hommes spéciaux, intelligents et capables, inspecteurs des maisons d'aliénés, etc., pour étudier la nature et observer la marche de cette maladie. Ils ont pris quelques mesures, ils ont essayé du déplacement ; ils ont fait transporter ces filles malades à Chambéry, à Annecy, à Evian, à Thonon, etc., mais les résultats de ces tentatives n'ont point été satisfaisants ; malgré les traitements médicaux qu'on a jugé convenable d'y joindre, les guérisons ont été peu nombreuses ; et lorsque les malheureuses filles sont revenues au pays, elles sont retombées dans le même état de souffrances. Après avoir atteint d'abord les enfants, les jeunes filles, cette épidémie s'est étendue aux mères de famille et aux femmes âgées. Peu d'hommes en ont ressenti l'influence ; cependant il en est un auquel elle a coûté la vie ; ce malheureux s'était glissé dans un espace étroit, entre un poêle et un mur, dont il prétendait ne pouvoir sortir ; il est resté là pendant un mois, sans vouloir prendre aucune nourriture ; il y est mort d'épuisement et d'inanition, victime de son imagination frappée.

Les envoyés du gouvernement français ont fait des rapports, dans l'un desquels M. Constant, entr'autres, déclarait que le petit nombre de guérisons accomplies chez cette population étaient dues au magnétisme employé par moi à Genève sur les filles et sur les femmes qu'on m'avait amené en 1858 et 1859.

Nos lecteurs savent que ce fléau, attribué par les bons paysans de Morzine, et, ce qui est plus fâcheux, par leurs conducteurs spirituels, *à la puissance du démon,* se manifeste chez ceux qu'il saisit, par des convulsions violentes, accompagnées de cris (1), de maux d'estomac et des faits de la plus étonnante gymnastique, sans parler des jurements et autres procédés scandaleux dont les malades se rendent coupables, sitôt qu'on les contraint à entrer dans une église.

Nous sommes parvenu à guérir plusieurs de ces malades, qui n'ont subi aucune autre attaque tant qu'ils ont habité loin des influences fâcheuses de la contagion et des esprits frappés de leur pays ; mais à Morzine le mal horrible n'a pas cessé de faire des ravages parmi cette malheureuse population, et le

(1) Voir les numéros du *Magnétiseur* du 15 juillet 1860, p. 73, 2e année ; du 15 juin 1861, p. 64, 3e année.

nombre de ses victimes est au contraire allé croissant ; en vain a-t-on prodigué les prières et les exorcismes, en vain a-t-on transporté les malades dans les hôpitaux de différentes villes éloignées, — le fléau, qui s'attaque en général aux jeunes filles, dont l'imagination est plus vive, s'est acharné sur sa proie, et les seules guérisons que l'on ait pu constater, sont celles que nous avons opérées et dont nous avons rendu compte dans les numéros précités de notre journal.

Enfin, à bout de moyens, on a voulu tenter un grand coup ; Monseigneur Magnin, évêque d'Annecy, fit annoncer dernièrement qu'il se rendrait à Morzine, tant pour confirmer ceux des habitants qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, que pour aviser aux moyens de vaincre la terrible maladie. Les bonnes gens du village espéraient merveille de cette visite.

Elle a eu lieu samedi 30 avril et dimanche 1er mai, et voici les circonstances qui l'ont signalée.

— Samedi, vers quatre heures, le prélat s'est approché du village. Il était à cheval, accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques. On avait cherché à réunir les malades dans l'église ; beaucoup s'y étaient refusé ; on en avait contraint quelques-unes à s'y rendre. « Dès que l'évêque eut mis « le pied sur les terres de Morzine, » dit un témoin oculaire, « les possédées, sentant qu'il s'approchait, furent saisies « des convulsions les plus violentes ; et en particulier, celles « qui étaient renfermées dans l'église poussèrent des cris et « des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Toutes les jeu- « nes filles qui, à diverses époques, avaient été atteintes de la « maladie, en subirent le retour, et l'on en vit plusieurs, qui « depuis cinq ans n'en avaient ressenti aucune atteinte, tomber « en proie au paroxisme le plus effrayant de ces horribles cri- « ses. » L'évêque lui-même pâlit à l'ouïe des hurlements qui accueillirent son arrivée ; néanmoins, il continua à s'avancer vers l'église, malgré les vociférations de quelques malades, qui avaient échappé aux mains de leurs gardiens pour s'élancer au devant de lui et l'injurier. Il mit pied à terre à la porte du temple et y pénétra avec dignité. Mais à peine y fut-il entré, que le désordre redoubla ; ce fut alors une scène véritablement infernale.

Les possédées, au nombre d'environ 70, avec un seul jeune homme, juraient, rugissaient, bondissaient en tous sens ; cela dura plusieurs heures, et lorsque le prélat voulut procéder à la confirmation, leur fureur redoubla, s'il est possible ;

on dut les traîner près de l'autel ; sept, huit hommes durent plusieurs fois réunir leurs efforts pour vaincre la résistance de quelques-unes ; les gendarmes leur prêtèrent main-forte. L'évêque devait partir à 4 heures ; — à 7 heures du soir, il était encore dans l'église, où l'on ne pouvait venir à bout de lui amener trois malades ; on parvint à en traîner deux, haletantes, l'écume à la bouche, le blasphème aux lèvres, jusqu'aux pieds du prélat ; — la dernière résista à tous les efforts ; l'évêque, brisé de fatigue et d'émotion, dut renoncer à lui imposer les mains : il sorti de l'église, tremblant, bouleversé, les jambes couvertes de contusions reçues des possédées, tandis qu'elles se démenaient sous sa bénédiction.

Il quitta le village en laissant aux habitants de bonnes paroles, mais sans leur cacher l'impression profonde de stupeur qu'il avait éprouvée en présence d'un mal qu'il ne pouvait se représenter aussi grand. — Il termina en avouant « qu'il ne « s'était pas trouvé assez fort pour conjurer la plaie qu'il était « venu guérir, et en promettant de revenir au plus tôt muni « de pouvoirs plus étendus. »

Nous ne faisons aujourd'hui aucune réflexion ; nous nous bornons à relater ces faits déplorables. Peut-être dirons-nous, dans le prochain numéro, tout ce qu'ils ont provoqué de pénible en nous.

Ch. Lafontaine.

RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

I.

Du changement de direction de la Société de Magnétisme de Paris.

A. — La destinée du mesmérisme ressemble à celle des enfants abandonnés, qui se consolent du délaissement de leur mère en s'attachant pour toujours à leur nourrice. Né à Vienne, mais élevé à Paris, il en a fait son centre, sa vraie patrie ; aussi tout ce qui s'y passe a-t-il le privilége d'intéresser la masse des magnétiseurs, épars en d'autres lieux. C'est de là, pour lui, que tout part et où tout aboutit ; aussi vais-je commencer mes rapsodies par l'examen du changement de président survenu dans la Société, que j'appellerais volontiers *centrale* magnétique. Cette préférence accordée aux événements

de Paris n'a rien d'arbitraire ; elle est conforme à la nature des choses et se justifie d'ailleurs par une tradition constante, appuyée sur les paroles mêmes de Mesmer (1).

B. — Après une vigoureuse impulsion donnée à l'esprit d'association unitaire par le jeune et bouillant docteur Léger, l'on vit naguère les différents groupes mesmériens se fondre en une seule et grande Société, que l'Etat ne toléra plus seulement, mais *reconnut*. Le temps alors était aux fusions : gloire à celui d'entre nous qui sut discerner le moment propice et parvint à effectuer cette heureuse tranformation !

Les louanges ne manquèrent point à notre bienheureux confrère ; la reconnaissance et l'estime lui tressaient des couronnes, présageant ainsi qu'il serait le chef à vie de l'institution fortifiée et régénérée par ses soins (2). Mais tout change ; les idées passent, les sentiments s'affaiblissent et l'oubli même arrive pour les plus grands services. Bref, soit que l'auteur de la fusion n'eût pas les qualités requises pour la conduite d'une assemblée nombreuse ; soit que des ambitions ou des regrets lui aient suscité des difficultés, toujours est-il qu'une forte majorité l'a détrôné. Vos lecteurs savent déjà que c'est M. le marquis Du Planty qui l'a remplacé.

Cette substitution ne me paraît pas avoir été appréciée à sa juste importance. A mon sens, ce n'est pas un simple changement de personnes : il s'agit d'une modification de vues et d'intentions d'où doivent résulter une marche et une direction différentes.

Le président d'une Société est comme l'âme de la corporation, et s'il est issu du libre choix de ses pairs, il la personnifie tout entière. C'est donc toujours une chose grave que l'élection d'un tel fonctionnaire : le succès ou le revers en dépendent.

M. Du Planty réunit presque tous les avantages qu'on doit désirer dans un chef de Société scientifique. C'est d'abord un homme aimable, avenant, sympathique, et qui plaît généralement ; puis, habitué à l'administration, il mène carrément une discussion et pose bien les questions en délibération ; enfin il joint au talent d'un orateur à l'esprit souple et brillant, toute l'urbanité d'un ancien gentilhomme. Ajoutons qu'il a la répu-

(1) Voyez sa lettre à la reine Marie-Antoinette.

(2) Voyez l'*Union magnétique*. Compte-rendu de la fête en 1860 ou 1861.

tation d'être un médecin distingué et un habile chirurgien ; il est, en effet, décoré de plusieurs ordres et préside bien une dizaine de loges ou de sociétés diverses, ce qui dénote une capacité hors ligne, une véritable supériorité.

Malheureusement il y a une petite ombre à ce brillant tableau ; mon Dieu, j'ose à peine le dire !.... c'est qu'il ne connaît guère le magnétisme. Très-occupé, et de beaucoup de choses, notre estimé confrère n'a pas le temps d'étudier ; or, les faits, l'histoire, les doctrines ne se devinent pas ; il faut les apprendre. Voilà pour la magnétologie. Quant à l'art, je n'en veux rien dire ; d'abord parce qu'il y a encore tant de divergences dans nos procédés, que nul ne peut se flatter vraiment d'avoir la meilleure pratique ; ensuite parce que, n'ayant qu'une main de libre (une piqûre anatomique l'a rendu perclus d'un bras), on ne sait au juste si c'est la force qui lui manque, ou bien l'habileté.

C. — A propos de cette main impotente, l'ami dont j'ai invoqué les communications, M. le comte X ***, m'a rapporté le trait suivant :

Les dernières élections n'eurent point le caractère paisible d'un renouvellement de confiance ; il y avait compétition de fonctions, partant lutte ouverte : le résultat fut considéré d'une part comme une défaite, et de l'autrecomme un triomphe. La première séance qui suivit fut très-animée ; le nouvel élu traça le programme de ses intentions, puis M. le baron du Potet promit son concours, si l'on voulait suivre les perspectives de ses désirs ; alors M. du Planty eut un beau mouvement. Faisant allusion à la main mutilée de M. du Potet, et montrant la sienne engourdie : « Réjouissez-vous, dit-il, à nous deux nous formerons un bon magnétiseur, et je vous promets que notre union réalisera des progrès, etc., etc. »

D. — Voici venir le temps de la fête de Mesmer ; c'est un objet d'actualité qui demande aussi réforme ou restauration ; permettez-moi d'en dire un mot en passant. Cette question n'est d'ailleurs pas étrangère à mon sujet. Le jury sorti du banquet fait aujourd'hui partie de la Société fusionnée.

Sur ce, voilà mon sentiment.

Une fête sans festin n'est que l'ombre d'elle-même : un repas lui est indispensable. Les anciens Germains, dans leurs *ghildes*, ne mangeaient et ne buvaient-ils pas en souvenir des personnages dont ils fêtaient la naissance, ou la mort héroï-

que? Et les Scandinaves, instituteurs primitifs des confréries, n'honoraient-ils pas aussi leurs patrons par de gais repas? De nos jours même, que seraient les anniversaires de famille, entre parents ou amis, si l'hommage du bouquet n'était suivi d'un diner? En un mot, si matériel que cela puisse paraître, je suis d'avis que le Champagne lui-même ne nuit pas à la gloire des héros qu'on vénère.

Ainsi donc, par souvenir et par conviction, je désire le rétablissement d'un banquet le 23 mai, jour anniversaire de la naissance de ce grand Mesmer, dont nous continuons l'œuvre immense. Mais comment le rétablir? Faut-il revenir à ces grandes réunions où les magnétistes de toutes conditions, confondus, fraternisent intimement? Ce spectacle est grandiose et laisse des impressions durables; il excite la verve des poëtes et délie la langue des orateurs; sans lui, nous n'aurions eu ni les chansons de Lovy, ni les satires de Baïhaut, encore moins les fables de Jobard et les discours si applaudis du président du Potet. Ce sont là de précieux avantages; mais à côté d'eux se dresse le fantôme de la dépense, et quiconque ne peut sacrifier 10 fr. à un diner en est naturellement exclu. Or, la plupart des magnétiseurs n'étant pas riches, on s'expose à vexer le grand nombre, ou à l'éloigner d'une étude qui occasionne de trop lourds sacrifices.

Des banquets à plusieurs prix briseraient l'unité que M. Léger a eu tant de peine à établir et qu'il n'a pu conserver qu'en instituant des réunions où la musique remplaçait les mets. On n'y peut songer. Comment donc faire? Une souscription volontaire donnerait-elle de quoi solder les frais généraux, ce qui réduirait à un minimum la part des convives qui demanderaient à en profiter? ou bien, à l'aide de cette souscription générale, distribuerait-on des invitations à une série de zélateurs peu aisés? Ce dernier moyen a déjà reçu un commencement d'exécution de la part de M. d'O...; j'ai ouï dire qu'il souscrivait habituellement pour plusieurs places, et qu'il laissait aux organisateurs le soin de les donner à des personnes qui sans cela ne seraient point venues.

Il ne m'appartient point de prononcer sur la convenance des systêmes énoncés ci-dessus ou autres analogues; mais je veux en proposer un qui me paraît plus praticable. Il est en usage dans une confrérie de vignerons et consiste en ceci :

Tous les intéressés assistent à la messe de leur patron (St Vincent). Après l'office, celui qui rend le pain béni invite à di-

ner celui qui l'a rendu l'année précédente et celui qui le rendra l'année suivante. Puis, tandis que les trois familles sont réunies en un joyeux festin, chaque vigneron traite chez lui ses parents, ses amis et ses serviteurs.

Ne pourrions-nous pas, imitant cet exemple, avoir aussi notre assemblée solennelle, publique, officielle : sorte d'assises du magnétisme, où le jury distribuerait ses récompenses et rendrait compte des progrès de l'année. A l'issue de cette séance, dont la musique et les chants pourraient ne point être bannis, un grand banquet réunirait les membres de la Société, seuls ou avec d'autres magnétistes qui désireraient y assister. En même temps, et pour communier dans la même pensée, de petits groupes d'amis se réuniraient chez l'un d'entre eux, tour-à-tour, en exemptant les moins fortunés, les nomades, etc. Non-seulement cela pourrait se faire dans les quartiers de Paris, mais dans toutes les localités éloignées, partout enfin où il y a deux partisans ou admirateurs de Mesmer, ils devraient ainsi honorer sa mémoire.

Une pareille manifestation a de l'importance ; espérons que les honorables chefs de la Société ne dédaigneront pas de s'en occuper, et qu'ils nous rendront nos agapes tant regrettés. Si, contre toute attente, ils ne faisaient rien ou ne voulaient rien changer, je prendrais l'initiative de la modification dont je parle ci-dessus, en invitant quelques intimes. Et si, de votre côté, vous tentiez quelque chose de semblable à Genève, nul doute que votre exemple ne fût bientôt généralement suivi.

Tel est, cher Monsieur Lafontaine, mon butin de ce jour, insérez-le, s'il vous convient, et en attendant la suite que je vous ai promise pour chaque numéro de votre courageux petit journal.

D[r] A. Z***.

20 Avril 1864.

CLINIQUE.

Mademoiselle Minod a été traitée pendant longtemps comme étant poitrinaire. Elle avait une toux violente, avec expectoration abondante ; elle éprouvait une grande difficulté à respirer ; elle ressentait des douleurs dans la poitrine et dans le dos ; elle souffrait beaucoup de l'estomac, ne pouvait garder aucune nourriture, et elle avait des vomissements aussitôt

qu'elle avait mangé; ses jambes enflaient, et de jour en jour cette jeune fille s'affaiblissait de plus en plus. Depuis longtemps elle avait été obligée d'interrompre tout travail.

Fatiguée de prendre des médicaments, sans éprouver aucun soulagement à un état aussi fâcheux, elle vint avec sa mère me trouver le 21 mars.

Après l'avoir examinée attentivement et avoir écouté tout ce que sa mère et elle-même voulurent bien me dire, je fus convaincu qu'il n'y avait pas de maladie de poitrine, mais que la pauvre enfant, qui avait 15 ans, était tourmentée par le travail de la nature, qui ne trouvait point assez de force pour établir mensuellement la circulation sanguine dans cette constitution lymphatique, appauvrie par la maladie, et peut-être aussi par les médicaments.

Je magnétisai cette jeune fille pour provoquer le flux sanguin, puis pour soulager et fortifier l'estomac. Après huit jours de magnétisations, les douleurs de poitrine, ainsi que la toux, disparurent, les vomissements furent moins fréquents et les fonctions de l'estomac commencèrent à se faire régulièrement.

Le 25 avril, un mois après avoir commencé le magnétisme, il s'opérait une révolution chez cette enfant; elle devenait femme, sans souffrance aucune à la poitrine, ni à l'estomac; les vomissements avaient entièrement cessé; elle mangeait avec plaisir, digérait avec facilité; les forces revinrent promptement, et elle fut complétement guérie.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 10 Mai 1864.

A M. Ch. Lafontaine.

Toute publication qui veut plaire doit mêler à ses articles de fonds quelques pages légères, pour rompre l'uniformité et reposer le lecteur. De là mes correspondances, où la critique et le badinage tiennent la plus grande part.... Mais M. le Dr A. Z*** qui, avec bonne grâce, vient de vous offrir sa plume, promet au ***Magnétiseur*** une riche collection de nouvelles piquantes. N'est-ce pas une circonstance dont je dois profiter,

si j'ai le désir d'aborder une question entièrement scientifique? Aussi ne vous étonnez pas que je vous adresse

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES AIGUES PAR LE MAGNÉTISME.

Lorsque le magnétisme fit son apparition dans le monde savant, on crut que cette science, qui surgissait inopinément, était en contradiction flagrante avec toutes les idées scientifiques. Il semblait que, en pratique comme en théorie, elle était inconciliable avec les lois physiques et naturelles. Aussi n'est-on pas surpris de cette parole prononcée par un membre de l'Académie de médecine, à propos des faits magnétiques : « Si,» dit-il, « ces faits étaient vrais, ils détruiraient toutes nos connaissances physiologiques. » Est-ce que les corps savants pourraient se résoudre à renier de vieilles doctrines péniblement conquises, pour mettre à la place quelque chose qui, par son merveilleux, étonnait et effrayait même la raison? Oubliant que la vérité ne peut jamais contredire la vérité, ils nièrent obstinément le magnétisme... Et pourtant, loin de bouleverser la science, le magnétisme éclairait des points obscurs et faisait entrevoir des horizons plus étendus.

Or, il est advenu que le magnétisme étant mis à l'écart, la science a poursuivi, dans les sentiers habituels, ses travaux et ses découvertes, et a réalisé de grands progrès. Et, au lieu d'augmenter, l'espace qui les séparait l'un de l'autre, a considérablement diminué. Il finira par disparaître.

Ces réflexions me sont suggérées par les transformations que viennent de subir certaines théories médicales. En devenant plus positives, ces théories sont devenues plus favorables à l'idée magnétique. Je ne veux point revenir sur les travaux relatifs au système nerveux qui ont fourni des preuves à nos croyances, je veux restreindre considérablement mon sujet et ne m'occuper aujourd'hui que de ce point limité : l'*Inflammation*.

Il y a près de deux mille ans, Celse écrivait : « *Notæ vero inflammationis sunt quatuor, rubor et tumor cum calore et dolore.* » Il faudrait ajouter peu de chose à cette définition pour en faire l'énumération la plus complète des phénomènes inflammatoires. On a donc connu de très-bonne heure les signes de l'inflammation ; mais c'est dans ces dernières années seule-

ment qu'on a pu, grâce au microscope, en découvrir la cause matérielle, immédiate, — en d'autres termes, — l'anatomie et la physiologie pathologiques. Wilson Philips, le premier, constate sur des animaux de différentes classes, que les capillaires d'une partie enflammée sont très-dilatées et que la circulation s'y ralentit. D'où vient l'engorgement de ces vaisseaux? Sous quelle dépendance se trouvent placés les capillaires? Un passage de la Physiologie de M. Béclard va nous fournir la réponse. « Lorsqu'on pratique la section des nerfs sympathiques qui vont sur les tuniques des vaisseaux capillaires, les fibres musculaires de ces tuniques sont paralysées, et la tension sanguine amène promptement la dilatation : de là, l'engorgement des parties et leur élévation de température par suite de l'afflux anormal du sang. » (1).

Que faudra-t-il à ces capillaires engorgés pour revenir à leur état primitif? Il leur faudra une incitation assez forte, un stimulus assez puissant pour réagir avec énergie et chasser le sang qui obstruait leur calibre. Et qu'est-ce qui pourra mieux conduire à ce résultat que l'influence du magnétisme sur l'activité du grand sympathique?

Ainsi s'explique, à mon sens, l'efficacité du magnétisme dans le traitement des maladies aiguës.

Je crois qu'on peut obtenir des guérisons rapides en combattant, par cet agent, les maladies inflammatoires à leur début; je crois encore à la bonté du même traitement pour une inflammation arrivée à son apogée. Les causes de cette croyance sont prises dans les considérations physiologiques et pathologiques qui précèdent, et dans les nombreux faits cliniques rapportés par M. Lafontaine. A l'appui, j'ajouterai l'observation suivante :

PNEUMONIE AIGUE; TRAITEMENT PAR LE MAGNÉTISME; GUÉRISON.

Dans le courant de l'année 1862, je magnétisais fréquemment Mme veuve C..., âgée de 32 ans. Cette dame, d'une forte constitution, et quelque peu obèse, était, pour tout ce qui a trait aux phénomènes physiques, d'une sensibilité exquise. Rien ne m'était plus aisé que de la mettre en somnambulisme, — état pendant lequel elle n'était douée que de facultés très-médiocres...

Je n'avais pas vu Mme C... depuis plusieurs jours, quand

(1) 2ᵉ édit. 1856. Page 951.

on vint me prévenir qu'elle était malade et qu'elle désirait me voir. Je me rendis chez elle et l'examinai attentivement.

Elle présentait tous les signes d'une pneumonie au premier degré : douleur sous-mammaire ; fièvre ; dyspnée ; toux suivie de crachats visqueux, finement aérés, adhérents ; matité légère ; râle crépitant d'inspiration... A peine eus-je porté mon diagnostic, que l'idée me vint de la mettre en somnambulisme, pour lui demander si je ne me trompais pas sur la nature de sa maladie, et pour savoir de quelle façon je devais la traiter. « — Magnétisez-moi, » me dit-elle. N'ayant pu obtenir d'autre réponse suffisamment claire, je procédai à une magnétisation qui consistait successivement à faire des passes générales, à maintenir ma main sur le côté malade et à exécuter de petites passes dérivatives. J'allais ensuite la réveiller, lorsqu'elle m'engagea à la laisser dormir jusqu'au soir à cinq heures (il n'était que neuf heures). J'accédai à son désir et j'allai la réveiller à l'heure indiquée. Elle avoua un soulagement marqué et me pria d'opérer plus tard une nouvelle magnétisation. Je lui donnai le sommeil jusqu'à ma visite du lendemain. A ce moment, elle avait moins de fièvre et se sentait moins oppressée. Je poursuivis le traitement commencé et l'amenai, en quatre jours, à une véritable convalescence.

Elle n'avait pris que de la tisane béchique, les deux premiers jours de sa maladie, et des bouillons chacun des deux autres jours. Le quatrième jour, je lui permis une côtelette. A dater de ce moment, ses forces, qui étaient abattues, revinrent avec rapidité, et la malade put bientôt reprendre ses occupations.

La diète seule aurait-elle suffi pour déterminer la résolution de l'inflammation? Les saignées, ou le tartre stibié, auraient-ils amené une guérison aussi prompte?

L'expérience médicale permet de répondre négativement à ces deux questions.

Jean Bloc.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (inédits)

D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . .

L'effet produit chez le Dr Elliotson, sur un de ses amis qui avait été magnétisé, paralysé, cataleptisé et rendu insensible,

décida le docteur à me prêter son concours; il me forma un public des personnages les plus distingués de l'aristocratie, et je donnai chez moi, une séance préparatoire et gratuite, dans laquelle je présentai, sur Eugène, que j'avais emmené avec moi en Angleterre, toutes les expériences que j'avais l'habitude de faire dans mes séances publiques.

Mon salon, quoique grand, ne l'était pas assez pour contenir toutes les personnes venues pour assister à cette séance, car le docteur avait frappé à la porte de tous ses amis et ils étaient nombreux.

Entr'autres sommités du grand monde, on remarquait dans cette assemblée, les filles de lord Byron, charmantes personnes qui n'ayant pu trouver de siéges, s'étaient assises sur le tapis, ainsi que lord Grey, pour être plus près du somnambule et plus à portée de bien suivre mes expériences; la duchesse de Portland, lady Somerset-Granville, lord Stanhope, le comte d'Orsay, gentilhomme français, roi de la fashion de Londres à cette époque, et beaucoup d'autres grands personnages, des médecins, des journalistes, des hommes de lettres, des quakers, etc., etc.

Toutes mes expériences réussirent, au vif étonnement de cette honorable réunion : aussi reçut-on avec plaisir l'annonce d'une seconde séance que je comptais donner chez moi, avant d'en organiser de publiques.

Quelques jours après mon salon était rempli du monde le plus distingué, qui avait sollicité, près du Dr Elliotson, la faveur d'être admis.

Après cette seconde séance, je reçus les compliments les plus flatteurs, et l'assurance que tout ce beau monde s'empresserait de se rendre à ma séance publique.

En effet j'eus lieu de constater qu'en Angleterre, une promesse n'est pas de l'eau bénite de cour, et je puis rendre à la nation anglaise cette justice que toutes les personnes qui étaient venues chez moi, avaient fait prendre des billets à la porte de la salle d'Hanover-Square, et remplissaient entièrement cette salle qui contient cinq à six cents personnes.

Mes expériences de sommeil, d'insensibilité, de catalepsie, d'attraction, qui toutes dépendaient de moi seul, réussirent parfaitement, et le fait qui frappa le plus, fut la magnétisation presque complète du neveu de l'un des propriétaires du *Times,* jeune homme fort connu dans Londres, et sur lequel je produisis les principaux phénomènes du sommeil magnétique,

sans que je l'eusse toutefois absolument plongé dans cet état.

En sortant de cette séance, qui avait eu lieu à deux heures après-midi, je dînai chez le docteur Elliotson, où je rencontrai une vingtaine de ces spectateurs enthousiasmés; mon hôte lui-même était ravi, mon succès était aussi le sien; car en fervent défenseur du magnétisme, il combattait depuis longtemps pour cette science, à laquelle il avait sacrifié les places même qu'il occupait dans l'université et divers hôpitaux.

Il tenait le haut bout de la table, j'étais à sa gauche et le révérend Townsend se trouvait à sa droite. C'était la première fois que j'assistais à un dîner de cérémonie à Londres; il se passa gaiement; on parla beaucoup magnétisme et le docteur me proposa de prendre pour sujet, lors de ma seconde séance, une jeune fille qu'il avait magnétisée quelques années auparavant, et qui était somnambule clairvoyante : j'acceptai.

Tous les journaux de Londres parlèrent avec enthousiasme de ma première séance et annoncèrent la seconde. Le *Times* fit un long article sur ma barbe et mes moustaches, qu'il traitait d'*énormes* et *prodigieuses*. C'était me donner la plus grande publicité, car à cette époque (1841) j'étais le seul homme en Angleterre qui portât barbe et moustache, aussi j'avais vu, dans Regent-Street, bien des femmes se couvrir le visage en jetant un cri à mon aspect, ou se détourner pour ne pas me voir; d'autres, en voiture, me regardaient au contraire en riant.

Du reste, ma barbe et ma profession de *sleeper* (endormeur) me servirent plus d'une fois à me tirer de certains pas désagréables. Une nuit, entr'autres, je revenais seul, à pied, à deux heures, et je passais dans une petite rue parallèle à Regent-Street, lorsque je sentis une main un peu lourde se poser sur mon épaule; je me retournai, mais en m'apercevant, l'homme qui n'était autre qu'un voleur, jeta un cri : « le *sleeper !* » et se colla sur la muraille, de l'autre côté de la rue, dans un état de frayeur vraiment comique. Je le laissai là, et continuant ma route, j'arrivai sans autre aventure à mon domicile, situé dans *Pall-Mall-East,* en face le collége des médecins.

Les journaux avaient tant parlé de ma séance, les personnes qui y avaient assisté en avaient raconté tant de merveilles, que le jour de ma seconde séance, non-seulement la salle était entièrement pleine, mais encore les escaliers, les vestibules étaient encombrés de personnes qui avaient pris leurs billets;

de plus, il y avait sur le trottoir, au moins un millier de personnes faisant queue pour entrer.

On m'invita à faire ouvrir la grande salle des concerts dont les portes donnaient dans la salle que j'avais retenue; je m'y refusai, et j'essayai de pénétrer dans les escaliers pour ordonner au buraliste de refuser des billets et de rendre l'argent à toutes les personnes qui ne pouvaient entrer. Mais tout le monde me demanda, si avec les billets pris ce jour-là, on pourrait entrer un autre jour; j'y consentis bien volontiers. Tous ceux qui se trouvaient dans les escaliers et les vestibules gardèrent leurs billets, et toutes les personnes qui faisaient queue dans la rue voulurent aussi prendre les leurs d'avance.

Quelques jours après, la grande salle d'Hanover-Square était comble. Je magnétisai ce jour là Lucie *Clarke,* la jeune fille dont le D[r] Elliotson m'avait parlé. Elle tomba seulement dans le somnambulisme naturel, état qui présente des différences très-marquées avec le somnambulisme magnétique.

Ainsi, quand on engage un somnambule magnétique à s'asseoir, ou à faire telle ou telle chose, on ne rencontre point d'opposition chez lui, il n'y voit point d'inconvénient, et d'ailleurs il est dans un état passif. Il n'en est pas de même du somnambule naturel, qui n'écoute que ses idées, n'en change que très-difficilement, et les exécute sans s'occuper des personnes qui l'entourent. C'est ainsi qu'on vit Lucie Clarke courir sur l'estrade sans vouloir reconnaître mon autorité; je fus obligé, pour l'arrêter, de la cataleptiser entièrement et de la laisser dans cette position, raide comme une planche, jusqu'au moment où je voulus la réveiller. Lorsque je l'eus tirée de cet état, ce fut une nouvelle lutte, et je dus finir par l'éveiller, mais non sans peine.

Je n'avais pu obtenir d'elle aucune expérience de lucidité, quoiqu'elle fût, disait-on, très-lucide d'ordinaire; elle était ce jour-là trop occupée d'objets qui la concernaient personnellement.

Dans cette séance, un jeune homme, *M. Baggalay,* élève de l'université de Cambridge, et fort incrédule, se présenta; je me mis en devoir de le magnétiser : au bout de cinq minutes il étouffait; je le dégageai en agissant sur les bronches et en continuant mon action sur l'estomac. Quelques instants plus tard, des mouvements convulsifs agitèrent tous ses membres; je les calmai, mais chaque fois que j'agissais en vue de produire le sommeil, les convulsions reparaissaient; il y avait un con-

traste si grand entre ces deux états, qui provenaient des différences introduites dans la magnétisation, que l'assemblée, vivement frappée se disposa à tout croire, puisque j'opérais sur une personne qui m'était entièrement inconnue et dont le caractère était bien connu.

Cependant, tandis que j'agissais ainsi sur M. Baggalay, un jeune médecin incrédule s'approcha de mon somnambule Eugène qui dormait et dont les jambes étaient cataleptisées horizontalement. Doutant de son sommeil, ce jeune médecin crut faire une gentillesse en donnant au somnambule un coup de bistouri dans le dessous de la cuisse.

Eugène demeura insensible à cette blessure et ne donna aucun signe de sensation. Ce fait sembla d'abord devoir passer inaperçu, mais quelques instants après, je fis une expérience d'attraction et Eugène, auquel j'avais rendu les jambes, se mit en marche pour venir me trouver à l'autre bout de l'estrade. Un cri d'épouvante se fit entendre, une rumeur à laquelle je ne comprenais rien s'éleva dans la salle. Comme tout le monde regardait le somnambule d'un air effrayé, je m'approchai de celui-ci, et je compris alors l'épouvante du public. Eugène portait un pantalon blanc, et l'une de ses jambes était depuis le milieu de la cuisse jusqu'au pied, entièrement teinte de sang. Comme je regardais autour de moi pour comprendre ce qui était arrivé, le jeune médecin vint à moi en déclarant que c'était lui qui avait donné au somnambule un coup de bistouri, pour s'assurer de son insensibilité et de son sommeil. Le public montra, par son indignation, combien peu il goûtait des expériences de cette sorte, et surtout lorsqu'elles étaient faites sans que j'en fusse prévenu.

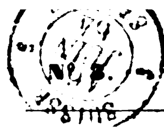
Je suspendis la séance, et je conduisis Eugène dans une autre salle pour m'assurer de la gravité de sa blessure. Plusieurs personnes m'avaient suivi, elles purent constater que le sang coulait encore d'une blessure longue de deux centimètres et profonde d'autant. J'arrêtai immédiatement l'effusion du sang, en posant deux doigts sur la plaie.

. . . .

Nous prions M. le docteur A. Z... de passer chez M. Lafontaine fils, rue Laffitte, 47, où il trouvera un petit paquet, que je lui envoie.

CH. LAFONTAINE.

IMPR. JAQUEMOT ET Ce, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).



15 Juin 1864. **6me Année.**

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

II.

Comment on peut savoir si quelqu'un est magnétisable.

De toutes les manières de rendre le magnétisme évident, la plus efficace est celle qui consiste à montrer d'abord des faits aux gens qu'on veut convaincre, puis à les magnétiser eux-mêmes, afin que s'ils doutent en voyant, ils soient convaincus en sentant. Par malheur, tout le monde n'est pas magnétisable, au moins apparemment, et souvent il arrive qu'on s'évertue après une personne tout-à-fait réfractaire, tandis que d'autres, qui seraient peut-être très-accessibles, ne sont soumises à aucune épreuve. D'où cela vient-il? C'est que nous ignorons les conditions qui favorisent le plus notre influence,

et que l'empirisme est notre seul guide. Il en serait autrement si nous pouvions diagnostiquer l'aptitude à ressentir les effets de la magnétisation ; car alors, nous n'agirions qu'à coup sûr au lieu de tâtonner, d'agir à l'aventure.

Cette obligation de tâter le terrain, de sonder les dispositions de chacun, d'essayer enfin, indique une infériorité de moyen, une pauvreté de science très-préjudiciable. Aussi le magnétiseur qui connait son métier se montre-t-il très-circonspect et préférant l'insuccès au mécompte ; il ne promet rien avant d'avoir exploré la sensibilité des gens qu'il veut influencer. Mais pour cela il doit les soumettre à une magnétisation préalable, qu'il faudrait justement éviter, puisqu'en annonçant le résultat d'avance il ferait preuve à la fois de savoir et de puissance.

Celui donc, qui trouverait le moyen de reconnaître les êtres magnétisables rendrait un grand service à la propagande. En effet, pour peu qu'on tente de faire des prosélytes, rien n'est si commun que de s'entendre dire :

« Je croirais bien telle ou telle chose si je l'éprouvais ; mais on ne pourrait la produire sur moi. Voyez-vous si je serais un bon sujet? Pouvez-vous m'endormir? etc., etc. »

Ces questions si simples et d'une solution si facile en apparence, embarrassent pourtant beaucoup le magnétiseur instruit qui, dans son dépit, se demande lui-même : « Y a-t-il des signes de la magnétisabilité? Et, s'il en existe, à quels caractères, par quels moyens peut-on les reconnaître? »

Cette double et difficile question a préoccupé la plupart de nos prédécesseurs et beaucoup ont tenté de la résoudre ; mais leurs conclusions sont tellement différentes que nul accord n'est possible entre elles.

Ainsi, aux yeux des uns, les *malades* seuls peuvent être magnétisés ; d'autres, au contraire, pensent que ce sont plutôt les gens *bien portants*. Tels recherchent les êtres *faibles*, blonds, lymphatiques, tandis que d'autres préfèrent les sujets *forts*, bruns, sanguins. Ceux-ci croient à l'influence des sexes et s'adressent toujours aux femmes. Ceux-là voient la prédisposition dans le tempérament et choisissent les personnes *nerveuses*, mobiles, impressionnables. Combien d'autres théories n'a-t-on pas imaginées?... J'en passe donc et des plus drôles.

Cependant tout n'est pas stérile dans cette étude ; et, reprise dans ces derniers temps, par quelques observateurs judicieux,

elle a subi des évolutions qui font prévoir sa solution prochaine. De ce nombre sont surtout les recherches de M. le docteur Louyet, sur la valeur particulière desquèlles je viens vous offrir quelques considérations aujourd'hui.

Permettez-moi d'y arriver en passant par une légère digression.

Un soir d'hiver, il y a environ dix ans, je passais dans une petite rue parallèle au bas du faubourg du Temple, près de la Douane et du Canal. Une foule compacte y stationnait, faisant queue comme à la porte d'un théâtre, devant une maison sur laquelle je lûs *Conseils de prud'hommes*. Comme ïl n'était pas l'heure des plaids, je demandai la cause de cette affluence. Une femme âgée déjà, dont la mise annonçait plutôt une artisane qu'une simple ouvrière, me répondit avec la complaisance empressée du néophyte qui voit une conversion à faire : « qu'on attendait quelque chose de plus curieux qu'un spectacle. » Puis, elle ajouta : « C'est une séance de *magnatis, où y a des sonambules.* » Voyant sans doute que cela m'intéressait, elle reprit fièrement : « Si monsieur désire y assister, quelqu'un aura peut-être bien une place à lui offrir. » A ces mots, un homme en blouse, tirant un billet de sa poche, me le présenta en disant : « Tenez, voici, je vais en demander un autre, ça ne coûte rien. »

Les portes s'ouvrirent et naturellement j'allai me placer à côté de mes aimables introducteurs. J'appris d'eux une foule de détails sur les habitudes de la réunion et leur obligeance alla jusqu'à me faire connaître les noms des magnétiseurs à mesure qu'ils prenaient place au bureau. Je sus bientôt, en causant ainsi, comment les choses se passaient d'ordinaire, en sorte que je pus suivre le développement des faits sans préoccupation ni surprise.

Le président ouvrit la séance par un *speech* à l'adresse des nouveaux-venus, afin qu'ils comprissent immédiatement ce dont ils seraient témoins. Cet exposé, clair et concis, me parut fait avec l'accent de la plus profonde conviction et l'apparence d'une entière bonne foi. La sincérité débordait pour ainsi dire des paroles de l'orateur; malheureusement sa voix ne parvenait que difficilement jusqu'à l'endroit où j'étais. Des applaudissements frénétiques accueillirent sa péroraison, qui était comme un canevas de récriminations, brodées de traits malicieux envers les médecins.

Le local qui servait à une salle de danse, était favorable-

ment disposé pour des expériences magnétiques. Le milieu de l'espace était réservé pour une vingtaine de personnes sur lesquelles on devait opérer ; et de chaque côté s'élevaient des gradins où sept à huit cents assistants trouvaient place. C'était vraiment magnifique à voir et très-imposant. On aurait dit une assemblée religieuse, tant le silence était grand et le maintien convenable, malgré le mélange excessif des classes de la population

On procéda aux démonstrations, en invitant quiconque désirait être magnétisé à venir s'asseoir sur des siéges disposés à cet effet. L'empressement fut extrême : hommes, femmes, jeunes gens et vieillards prirent des numéros d'ordre et vinrent se placer à l'endroit désigné; des magnétiseurs, en nombre égal aux *magnétisendes,* (qu'on me pardonne ce néologisme) se placèrent respectivement devant chacun d'eux ; et, à un signal donné, tous se mirent en devoir d'agir. Leur action fut simultanée et dura environ dix minutes; après quoi les personnes qui s'étaient soumises à cette expérience furent priées de dire hautement ce qu'elles avaient éprouvé ou si elles n'avaient rien senti. Sept ou huit déclarèrent leur conviction formée, confessèrent leur pleine satisfaction et demandèrent à recommencer l'épreuve pour mieux se rendre compte des effets éprouvés.

Je remarquai que l'opération était conduite avec ensemble ; que tous les magnétiseurs agissaient de même, et que leurs procédés, simples et décents, éloignaient toute interprétation mauvaise. Ils se tenaient debout, légèrement penchés vers leurs sujets, qui, eux, étaient commodément assis. Ils leur prirent les mains comme pour tâter le pouls ou équilibrer la chaleur ; puis firent des passes, courtes et concentrées vers la tête, à petite distance, sans friction ni attouchement d'aucune sorte.

Un seul se comporta différemment.

Il fit lever son sujet, compta gravement ses pulsations avec une montre à secondes, puis, à l'aide du sthéthoscope, consulta soigneusement les vaisseaux du cou et enfin approcha le bout de ses doigts du bord externe du petit doigt de celui-ci. Après ces préliminaires, il hocha la tête et fit quelques passes dans le dos en tentant l'attraction.

Ma voisine, qui avait suivi tous ses mouvements, me dit à l'oreille : « Ah ! voyez, ce pauvre docteur, il n'a pas de chance, son sujet est insensible ; il le savait bien, allez, mais il est si bon, qu'il n'a pas voulu reculer. »

Ces mots : « il le savait bien » joints à ce que j'avais observé piquèrent vivement ma curiosité.

« — Vous le connaissez donc? » demandai-je à mon tour.

« — Certainement ; c'est mon médecin.

« — Comment se nomme-t-il?

« — C'est M. Louyet ; ah! quel honnête homme! puis si doux, si bienfaisant! C'est celui-là qui n'écoute pas ces messieurs de la Faculté, aussi est-il bien aimé, et toute sa clientelle vient ici.

« — Oui, c'est vrai! il a l'air très-bon. Je voudrais bien lui demander quelques renseignements sur ce qu'il vient de faire? Croyez-vous que je puisse lui parler après la séance?

« — Par Dié, c'est facile : attendez seulement qu'il ait trié ceux qu'on doit magnétiser (six). »

A ce moment on rappelait les personnes qui avaient manifesté le désir d'être magnétisées jusqu'au point que comportait leur prédisposition. M Louyet en fit deux parts : les unes qui devaient présenter des phénomènes rares et d'autres susceptibles d'effets plus communs. Il procédait à cet examen et à ce classement au moyen d'un stéthoscope appliqué sur le trajet des carotides, de chaque côté du cou, au-dessus des clavicules.

L'expérience qui suivit confirma pleinement ses prédictions : tous ses choix furent justifiés.

Emerveillé d'un pareil diagnostic, je profitai d'une suspension momentanée de la séance, pour aller en adresser mes félicitations à l'auteur et solliciter la connaissance de sa découverte. Ma démarche parut lui être agréable ; du moins manifesta-t-il beaucoup d'empressement pour répondre à ma demande. Je crois qu'il fut vraiment flatté qu'un confrère s'enquît de ses travaux et surtout qu'il en appréciât les bases. On aime toujours à être jugé par ses pairs.

Il m'emmena dans un petit salon attenant à la salle où se passaient les expériences, et là, nous causâmes un bon quart d'heure, avec toute la familiarité de vieux amis, quoique nous ne nous connussions pas l'instant d'auparavant.

Voici ce que j'ai retenu de cette précieuse conversation.

Mon docte interlocuteur m'exposa avec une douce bonté et cette expression naïve des esprits sans prétention, dont la simplicité a tant de charmes, comment il était parvenu à réaliser le progrès que je venais d'admirer. Partant d'une opinion de Faria, qui considérait la liquidité du sang comme la cause pré-

disposante, la disposition nécessaire à la manifestation des effets magnétiques, il avait tout bonnement pensé que les personnes dont le sang est le moins riche en globules, c'est-à-dire qui contenait le plus d'eau, devaient être les plus facilement ou les plus profondément magnétisables. Toute la difficulté consistait dès lors à trouver un moyen de constater cet état de pauvreté, d'aquosité du sang; or, ce moyen est connu et la médecine s'en sert tous les jours : c'est l'auscultation de l'appareil circulatoire. . . . .

. . . .

La sonnette du président annonça la levée de la séance et mit fin à notre entretien... Puisse ce récit tronqué me rappeler au souvenir du magnétiste éminent dont je tâche de traduire ici la pensée.

Voyons si la théorie est fondée, comment se font ses investigations et le parti qu'on en peut tirer dans la pratique. C'est là le nœud de la question et le véritable objet de cette discussion.

La suite au prochain numéro.

Dr A. Z***

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Etudes sur la médecine animique et vitaliste, par M. le Dr Charpignon. Grand in-8°. 191 pages. — Germer-Baillière, éditeur.

10 Juin 1864.

Bacon a dit que la métaphysique disparaîtrait quand la physique serait bien faite.

Par physique, il entendait l'ensemble de la philosophie naturelle. Cela voulait dire que le jour où les sciences positives auraient atteint leur maximum de développement, le physique suffirait à expliquer le moral.

Admettre cette manière de voir conduit à nier qu'il y ait en l'homme autre chose que des actions mécaniques, physiques, chimiques. C'est le matérialisme.

Il existe une autre doctrine, diamétralement opposée, qui fait intervenir une force abstraite, indépendante de la matière, et qui s'appelle le spiritualisme.

Laquelle de ces deux doctrines est la vraie?

Voilà la question que l'on se pose depuis des siècles, sans pouvoir la résoudre.

De nos jours même, le matérialisme et le spiritualisme trouvent un nombre égal de savants défenseurs. Néanmoins, il semble ressortir des mémorables discussions qui eurent lieu à l'Académie de Médecine, en 1860, que c'est la doctrine du spiritualisme qui est le plus généralement adoptée : ou plutôt — pour exprimer une appréciation particulière, — il semble ressortir des brillants discours de MM. Bouillaud, Poggiale, Malgaigne, Piorry, Trousseau, etc., que leur désaccord est plus apparent que réel et que spiritualisme et matérialisme sont deux expressions vicieuses, ne désignant la vérité ni l'une ni l'autre.

S'il n'est pas possible de tout expliquer sans avoir recours à une force supérieure, il n'est pas plus possible de faire admettre une force qui, tout en présidant aux fonctions des corps organisés vivants, serait totalement indépendante de l'organisation. La vérité ne serait donc pas ni dans le physique expliquant le moral, ni dans le moral expliquant le physique. Il existerait dans l'homme quelque chose qui ne serait pas la matière, mais qui, en dehors de la matière, n'aurait aucune individualité propre.

Par conséquent, il ne faudrait point chercher la vraie philosophie médicale ni dans la chimiatrie, ni dans l'organicisme, ni dans l'animisme, ni dans le vitalisme. Telle n'est point la pensée de M. Charpignon, qui admet le vitalisme de l'école de Montpellier, avec ses trois catégories de substances : l'âme immatérielle, l'âme matérielle ou force vitale et l'agrégat matériel.

« De longues méditations, des expériences nombreuses, pleines d'intérêt, des résultats cliniques d'une efficacité positive, » dit M. Charpignon, « m'avaient depuis longtemps confirmé dans la réalité et dans la supériorité de la doctrine du vitalisme et dans celle de l'animisme. » Et plus loin : « L'homme est un composé binaire, c'est certain ; trinaire, car on trouve en lui une force électro-vitale.. Composé binaire, il offre : Le Corps et l'Ame. Composé trinaire, il serait Ame, Esprit et Corps. Ce dynamisme double et de nature différente, donne la vie et l'intelligence à l'agrégat moléculaire constituant le corps. »

Mais M Charpignon ne se contente pas, comme l'école de Montpellier, d'abandonner la doctrine des forces vitales et de la puissance animique à la stérilité d'une conception spécula-

tive; il est convaincu qu'il est possible « de les faire passer à l'état de réalisation et de les utiliser comme une puissance active et comme un moyen thérapeutique. »

« La combinaison harmonique entre le dynamisme humain et le corps, qui constitue l'état normal, peut,» dit-il, « être rompue artificiellement, accidentellement ou volontairement. De cette désharmonie résulte un état particulier dans lequel le système nerveux primitivement, et les autres systèmes organiques secondairement, peuvent être modifiés dans leurs fonctions par l'influence animique inconsciente. L'ensemble de ces phénomènes constitue l'état *Ex-statique* (être hors de soi) dans toutes ses variétés et ses degrés.

« La production de l'état ex-statique et la direction de ses phénomènes constituent un art connu et honoré dans l'antiquité, transformé et persécuté dans le moyen-âge, vulgarisé et méconnu dans l'époque contemporaine. Intuition et inspiration sacrée, magie et sorcellerie, magnétisme et hypnotisme, tels furent et tels sont les noms de l'art de décomposer l'harmonie du dynamisme fonctionnel humain pour faire naître un état automatique dans lequel l'âme, par l'activité de telle ou telle de ses facultés, acquiert sur l'organisme une puissance modificatrice toute particulière. »

La question mise au concours, en 1862, par l'Académie de Médecine, pour le prix Ciprieux, offrait à M. le Dr Charpignon une occasion favorable de faire part de ces idées au monde médical. Elle était ainsi énoncée : *De la part de la Médecine morale dans le traitement des maladies nerveuses.*

« Cette question, si concise en apparence, renfermait des problèmes de philosophie et de physiologie transcendantes. Non-seulement il fallait étudier le moral dans son acception la plus reçue en médecine, c'est-à-dire dans ses manifestations de volonté, d'imagination, de consolation, d'espérance, d'intimidation; mais il fallait aussi l'étudier dans sa nature et dans les divers phénomènes qu'il est susceptible de produire, tant au point de vue physiologique que thérapeutique.

Je n'ai pas besoin de faire l'éloge du mémoire de M. le Dr Charpignon, puisque l'Académie a jugé qu'il méritait une récompense. Je ne crois pas non plus, qu'il soit nécessaire de faire ressortir en quoi cette distinction académique est d'un heureux présage pour le magnétisme.

Le jour où le magnétisme sera cultivé par plusieurs hommes avec autant de science et de talent que par M. le Dr Char-

pignon, ce jour-là les Académies lui ouvriront leurs portes toutes grandes.

Je n'essaie pas de faire l'analyse des ***Etudes sur la médecine animique et vitaliste***. Résumer en quelques lignes un volume de deux cents pages, n'est chose possible que pour une œuvre dépourvue de fond. Telle n'est point celle-ci qui, sous une forme à la fois élégante et concise, renferme de nombreux problèmes du plus haut intérêt. Mon but a été, par quelques citations, d'en indiquer l'esprit et de donner à tous les magnétistes le désir d'en faire la lecture.

Jean Bloc.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (inédits)

D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . . J'étais parti de Nice pour Gênes par la Corniche, cette belle route si vantée, à juste titre, qui, tantôt prête à se baigner dans la mer sur laquelle glissent au loin des voiles blanches, tantôt s'élevant jusque sur le sommet des montagnes au milieu d'une végétation luxuriante, présente l'aspect le plus splendide qu'on puisse admirer. En outre de ces beautés naturelles il me fut donné encore de jouir d'un coup d'œil rare et frappant, dont peu de personnes auront eu la jouissance.

La voiture était arrivée au bas d'une montagne élevée qu'elle avait parcouru avec rapidité. De temps à autre j'avais rencontré quelques soldats, mais lorsqu'arrivé au bas de la côte je me retournai, je vis la route entièrement couverte par un régiment piémontais (le royal-Savoie), qui descendait la montagne. C'était un spectacle des plus pittoresque que la vue de cette troupe d'hommes, couverts de brillants uniformes, dont les armes brillaient au soleil, et qui du haut en bas de la montagne se déroulait comme les ondulations d'un long serpent, dans les mille contours de la route qui venait aboutir à la mer. Tous ces jeunes soldats, gais et alertes, dans leur enthousiasme s'en allaient en chantant vers la mort qui les attendait dans les plaines de la Lombardie, et ne pensaient pas que peut-être aucun d'entre eux ne reverrait la famille ou le pays qu'ils quittaient pleins de joie. Je serrai la main à plusieurs officiers que j'avais connus à Nice, entr'autres, au fils du comte de Maistre,

alors gouverneur du comté de Nice, qui était lieutenant dans le régiment, et que plus tard je retrouvai blessé à Milan et dans le dénùment le plus complet, n'ayant plus ni bas, ni chemises, ni souliers, ni argent.

Malgré le coup d'œil animé que la montagne me présentait, éclairée par un soleil du matin, aux rayons si chauds et si brillants, mon cœur se serra en pensant au sang qui allait être versé dans les combats, à tous ces jeunes gens pleins de courage et de santé, qui bientôt devaient payer de leur vie la liberté qu'ils allaient conquérir sur le despotisme d'un avide monarque. On se souvient encore à Milan, des excès révoltants qui poussèrent à bout les populations indignées; on y parle encore de ces femmes fouettées en place publique, et de toutes les cruautés indignes que la soldatesque autrichienne commît chez les infortunés Milanais.

Malgré moi, et sans fausse modestie, je fis un retour sur moi-même; j'allais, moi aussi, déclarer la guerre à l'ignorance, j'allais affronter l'opinion, j'allais combattre l'aveuglement du passé, j'allais présenter de nouvelles idées en contradiction avec les anciennes; j'apportais une vérité qui renversait les erreurs accréditées depuis des siècles. C'était un combat, un véritable combat que j'allais livrer, et dans lequel j'étais seul contre tous, moi, faible, contre les forts. Ces braves soldats allaient combattre pour la liberté de leur pays: j'allais combattre pour la liberté de la pensée.

Quoique je ne sois pas un homme politique, j'ai mes opinions personnelles; aussi à mon arrivée à Gènes, quelques jours après que le brave peuple de Milan avait chassé les Autrichiens, je donnai une séance publique au profit des blessés et des orphelins milanais; le public vint en foule; toutes mes expériences physiques sur Madeleine, jeune fille que j'avais formée somnambule à Nice, réussirent parfaitement et étonnèrent beaucoup. Je fis entendre dans cette séance, un sourd-muet de la ville de Gènes, il avait vingt-cinq ans, était imprimeur et n'entendait absolument rien des deux oreilles. Après la magnétisation qui dura à peu près vingt minutes, il entendit d'abord le son de la voix humaine, puis il perçut et distingua quelques mots français qu'il répéta d'une voix gutturale, quoiqu'il ne comprit que l'italien.

Ce fait remarquable, obtenu sur un sourd-muet de la ville, que je ne connaissais pas, et qui avait été amené à la séance par un journaliste honorablement connu de tous et dans l'imprimerie

duquel ce sourd-muet travaillait depuis longtemps, produisit une si profonde sensation dans l'assemblée, que le directeur de l'établissement des sourds-muets, l'abbé Bosselli, me pria, séance tenante, de venir dès le lendemain faire une expérience sur les sourds-muets de sa maison.

En effet, peu de jours après je magnétisai deux enfants devant une quarantaine de personnes, que l'abbé avait réunies dans l'établissement. Sur l'un je ne produisis rien, mais je fus plus heureux sur le second, car je parvins à lui faire entendre et distinguer deux ou trois mots qu'il s'efforça de répéter.

La recette de la séance publique fut envoyée, par le consul-général de France à Gênes, au consul-général à Milan, pour être remise au gouvernement provisoire de cette ville, qui s'empressa de répondre à cet envoi par une lettre de remerciment signée des trois membres du gouvernement. Casati, président, Borroméo, Berretta, pièce qui se trouve entre mes mains et dont voici la traduction :

GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Milan, 17 avril 1848.

Monsieur le consul-général,

En même temps que votre précieuse lettre d'hier, le gouvernement provisoire de Lombardie a reçu la somme que M. Lafontaine, citoyen français, a bien voulu offrir gracieusement aux combattants des cinq journées.

Veuillez, Monsieur, faire agréer à M. Lafontaine nos remerciments pour cet acte de philanthropie, si conforme d'ailleurs à la nature généreuse de la nation à laquelle il appartient.

Nous saisissons cette occasion pour vous réitérer, Monsieur, l'expression de nos sentiments de considération sincère et distinguée.

Casati, président.
Borroméo.
Beretta.

Pendant que j'étais à Gênes, la princesse Belgiojoso y arriva à la tête de deux cents Napolitains qu'elle conduisait contre les Autrichiens, et descendit à l'hôtel Feder où je demeurais ; ayant appris que j'avais réuni chez moi quelques personnes auxquelles je présentais des expériences magnétiques,

elle me fit demander la permission d'y assister, y vint avec son médecin et fut enthousiasmée des expériences, surtout de l'extase. Plus tard, quand je la revis à Milan, elle m'accueillit de la façon la plus aimable et se chargea de placer des billets pour une séance publique. Quelques jours après elle vint elle-même me prier de placer quelques billets pour un concert qu'elle organisait dans le but de se procurer la somme nécessaire à l'achat de plusieurs canons.

Mon séjour à Gènes fut signalé par plusieurs guérisons; je débarrassai de rhumatismes nerveux, une dame âgée dont les nerfs de la jambe s'étaient contractés par la douleur, ce qui lui rendait la jambe plus courte que l'autre. En quelques séances, non-seulement je fis disparaître les douleurs, mais je rendis l'élasticité et la souplesse aux nerfs et aux muscles qui se détendirent, et je ramenai la jambe à sa première longueur; la malade ne boitait plus, sa guérison se consolida et devint complète. Ce fut par des passes et du massage que j'obtins ce résultat.

Dans une seconde séance publique, M. Benza, rédacteur du journal la *Lega Italiana,* se présenta pour être magnétisé. Il me fallut trois quarts d'heure pour obtenir l'occlusion des paupières; ce premier succès fut accompagné d'un état de torpeur ou plutôt de sommeil, pendant lequel la sensibilité fut modifiée : je pus piquer M. Benza sans qu'il donnât signe de sensation, et sans qu'il s'en souvînt au réveil.

Dans cette même séance, je magnétisai madame Ronco, qui fut plongée dans un sommeil complet, accompagné d'une insensibilité absolue; je provoquai même chez elle le somnambulisme, et, sous l'influence de la musique, Mme Ronco tomba dans l'état extatique.

Ces faits et bien d'autres produisirent un excellent effet, aussi le magnétisme, auquel peu de personnes croyaient à Gênes, trouva bientôt des croyants, et même des adeptes parmi les médecins. Je citerai entr'autres le docteur Gatti, directeur de l'institut homœopatique de Gênes.

Enfin je dus quitter Gênes pour Milan. Lorsque j'arrivai dans cette dernière ville, j'eus lieu de constater que l'enthousiasme patriotique était à son comble. Je ne vis pas une fenêtre qui ne fût ornée de plusieurs drapeaux italiens, la ville était en fête depuis le départ des Autrichiens, et bien que veuve de ses enfants, partis avec l'armée du roi Charles-Albert, elle n'écoutait que la voix de la liberté naissante. Hélas! cette déli-

vrance ne dura pas longtemps : quelques mois plus tard, les fers étaient de nouveau rivés, les déportations, les incarcérations redevenaient à l'ordre du jour ; pour un mot, pour un regard, les Autrichiens jetaient un homme en prison, ou l'envoyaient en exil dans les autres parties de l'empire, le contraignant à devenir soldat pour asservir les autres nations.

Je fus parfaitement accueilli à Milan ; le gouvernement provisoire, avec la plus exquise obligeance, mit gratuitement à ma disposition toutes les salles publiques, et je choisis le foyer du théâtre de la Scala.

J'y donnai quelques séances de magnétisme, une entr'autres au profit des blessés et des orphelins.

J'y magnétisai un sourd-muet, amené par le directeur de l'établissement, qui me dit tout haut : « *Cet homme est complètement sourd et n'a jamais rien entendu de sa vie ; si vous faites entendre celui-là, votre cause est gagnée.* »

Après vingt minutes d'une magnétisation énergique, le sourd-muet entendit le son de la voix et répéta différents sons, à la stupéfaction du directeur et de l'assemblée entière.

Toutes ces expériences et beaucoup d'autres impressionnèrent vivement la population.

Le magnétisme n'était pas inconnu à Milan, les médecins s'en étaient occupés et ils avaient obtenu des guérisons. Je citerai les docteurs Bruni, Dugnani.

Ce fut à Milan que je fis la connaissance de Regazzoni, qui, en voyant mes séances publiques, eut l'idée de faire du magnétisme ; il vint me trouver, s'occupa sérieusement de la pratique expérimentale du magnétisme, et devint un des puissants magnétiseurs de l'époque pour la propagande. Paris l'a admiré, et je me suis laissé dire que le roi de Hollande l'avait décoré. C'est le premier magnétiseur qui ait reçu cette distinction pour ses actes magnétiques.

J'eus beaucoup de malades à magnétiser à Milan, des sourds, des sourds-muets, des paralytiques, des personnes atteintes de rhumatisme, de névralgie, d'hystérie, d'épilepsie.

Une des plus belles et des plus promptes guérisons que j'eus lieu d'enregistrer à cette époque, fut celle de la marquise de Porro, pour laquelle le Dr Dansi, médecin distingué de Milan, vint me chercher après avoir épuisé tous les moyens à sa disposition. Cette dame éprouvait dans la tête des douleurs si intenses qu'aucun médecin appelé n'avait pu la soulager ; sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait quitter le lit sur le-

quel elle restait toujours étendue sans pouvoir faire un mouvement; d'heure en heure, il se présentait dans la tête une crise si douloureuse qu'elle se terminait toujours par un évanouissement, qui durait pour le moins vingt minutes.

Cet état avait été provoqué par un événement fâcheux.

Au moment où la révolution éclata, la marquise était accouchée depuis trois ou quatre jours seulement. Dès le premier moment, le marquis de Porro courut au milieu des combattants, mais par malheur il fut pris avec quelques autres par les Autrichiens.

La marquise ne recevant plus aucune nouvelle de lui depuis deux jours, le crut mort, et la malheureuse femme, à moitié folle de douleur, se soutenant à peine, s'échappa le cinquième ou le sixième jour de ses couches et courut dans les rues sans être habillée, en chemise, pieds-nus, les cheveux en désordre, demandant à ceux qu'elle rencontrait des nouvelles de son mari; après bien des heures passées ainsi à errer de tous côtés, elle apprit enfin que son mari était prisonnier, et que les Autrichiens l'avaient emmené.

Elle s'élança aussitôt du côté où ceux-ci tenaient encore, vers la porte de Monza. Mais l'exaltation fiévreuse qui lui donnait des forces factices la trahit enfin, et la malheureuse femme tomba sans connaissance sur le pavé.

On la releva, on la transporta chez elle et quelques heures après elle reprit ses sens, mais en restant dans un état qui faisait craindre pour sa vie et pour sa raison. Heureusement M. de Porro était parvenu à s'échapper des mains des Autrichiens, pendant qu'ils se retiraient en désordre, et il arriva chez lui le lendemain de cette nuit terrible.

Sa présence produisit chez sa femme une révolution violente qui semblait devoir amener une mort immédiate et qui, au contraire, produisit chez la marquise l'effet le plus heureux. Grâce à des soins multipliés, sa vie cessa d'être en danger, mais il lui resta de cette secousse des douleurs atroces et une faiblesse que rien n'avait pu vaincre pendant plusieurs mois.

Ce fut seulement quelques jours avant la rentrée des Autrichiens que l'on m'appela.

Dès la première séance que je fis durer trois heures, j'obtins du calme dans tout l'organisme, et la suspension des douleurs pendant la magnétisation; elles se représentèrent après la séance, mais un peu moins vives, et la crise n'eut lieu que de deux heures en deux heures, au lieu de se présenter toutes les heures.

A la deuxième séance, le même effet se produisit; les douleurs ne parurent que quatre heures après la magnétisation, sans être suivies d'évanouissement.

Le troisième jour j'étais entièrement maître de cette névralgie aiguë, et depuis lors il n'y eut plus de crise, ni de douleurs continues. Les forces revinrent, et après cinq magnétisations *seulement*, de trois heures chacune, il est vrai, la malade se trouva entièrement guérie, sans avoir conservé aucune souffrance ni le moindre malaise.

Voici de quelle manière je magnétisai pour obtenir ce résultat :

Je pris les pouces pendant 15 minutes, je fis de grandes passes pendant une heure, depuis la tête jusqu'aux pieds, la malade étant couchée; j'imposai les deux mains sur la tête pendant une autre heure, je fis des insufflations chaudes sur la tête pendant dix minutes, et enfin des passes pendant près d'une heure, puis je dégageai fortement.

J'employai les mêmes moyens pendant les cinq magnétisations, que je fis toutes durer trois heures au moins.

Lorsque, le sixième jour du traitement, Charles-Albert rentra dans Milan, la marquise put s'enfuir avec son mari, sans attendre les Autrichiens qui entrèrent le soir et firent main-basse sur tous ceux qui les avaient combattus.

Comme je ne me souciais pas du tout de me trouver avec messieurs les Autrichiens, pour lesquels j'avais éprouvé jusqu'à ce jour, peu de sympathie, je cherchai à sortir de Milan avant leur entrée, mais la chose était difficile: tous les chevaux avaient été mis en réquisition, personne ne pouvait s'en procurer. Enfin, à force de recherches, je trouvai dans une mauvaise petite auberge, un cabriolet et un malheureux cheval, et de plus un gamin qui voulut bien me conduire jusqu'à *Novare*. Je laissai tous mes bagages à Milan, et prenant seulement un sac de nuit, j'entassai dans ce bienheureux cabriolet à deux places, trois personnes et un enfant, plus le cocher sur le brancard.

Nous n'allions pas vite, d'autant moins que le malheureux cheval avait bien de la peine à trotter pendant deux minutes; nous en avions pris notre parti, lorsqu'il arriva un orage qui effraya le cheval, et je fus obligé de le tenir pendant que l'eau tombait à torrents. Cela n'offrait pas de grands inconvénients pour la santé, car il faisait chaud, mais je me demandais comment je ferais à Novarre, n'ayant aucun vêtement de rechange.

Une fois arrivé, je donnai tous mes vêtements à faire sécher devant le feu de la cuisine, et je me roulai dans un drap que je fis attacher avec des épingles. Ce fut dans ce costume que je dînai d'un grand appétit, car nous étions au soir et je n'avais rien pris à Milan avant de partir.

N'ayant pu trouver à Novare ni cheval ni voiture, nous continuâmes le lendemain notre route dans notre cabriolet, et nous arrivâmes le quatrième jour à Turin. Il était temps, car à une centaine de pas de la ville, notre pauvre cheval tomba pour ne plus se relever, malgré toutes les invocations que notre jeune cocher adressait à la madone, et nous fîmes modestement à pied notre entrée dans la capitale du Piémont. . .

. . . .

Ch. LAFONTAINE.

IMPR. JAQUEMOT ET C°, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).

N° 4. 15 Juillet 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris. — Pour l'Italie, chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

ACTUALITÉS.

De la thérapeutique magnétique. — Articles du *Journal de Genève*, de M. *, et de M. X. — Somnambules de naissance et autres.**

Nous avons reçu des lettres par lesquelles on reproche à notre journal de ne pas être assez *pratique ;* et on cite, entre autres, la *Thérapeutique* de M. Du Potet, en nous engageant à suivre cet exemple.

Nous pourrions répondre que la *Thérapeutique* de M. Du Potet est un ouvrage spécial, et non un journal, quoiqu'elle ait

été publiée par livraisons, et qu'elle ait fait suite au ***Journal de Magnétisme,*** du même auteur.

Mais nous nous permettrons de dire, en outre, que nous nous sommes toujours attaché, en publiant nos relations de guérisons et d'expériences, à indiquer, autant que possible, la manière dont nous avions procédé, ou les moyens employés par les autres magnétiseurs, pour obtenir d'heureux résultats. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir entrer dans certains détails pratiques, que nos critiques doivent connaître, s'ils sont magnétiseurs, et qui seraient peut-être oiseux pour des lecteurs qui n'exercent pas l'art de magnétiser.

Sans renvoyer, pour les directions, aux ouvrages spéciaux, tels que la ***Thérapeutique*** de M. Du Potet, l'***Art de magnétiser,*** de Lafontaine, l'***Instruction pratique,*** de Deleuze, et les ***Manuels*** d'Aubin Gauthier, de Teste, etc., nous engageons cependant les personnes qui ne connaîtraient pas ces ouvrages, à les lire avec attention et à les méditer; elles y trouveront des notions pratiques qui leur seront utiles et qu'elles ne pourront que difficilement rencontrer dans un journal.

Au surplus, nous déclarons que nous chercherons plus que jamais à satisfaire aux demandes qui nous sont adressées, en indiquant plus spécialement les procédés magnétiques employés par d'autres et par nous-même; nous tenons trop à propager le magnétisme, dans son application sérieuse comme moyen curatif, pour que nous ne fassions pas tous nos efforts pour éclairer, du peu de lumières que nous possédons, ceux qui veulent véritablement s'instruire.

Le magnétisme, employé avec discernement, peut produire, dans certaines maladies, des effets salutaires, tellement prompts, qu'il n'est pas étonnant de voir des hommes peu instruits, considérer cet agent comme merveilleux et surnaturel; et d'autres, au contraire, le traiter de charlatanisme et nier hardiment son existence et ses effets, sans que les uns ni les autres se soient donné la peine de l'examiner scrupuleusement.

Le magnétisme est un agent physique et naturel à tous les corps, et particulièrement à ceux qui sont sains et fortement constitués. Ceux-ci, sans nuire à l'économie de leur propre nature, peuvent disposer d'une partie de leur force vitale, et en faire profiter les malades en la leur communiquant. Mais encore faut-il régler l'emploi de cette force, pour qu'elle soit utile et bienfaisante à ceux auxquels elle est communiquée; et pour que la déperdition qui en est la conséquence, ne soit

pas nuisible à celui qui la supporte. Le premier venu *peut* magnétiser, mais il ne *sait* pas comment agir, comment diriger le fluide dans le corps malade ; il faut donc *savoir*, il faut donc *apprendre*, en magnétisme comme en toute chose, pour être en état de faire avec intelligence du bien à son semblable, plutôt que d'agir au hasard, comme il arrive souvent à des personnes qui exercent le magnétisme, sans en avoir les premières notions.

Quant aux hommes qui nient le magnétisme, en faisant les esprits forts, c'est autre chose ; ces messieurs-là veulent étaler aux yeux du public, pour l'éblouir, la science qu'ils n'ont pas, et malheureusement pour eux, ils font quelquefois preuve d'une ignorance d'autant plus ridicule, qu'ils ont la prétention d'être savants, et qu'ils abritent leur défaut de savoir, sous la dignité du professorat ou du doctorat ; mais leur bonnet ne les couvre pas si bien, qu'on ne puisse voir passer le bout de leurs oreilles un peu longues.

Pareille chose est arrivée ces jours derniers à propos d'un article de M. ***, lequel dénonçait au public l'exploitation croissante à laquelle se livrent en foule des somnambules *lucides, à toute heure et pour toutes choses*. L'auteur de ce premier article était dans le vrai, car, quoique la lucidité existe, elle est fort rare, surtout chez les somnambules de profession.

En homme sérieux et de bonne foi, M. ***, qui reconnaît le magnétisme comme étant une vérité, le proclamait franchement dans cet article. Mais en repoussant la lucidité à travers les corps opaques, tout en admettant le phénomène de la transmission de pensée, cet écrivain n'a pas compris que l'un de ces phénomènes est la conséquence de l'autre. Mais ce n'est pas moins un grand pas à constater chez cet esprit interrogateur, sérieux, et de bonne foi.

Malheureusement pour M. ***, il a voulu expliquer sa croyance par une théorie, que pour notre part nous ne pouvons admettre ; mais qu'importent les théories ! Nous en faisons bon marché. Ce qu'il est important, ce qu'il est *essentiel* de constater, c'est qu'un homme de talent, un médecin, soit venu déclarer publiquement qu'il *croit* au magnétisme et qu'il l'*admet* comme *moyen curatif*.

Après avoir parlé de la lucidité, voici ce qu'il ajoute : (1)

— « Opérer des guérisons par les passes magnétiques est « une affaire toute différente et plus croyable, car il n'y a rien

(1) *Journal de Genève* du 16 juin 1861.

« ici de miraculeux. La puissance d'un bon magnétiseur, distribuant son fluide avec intelligence, peut aussi bien guérir une maladie que certains remèdes auxquels tout le monde a foi, et qui se prennent par fractions minimes. La guérison peut résulter de tout moyen physique ; or, le magnétisme en est un : mais jamais guérison ne s'opérera par les divinations d'une somnambule. Appliqué à l'art de guérir, le magnétisme n'est pas un voyant que l'on consulte, c'est un remède que l'on prend. En de bonnes mains, il peut opérer dans certains cas ; en particulier, il s'est souvent montré un anesthésique précieux. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à une déclaration aussi franche, et nous remercions sincèrement M. *** d'avoir eu le courage de la faire.

Malheureusement, par l'énoncé de sa théorie, M. *** avait ouvert une large porte à la critique des soi-disant savants. Aussi ne s'est-elle pas fait attendre, et un certain M. X..., personnage très-physiologiste, très-psychologiste, s'en est amusé. — Hélas ! comment? — Il faut que ce pauvre homme ait l'esprit bien malade, pour écrire de semblables billevesées ; il a bien prouvé que : — (1) « *sa bête invalide refuse depuis longtemps le service, et qu'il ne s'en soucie guère...* »

Eh ! bien, franchement, nous ne lui en faisons pas nos compliments ; nous le regrettons pour lui et pour son bonnet de professeur.

Et puis, parce que ce M. X... a vu, il y a une quinzaine d'années, un homme qui n'était pas un magnétiseur (c'était M. Lassaigne), et tout le monde sait qu'il n'était autre qu'un escamoteur habile, faisant adroitement des tours de cartes, etc., et qui, avec Prudence Bernard (non la fameuse Prudence qui lisait à travers un masque de plâtre, et dont a parlé le docteur Frapart, dans ses *Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme*, 1839), présenta sur le théâtre de Genève, comme un effet du magnétisme, la *double vue* de *Robert Houdin*.

Ce M. X..., grand physiologue, grand psychologue, s'évertue, d'après cela, à nier le magnétisme et tous ses phénomènes, comme si la négation d'un homme dont l'esprit est aussi malade que le corps, pouvait avoir quelque poids auprès des gens sérieux.

En vérité, M. X... aurait mieux fait, pour lui-même, phy-

(1) *Journal de Genève* du 19 juin 1864.

siologiquement parlant, comme il dit, de prendre trois pilules de plus, et d'écrire soixante-quinze lignes de moins ; il y aurait eu bénéfice pour lui et pour les lecteurs du *Journal de Genève*.

Nous avons compris l'intention de M. ***, lorsqu'il a voulu combattre le charlatanisme tel qu'il existe chez la plupart des somnambules, qui annoncent une lucidité *à toute épreuve* et *à toute heure;* c'est là une plaie gangreneuse qui a fait, qui fait et qui fera longtemps encore du mal au magnétisme, et s'opposera à son admission parmi les sciences.

Ainsi nous avons en ce moment à Genève, outre les somnambules qui y demeurent depuis plusieurs années, une *marquise* qui reçoit *ses relations* de telle heure à telle heure, et qui prend cent francs par consultation ; c'est un peu cher, mais... *noblesse exige.* Nous n'avons pas appris, malgré nos recherches, qu'elle ait obtenu aucune guérison par ses consultations ou par ses traitements (car elle se dit non-seulement *somnambule,* mais aussi *médecin* et *professeur de magnétisme*) ; probablement nous sommes mal informé.

Nous avons en outre une *somnambule de naissance ;* la malheureuse qui s'affiche ainsi ne se doute pas qu'elle se donne à elle-même un brevet d'incapacité.

Enfin, nous avons *Jules Calmès,* le *premier somnambule de Lyon* (c'est lui qui le dit).

Il est malheureux, pour M. Calmès, que nous connaissions ses antécédents : les tours qu'il sait si bien jouer, et l'argent qu'il sait si bien escroquer, quand il prétend qu'il fera sortir le diable du corps d'une jeune malade, qu'il se bat avec ce prétendu diable, qui veut l'emporter pour le faire griller, et qu'après la bataille il boit et mange le vin et les victuailles qu'il a prescrit à la malade d'apporter avec elle. Mais si l'on veut en savoir plus long sur ce prétendu somnambule, on peut consulter l'article que nous avons publié dans le *Magnétiseur* du 15 août 1861, page 98, sous le titre de *Conjuration diabolique, histoire d'autrefois arrivée de nos jours.*

Ch. LAFONTAINE.

ÉPILEPSIE.

Nous avons à enregistrer aujourd'hui une belle cure accomplie par un magnétiseur amateur, M. T..., qui s'occupe

beaucoup de science, et qui possède des notions pratiques sur le magnétisme.

Depuis que M. T... habite Genève, sa bienfaisance y est bien connue et ne se dément jamais: non content de faire usage de sa grande fortune pour soulager bien des misères, il cherche encore à se rendre utile par son dévouement personnel. C'est ainsi qu'ayant appris, il y a quelques mois, qu'un jeune homme de 23 à 24 ans, soutien de ses vieux parents, était atteint d'épilepsie depuis un grand nombre d'années, et tombait tous les deux jours dans des crises affreuses, qui le forçaient souvent à suspendre son travail, M. T... résolut d'entreprendre de le guérir par le magnétisme.

Le plus heureux résultat vint couronner ses efforts, car à partir de la première magnétisation, les crises cessèrent entièrement; néanmoins, M. T... continua à magnétiser ce jeune homme pendant trois mois, après quoi il le laissa parfaitement rétabli.

Depuis un mois les magnétisations avaient cessé, lorsque son vieux père le frappa dans un moment d'emportement; il en résulta une légère crise, qui ne fut guère qu'un ébranlement nerveux.

Le jeune homme alla le lendemain chez M. T..., mais celui-ci étant forcé de s'absenter, me pria de magnétiser son protégé à sa place. Je le fis avec empressement, et après quelques magnétisations, qui ne purent avoir lieu que le dimanche seulement, le jeune homme fut entièrement guéri; depuis lors il ne s'est jamais ressenti en aucune façon de cette affreuse maladie.

Nous avions magnétisé, M. T... et moi, en tenant les pouces quelques minutes, en faisant plusieurs grandes passes, et en portant surtout notre action sur l'estomac et le grand sympathique, par l'imposition d'une main sur l'estomac, et de l'autre sur le dos en face, puis nous finissions par quelques passes, et nous dégagions.

Ch. Lafontaine.

LÉTHARGIE.

On appelle *léthargie*, l'état de sommeil forcé, ou plutôt d'engourdissement, dans lequel tombent certaines personnes, jusqu'à offrir même quelquefois, une apparence presque complète de la mort, avant la décomposition cadavérique.

Je fus mandé il y a quelques années près d'une jeune fille qui, depuis quelques jours, était plongée dans un état d'engourdissement dont rien ne pouvait la faire sortir. Les bruits les plus violents ne produisaient aucun effet ; on la remuait, on la poussait, on la tirait, on la pinçait, elle ne donnait aucun signe de sensation, l'insensibilité était complète. Les membres n'avaient pas de raideur, mais ils étaient inertes et froids ; le corps cependant avait conservé une certaine chaleur. La respiration était réduite à si peu de chose, qu'on avait beaucoup de difficultés à s'assurer qu'elle existait encore. Le mouvement du cœur était absolument insensible, le visage était pâle, sans contraction, les yeux étaient fermés, et lorsqu'on soulevait la paupière, la pupillle n'éprouvait ni contraction ni dilatation à l'approche d'une bougie enflammée. Cette jeune fille présentait enfin toutes les apparences de la mort. Depuis deux jours qu'elle était dans cet état, elle n'avait pris aucune nourriture ; cependant on pouvait lui ouvrir la bouche, les machoires n'étant pas contractées. Les fonctions de la vessie et des intestins n'avaient point eu lieu et n'avaient point provoqué d'évacuations alvines ni urinaires.

On ne connaissait à cet état aucune cause morale ni physique, Mlle G... était ordinairement bien portante et plutôt gaie que triste. C'était cependant la troisième fois qu'un pareil état se présentait à six mois de distance à peu près, et chaque fois il avait duré huit jours, malgré tous les soins prodigués par la médecine ordinaire.

Ainsi dans les deux premiers cas, les médecins avaient cherché à débarrasser le cerveau, et ils avaient employés des saignées souvent répétées, des sangsues à la nuque, à l'épigastre, à l'anus ; des applications de ventouses, des sinapismes, des vésicatoires à l'eau bouillante, des frictions sur les extrémités et sur l'épigastre avec une pommade ammoniacale. Heureusement ils avaient reconnu que les excitants intérieurs étaient parfaitement inutiles, et ils s'étaient contentés de torturer la malade par les moyens anodins que nous venons d'indiquer, le tout sans aucun résultat : les deux accès avaient duré le même temps, huit jours.

Devant un état qui n'offrait rien de convulsif ni d'instantané et qui n'était pas mortel, je ne me pressai pas, j'examinai avec attention cet état, les moyens de faire cesser cet accès et d'empêcher qu'il n'en survint d'autres ; car ce qu'il y a de certain dans un cas pareil, c'est qu'un áccès de léthargie indique qu'il

y en aura d'autres ; il faut donc s'occuper d'arrêter la maladie, tout en cherchant à faire cesser l'accès présent.

Je pris les pouces que je gardai pendant une demi-heure ; pendant ce temps je remarquai que la chaleur semblait revenir un peu dans les mains ; je fis de grandes passes pendant 15 minutes, mais sans observer aucun effet ; je me mis alors à faire des insufflations chaudes sur l'estomac, le cœur et le cerveau.

Après vingt minutes de ce travail, n'apercevant encore aucun effet, je répétai les insufflations sur le bas-ventre, passant rapidement de l'un à l'autre des organes précédents ; bientôt j'eus un mouvement des paupières, le cœur donna trois ou quatre battements rapides et violents, puis il s'éteignit de nouveau. Quelques instants après, le pouls se fit sentir, quoique bien légèrement encore. Il y avait 1 heure 10 minutes que je faisais des insufflations chaudes, tantôt sur le cœur, le cerveau, l'estomac, le bas-ventre, lorsqu'enfin la chaleur se présenta, suivie de mouvements presque insensibles dans les membres. Je persistai encore à faire des insufflations, et j'obtins enfin des mouvements positifs dans les paupières sans que celles-ci pussent toutefois se lever entièrement. Je redoublai d'efforts sur le cerveau, et le réveil eut lieu. Mlle G... sortit enfin de cet état cadavérique, sans éprouver de convulsions, tandis que les deux accès précédents n'avaient cessé qu'au milieu de crises nerveuses et en quelque sorte par l'ébranlement même que celles-ci produisaient dans tout l'organisme.

Ainsi en deux heures, le magnétisme avait fait cesser, après deux jours de durée, une léthargie qui, en deux autres occasions, avait duré huit jours, malgré tous les moyens médicaux employés. Il faut de plus reconnaître que depuis cette époque, Mlle G... n'a pas eu d'autres crises, et que non-seulement le magnétisme a fait cesser l'accès, mais que de plus il a guéri la maladie.

Ch. Lafontaine.

RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

II.

COMMENT ON PEUT SAVOIR SI QUELQU'UN EST MAGNÉTISABLE.

(Suite.) (1)

Nous avons vu que M. Louyet, épousant une idée favorite de l'abbé Faria, a basé sa théorie sur une altération physique de la composition du sang (diminution des globules); c'est, en termes différents, à peu près la même chose que ce que Faria appelait la *liquidité* du sang. En réalité, l'un et l'autre proclament que la magnétisabilité dépend d'une maladie; or, comme bon nombre de personnes, réputées bien portantes, sont magnétisables, il s'ensuit qu'une notable partie de la population (un tiers environ), serait plus ou moins malade. Par contre, les individus dont la santé est parfaite et les malades atteints d'affections inflammatoires (dans lesquelles la consistance du sang augmente), seraient tout-à-fait immagnétisables.

Ce sujet est assurément très-délicat, et je n'y touche qu'en tremblant, car je sens qu'il exige de grands développements, et qu'il mériterait d'être traité par une plume plus autorisée que la mienne. Mais puisque les grands-prêtres se taisent, profitons de leur silence; peut-être un jour feront-ils connaître leur pensée, alors nous nous tairons.

Malgré mon ardent désir de n'employer qu'un langage connu des magnétistes et surtout la crainte de leur paraître vouloir faire étalage d'un savoir étranger à mon sujet, je suis cependant obligé de faire une courte excursion dans le domaine de la pathologie et dans celui de la physique et de la chimie physiologique; autrement je ne serais pas compris de la plupart d'entre eux. Veuillez donc me permettre de dire quelques mots sur la composition du sang; afin que ceux de vos lecteurs qui ne sont pas physiologistes puissent se rendre un compte exact des arguments et des faits qui vont être invoqués dans le cours de cette discussion.

On admet généralement que le sang est composé de quatre éléments, savoir :

1°	Fibrine, dans la proportion de		3	sur	1,000	parties.	
2°	Globules	»	»	127	»	»	»
3°	Albumine	»	»	68	»	»	»
4°	Eau	»	»	790	»	»	»

5° Divers sels dissous ou combinés, mais dont il est inutile de tenir compte ici.

(1) Voir le numéro du 15 juin.

La fibrine est une substance analogue à la colle ; elle a la propriété de se coaguler spontanément, dès que le sang est sorti des vaisseaux. C'est elle qui le rend plastique, épais, et qui, lorsque sa proportion augmente, forme ce qu'on appelle la *couenne* à la surface du caillot.

Les globules sont de petits corps visibles au microscope seulement, et dont l'écorce contient la matière colorante du sang tout comme l'enveloppe du raisin porte la matière colorante du vin.

L'albumine est une matière semblable au blanc d'œuf ; elle est dissoute dans l'eau et ne se coagule que lorsqu'on chauffe le serum au moins jusqu'à 70 degrés.

Ainsi, quand du sang est abandonné à lui-même, il se divise en deux parties : l'une solide qu'on nomme *caillot* et qui se compose de fibrine et de globules ; l'autre, liquide, qu'on appelle *serum* et qui se compose d'albumine et d'eau ; c'est l'analogue du lait qui tourne : le caillot représente le *fromage,* et le serum le *petit-lait*.

On comprend que si les éléments qui concourent à former le caillot viennent à diminuer, la consistance devient moindre et que la fluidité diminue au contraire, si leur quantité augmente.

De même si, sans que la proportion relative des trois éléments solides change, la quantité d'eau augmente ou diminue, le sang devient encore trop clair ou trop épais.

C'est sur cette variabilité de consistance que tout repose ; c'est là ce qu'il m'importait d'abord de bien établir : j'espère qu'à présent nous pourrons nous comprendre.

Nous ignorons ce que Faria entendait, au juste, par « liquidité du sang. » Etait-ce une diminution de la fibrine, comme dans le scorbut ; une diminution des globules, comme dans l'anémie, la grossesse, les cachexies : une diminution de l'albumine, comme dans la maladie de Bright ; ou bien une augmentation de l'eau comme dans la pléthose séreuse, l'hydrémie, etc. ? Il est probable que le célèbre brahmine ne le savait pas lui-même : car alors l'hémathologie était loin d'avoir acquis la précision que nous lui connaissons. Mais il est évident qu'il avait en vue un état d'aquosité, quelle qu'en soit la cause. En sorte qu'on pourrait lui appliquer à cet égard la remarque de Socrate sur les poëtes :

« J'ai reconnu » dit-il « qu'ils ne faisaient *pas par science* ce « qu'ils faisaient, mais par une sorte d'instinct, et dans l'en-

« thousiasme comme les augures et les oracles ; car ils disent « beaucoup de choses très-belles, mais ils *ne connaissent* rien « de ce qu'ils disent. »

M. le docteur Louyet, plus savant que son modèle, a pu aussi s'avancer davantage. Il indique le mode suivant lequel le sang s'est appauvri : et, conséquent avec les habitudes de sa profession, il donne le moyen de reconnaître cet appauvrissement. Avec lui, le principe et le procédé s'enchaînent, l'art et la science s'entr'aident : la doctrine est complète.

Voici donc ce qu'il s'agit maintenant d'apprécier; mais pour cela j'ai besoin de rentrer un instant dans le domaine de la médecine pour y faire une nouvelle provision de notions propres à l'interprétation des faits qui vont suivre.

Lorsqu'en plaçant l'oreille sur la région du cœur, on entend un bruit analogue au frémissement que produit l'air en sortant de la douille d'un soufflet de cheminée, la personne qui présente ce phénomène est dite avoir le *bruit de souffle* ou de soufflet *simple*. Si, au lieu du cœur, ce sont les artères qu'on consulte (à l'aide du stéthoscope appliqué sur leur trajet dans les endroits où elles sont superficielles, comme au cou chez les adultes, sur les fontanelles chez les enfants), on perçoit encore le même bruit *intermittent* et coïncidant avec le *premier temps* des mouvements du cœur. Dans quelques cas ce bruit est continu et ressemble au bourdonnement d'une toupie d'Allemagne ou du jouet appelé diable, d'où le nom de *bruit du diable* qu'il prend alors.

La recherche de ces bruits n'est vraiment pas difficile, et M. Louyet pense qu'en moins d'une heure d'étude, chaque magnétiseur pourra apprendre à se servir convenablement du stéthoscope. C'est aussi mon avis, et j'en connais plusieurs qui se sont habitués à manier cet instrument avec autant d'habilité que les médecins. Ainsi aucune objection ne peut venir de ce côté : l'épreuve est faite.

Mais il peut arriver que l'instrument se casse ou qu'on l'oublie, ou bien qu'on ait à faire à des enfants que tout appareil effraie, à des fous dont on se défie, etc. Dans ces cas on peut recourir à un moyen supplémentaire qui n'a pas encore été indiqué, mais dont la pratique est très-simple. Je veux parler du remplacement du stéthoscope par les doigts. Voici en quoi cela consiste.

On a remarqué que les individus qui offrent les bruits en question (de souffle et du diable) ont tous le système vascu-

laire agité. Si donc on applique un ou plusieurs doigts sur le trajet des vaisseaux du cou, surtout en-dehors de l'attache inférieure du muscle sterno-mastoïdien, comme pour tâter le pouls, on ***sent,*** au lieu d'entendre, un frémissement vibratoire très-distinct, dont la perception équivaut à celle des bruits morbides ci-dessus décrits.

J'espère que mon bienveillant confrère ne trouvera pas mauvais que j'aie fait suivre l'exposition de son moyen, de l'indication d'un autre semblable. Il est clair que ce n'est point une rivalité que j'établis, mais au contraire, un complément que j'apporte. Au reste, je n'ai nulle prétention au droit d'auteur, et si cette application devient utile, je n'aurai d'autre mérite que celui d'avoir importé dans le magnétisme un procédé de la médecine.

D'ailleurs, fondés sur le même principe, ces deux moyens sont identiques au fond, et les reproches que j'adresserai à l'audition des bruits seront entièrement applicables à la sensation des vibrations. Passons maintenant à l'examen du rapport existant entre la pauvreté du sang et les bruits anormaux du cœur et des artères.

Si par l'effet d'une saignée, d'une blessure, d'une perte, etc., une certaine quantité de sang sort de l'organisme, la personne qui en est le sujet ***pâlit*** et ***faiblit.*** La circulation chez elle devient lente, le pouls mou; puis elle éprouve des palpitations en marchant et de l'essoufflement en montant, etc., etc. Cet état de langueur s'appelle l'***anémie*** et diffère très-peu de la ***chlorose*** ou pâles-couleurs.

La diète prolongée, la grossesse et quelques maladies chroniques, dans lesquelles les fonctions de nutrition sont lésées, etc., etc., produisent le même résultat.

Dans tous ces cas la masse du sang est toujours la même; mais sa consistance est amoindrie; c'est-à-dire qu'il pèse moins à volume égal, ou, en d'autres termes, que ses éléments solides ont diminué et ont été remplacés par de l'eau.

C'est à peu près l'histoire d'une bouteille de vin dont on soutirerait un verre et que l'on remplirait avec de l'eau : le vin serait plus clair et moins capiteux. Cette comparaison, quoique peu scientifique, me plait infiniment : elle fait saisir par l'appauvrissement du vin, que tout le monde connait, ce que doit être celui du sang.

Le lait coupé, ou comme on dit, ***baptisé,*** pourrait aussi servir de terme de comparaison. Je n'insiste pas; ces exemples suffisent.



Or, si l'on vient à analyser le sang des personnes dont nous venons de parler, et que, pour plus de clarté nous appellerons *chloro-anémique,* on trouve qu'il a perdu une proportion de globules considérable, tandis que la fibrine et l'albumine varient à peine. Cette diminution des globules explique très-bien la décoloration des tissus qu'on remarque surtout aux gencives et à la partie interne des paupières, puisque c'est d'eux que le sang tient sa couleur. Eh bien ! on sait que ces globules, de 127, chiffre normal, peuvent descendre jusqu'à 22, et que dès qu'ils arrivent à 80, le bruit de souffle commence, et va en croissant à mesure qu'ils descendent. Au contraire ce bruit diminue lorsque, sous l'influence d'une médication tonique et d'une alimentation convenable, ils remontent vers 80; puis cesse enfin quand ils dépassent ce chiffre.

Tout est là ; or, voyez si, au risque de fatiguer l'attention de vos lecteurs, il n'était pas nécessaire de faire passer leur esprit par ces longs et minutieux détails. J'en aurai bien sans doute ennuyé quelques-uns ; mais d'autres n'auront, peut-être, pas lu cela sans intérêt : qui peut se flatter de toujours plaire?

A présent que nous n'avons plus d'entraves, raisonnons en praticien et voyons si, en fait, les choses se passent suivant les données de la théorie ; c'est là l'objet principal, car si l'expérience ne tire pas profit des règles posées, c'est qu'elles sont fausses ou spécieuses et doivent, par conséquent, être refaites ou abandonnées.

En premier lieu je remarque : que le bruit de souffle n'est pas seulement un signe de chloro-anémie, et qu'il s'observe dans les cas suivants : 1° tumeur anévrismale ; 2° plaque osseuse ou cartilagineuse des artères ; 3° varice anévrismale. En conséquence, sa valeur intrinsèque, comme indice de magnétisabilité n'est pas absolue ; d'où la nécessité de se tenir en garde contre ces exceptions. M. Louyet, en médecin instruit, et en magnétiseur consciencieux, a prévu l'objection, mais ne l'a pas détruite.

Dans l'hypothèse dont il s'agit, il n'y aurait personne d'absolument immagnétisable ni magnétisable, puisqu'il suffirait toujours d'affaiblir les patients de manière à ce que leurs globules sanguins descendissent à 80, ou bien de les fortifier au point de dépasser ce chiffre. De cette façon, la même personne pourrait être, à volonté, sensible ou insensible, suivant qu'elle jeûnerait un jour et mangerait copieusement le lendemain. Il faudrait pour cela que ses globules oscillassent entre 79 et

81. Faria voulait, en effet, que l'on saignât les gens rebelles à son action, ce qui est logique à son point de vue.

Le même raisonnement s'applique aux femmes grosses; telle pourrait être alternativement susceptible ou non selon son état de plénitude ou de vacuité, etc.

Tout cela revient à dire qu'il n'y aurait que les êtres *faibles* ou affaiblis qui seraient aptes à ressentir le magnétisme. M. Louyet ne cite effectivement que des sujets lymphatiques et surtout des femmes, dont le sang est, à la vérité, plus aqueux que celui des individus sanguins et des hommes. Mais est-ce que tous les jours on ne magnétise pas des êtres *forts*, et des hommes en aussi grand nombre que les femmes? L'histoire abonde en faits mémorables; je n'en veux évoquer aucun, parce qu'on pourrait m'opposer que l'auscultation n'avait point été faite; mais je dirai que j'ai vu un grand nombre de magnétisés chez lesquels je n'ai pu découvrir la plus petite nuance de souffle, etc.

Ainsi, d'une part, ce bruit peut exister sans que les personnes soient sensibles : c'est M. Louyet lui-même qui l'affirme; et d'autre part, moi je dis qu'il peut ne point exister, sans pourtant que les personnes soient insensibles. C'est donc un signe incertain, mais dont la coïncidence est fréquente et qui, à ce titre, peut être utile, en faisant présumer, en rendant probable même la magnétisabilité.

Quant à l'écartement du petit doigt, autre signe indiqué par M. Louyet comme impliquant aussi la susceptibilité au magnétisme, je regrette de n'avoir rien de bon à en dire. Je trouve que ce n'est qu'un moyen détourné, une véritable magnétisation préalable, locale et très-circonscrite à la vérité, puisqu'elle se borne à l'attraction d'un seul doigt par cinq semblables; mais enfin c'en est une. Or, dès qu'il y a eu essai, tentative, exploration, on ne juge plus par un indice, on se prononce d'après un résultat. Comment un esprit aussi distingué ne s'est-il pas aperçu qu'il proposait une épreuve empirique au lieu de fournir une induction scientifique; lui qui a si bien compris et si nettement établi l'importance d'un jugement par avance en place d'un *a posteriori?*

Je crois avoir tenu ma promesse, et démontré l'insuffisance des moyens proposés par mon éminent confrère, pour reconnaître *à priori* la sensibilité au magnétisme. J'ai tout examiné avec indépendance et dit ma pensée avec impartialité mais peut-être pas avec assez de modération. Si quelques expres-

sions lui paraissent dures, qu'il me les pardonne dans l'intérêt de la science; car j'ai voulu, tout en rendant pleine justice à ses efforts, montrer que le but n'est pas encore atteint, et que le progrès que ses travaux ont fait faire demande un couronnement.

23 mai 1864.

Dr A. Z***,

MOYEN EMPLOYÉ EN TURQUIE

Pour guérir la rage.

Un de nos amis de Smyrne nous fait connaitre un singulier moyen de guérir les personnes mordues par un chien enragé: nous le donnons sans nous permettre aucun jugement sur son efficacité.

Il y a quelques années, cet ami, causant avec plusieurs personnes dans la cour d'une maison de campagne des environs de Smyrne, fut mordu par un chien étranger à l'habitation. Cet animal s'était approché de lui, il avait voulu le chasser en prononçant le mot ***housse,*** (qui veut dire ***va-t-en***) mais le chien s'avançait toujours, et notre ami, qui était assis, lui donna un coup de pied. Le chien saisit le pied avec ses dents, et malgré les cris de M. S... et des personnes présentes, il le tirailla jusqu'à ce que les morceaux de la bottine lui restassent dans la gueule. Il s'éloigna alors sans aboyer. Ses dents avaient imprimé onze trous profonds dans le pied, en y laissant en outre plusieurs déchirures On poursuivit l'animal et on le tua.

La famille de M. S... craignit beaucoup et le médecin appelé brûla profondément chaque plaie. Non content de cette opération, le jeune homme ayant appris que sur une montagne voisine il y avait un homme qui guérissait les personnes mordues par des chiens enragés, l'envoya chercher.

Un berger des environs, ayant appris que l'homme de la montagne devait venir, se présenta le soir chez M S... et demanda l'hospitalité, ajoutant que lui aussi, avait été mordu quelques jours auparavant, et qu'il désirait consulter le guérisseur.

Le lendemain, l'homme de la montagne arriva; il examina les blessures, et surtout l'apparence générale de M. S..., puis

il lui fit ouvrir la bouche, souleva la langue, sous laquelle il regarda avec beaucoup d'attention, et déclara qu'il n'y avait chez lui aucun symptôme de maladie, et qu'on pouvait se rassurer.

Ensuite, il examina le berger, le considéra avec une scrupuleuse attention, puis il lui fit une incision sous la langue et il en tira une espèce de petit ver, en lui disant qu'il était bien temps, que le lendemain il eût été trop tard.

Cet homme s'appelle *Howhaness* et demeure près de *Hadjular*, sur la montagne, aux environs de Smyrne. On va à lui pour tous les objets perdus et en général il les fait retrouver. On le consulte aussi pour les maladies qu'il guérit très-bien, en *agothant* (en magnétisant), mais il n'a aucune connaissance exacte de la manière dont il opère, il agit d'après une tradition reçue.

On appelle cet homme *sorcier*, et il en est *un* comme ceux qui existent encore dans nos campagnes, et que l'on condamne en France. C'est-à-dire que, comme tant d'autres, il connait certaines pratiques qui, de père en fils ont été transmises dans certaines familles, et qui, grâce à l'ignorance même de ceux qui les accomplissent, jettent sur elles-mêmes et sur leurs auteurs, ce prestige de surnaturel qui fait appliquer à ces guérisseurs le nom de *sorcier*.

Nous ne prétendons pas préconiser ce moyen de prévenir la rage chez les personnes mordues ; nous le faisons connaître, afin que les hommes spéciaux qui s'occupent de cette horrible maladie, l'examinent, l'observent et en fassent usage, s'ils lui reconnaissent une certaine valeur.

Ch. LAFONTAINE.

Le journal était à l'impression, lorsque la correspondance parisienne est arrivée. Nous la ferons paraître dans le prochain numéro.

IMPR. JAQUEMOT ET Ce, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).

N° 5. 15 Août 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,

QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Pour l'Italie, chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

III.

ESCARMOUCHES. — PETIT COURRIER.

Voyez à quelle erreur on s'expose en portant un jugement dans sa propre cause! Je croyais avoir fait œuvre bonne et tant soit peu méritoire, en écrivant les quelques pages que vous avez bien voulu insérer. Eh bien! non; j'ai reçu trois lettres qui toutes me critiquent. Les auteurs de ces épîtres se disent vieux abonnés et lecteurs assidus du *Magnétiseur;* ils

l'aiment tel qu'il a été jusqu'ici et craignent que ma collaboration n'en modifie trop la rédaction.

1° L'un me dit que l'article sur les signes de la magnétisabilité est trop technique et aurait été mieux placé dans un recueil de médecine. A cela je réponds que chacun se sert de ce qu'il possède : médecin, je puise naturellement dans ce que je connais ; et puis, comme les magnétiseurs sont à demi-médecins, ce n'est pas un hors d'œuvre de leur parler un peu médecine.

2° Un autre me reproche d'être trop sérieux et pas assez explicite. Il pense que le *multa paucis* n'est pas de mise ici, et que je devrais écrire moins serré, parce que la pensée est mieux saisie quand un plus grand nombre de mots sont employés pour la rendre. Il me cite l'exemple de Jules Lovy, dont le style simple et coulant rendait toute chose compréhensible. — A celui-ci voici ma réponse : d'abord je n'ai nulle prétention de remplacer Lovy, ni pour le fonds des idées, ni pour la manière de les dire ; puis, la *correspondance parisienne* n'est pas mon affaire ; je ne suis qu'un simple humouriste qui s'essaie, en lançant quelques traits. A chacun son lot ; qu'on ne me mesure donc pas à l'aune de cet esprit fin et délié, qui riait de tout et savait parler de choses graves avec légèreté. Son genre plaisant, enjoué, que j'admire comme forme littéraire, ne me convient guère d'ailleurs, à cause de sa souplesse même, appliquée au magnétisme. En effet, sévère de sa nature, une science doit avoir un langage précis. A vrai dire, je ne comprends pas bien, comment a pu s'établir la croyance, que les magnétiseurs n'aiment à lire que des choses amusantes. Je crois qu'ils lisent surtout pour s'instruire et que la forme sérieuse ne leur est pas aussi antipathique qu'on le suppose. Quand même quelques-uns auraient besoin de se distraire par des lectures frivoles, tous les autres ne sont pas superficiels et avides de badinages.

3° Le dernier est plus vif encore ; il me blâme de ne pas suivre mon titre général de *Rapsodies*, il trouve que ce titre suppose un certain décousu, des articles courts, surtout divers, variés ; tandis que j'ai choisi des sujets qui comportent de longs développements et donnent lieu à des articles étudiés, ayant l'air méthodique et guindé d'une monographie. Comme d'une part, l'homme qui m'écrit cela est rompu aux exigences de la presse périodique ; et que de l'autre, je suis novice dans l'état de parler au public, je vais essayer de me conformer à son avis. Vos

autres lecteurs jugeront et diront, sans doute, ce qui leur convient le mieux ; et, si ni l'un ni l'autre de mes crus n'étaient de leur goût, il ne me resterait à prendre qu'un seul parti raisonnable, celui de me taire.

En attendant leur sentence, voici quelques réflexions sur un sujet à l'ordre du jour :

DES CRISES DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES CONVULSIVES.

IV.

Il y a dans l'*Union magnétique* du 10 mars, page 126, une très-remarquable observation de névrose hystérique, à forme convulsive, traitée et guérie par M. Gérard. Le *Magnétiseur* du 15 juillet, page 54, relate aussi un fait d'épilepsie fort intéressant, dont la guérison a été obtenue par M. T....

Ces deux cures ont cela de particulier que, semblables à beaucoup d'égards, elles diffèrent par le mode de traitement, qui est dissemblable et même contrastant. Je veux dire que le même résultat ayant été obtenu par des procédés opposés, ce rapprochement montre que nos moyens ne sont pas absolus et que nous ne devons pas nous attacher à une pratique unique.

M. Gérard, s'inspirant des exemples de Mesmer et de M. du Potet, a agi de façon à produire des crises, c'est-à-dire des convulsions analogues à celles de la maladie. C'est là, ce qu'en médecine on appelle une cure par substitution ou homœopatique. M. Gérard en conclut que : «dans bien des cas de maladies nerveuses, pour ne pas dire tous, il faut provoquer la crise en actionnant l'épigastre dans l'épilepsie, l'hystérie, etc; » puis il fait cesser cette crise artificielle en faisant des passes négatives dégageantes ou à grands courants.

M. T*** concentre aussi d'abord son action sur l'épigastre, mais avec douceur, de manière à ne point faire naître de crise, et, partant, à n'avoir point à la détruire ; puis il termine en dégageant également par des passes à grands courants.

Ainsi tout est commun dans les deux cas, sauf la crise, que l'un *provoque* et que l'autre *évite ;* mais c'est là précisément le point capital, l'objet qui doit attirer l'attention des praticiens. Je le soumets donc à leurs méditations.

M. le docteur Louyet, qui a commenté la cure obtenue par M. Gérard, blâme sa pratique, qu'il regarde comme imprudente et dangereuse. « En effet, » dit-il, « que l'attaque soit le ré-

sultat de la maladie ou provoquée par la magnétisation, elle n'en est pas moins une attaque pouvant causer la mort... » Et, de cette possibilité d'une issue funeste, dont la clinique médicale offre des exemples, il tire la conclusion suivante :

« Des faits de ce genre (cas de mort), ne sont-ils pas plus que suffisants pour faire renoncer à la méthode perturbatrice et donner la préférence à la méthode dégageante, comme le faisait Deleuze et comme le fait M. Lafontaine avec succès, sans jamais s'exposer à compromettre la vie des malades? »

Enfin, modeste à l'excès, ce médecin ajoute, comme corroborant son opinion personnelle, « que les idées citées ci-dessus ont été développées par M. Robillard, et partagées par la majorité de la Société. »

Ces paroles sont graves et ces conclusions sévères : arrêtons-nous un instant pour les peser et voir ce qu'elles valent, avant de les lancer dans la circulation thérapeutique.

D'abord je poserai une question à ces messieurs :

Y a-t-il des gens qui aient péri en subissant une magnétisation substitutive ou une crise convulsive? Si vous en connaissez, citez-les à l'appui de vos craintes; sinon, je croirai toujours que le danger n'est pas aussi grand qu'il vous a paru.

Je dis plus, quand même il y aurait eu des accidents, ce ne serait pas un motif suffisant pour renoncer au procédé; un moyen ne se juge que par la fréquence relative de ses avantages et de ses inconvénients. Eh bien! est-ce qu'il n'arrive pas que des malades meurent dans les mains des chirurgiens, sans que seulement l'on songe à priver l'humanité du bienfait de ces opérations? De même pour les naufrages; est-ce que chaque jour n'enregistre pas un sinistre, et pourtant les peuples renoncent-ils au bénéfice de la navigation?

Quant à moi, sur ce sujet, voici ce que je pense :

La vérité n'est point dans les extrêmes; et, en se prononçant d'une manière exclusive qui pour crises, qui contre elles, on a réciproquement méconnu la moitié de la réalité. Le vrai est dans l'emploi alternatif des deux moyens et non dans l'exclusion de l'un par l'autre. En effet, chaque cas a ses exigences, et la science bien entendue consiste à discerner ce qui convient le mieux à chacun.

En consultant mes souvenirs et en tenant compte de ma propre expérience, je puis affirmer :

1° Que j'ai vu produire et produit moi-même des guérisons en faisant naître délibérément des convulsions, des spasmes

et autres effets analogues d'une intensité terrible, effrayante;

2° Que d'autres fois la provocation de ces mêmes crises ne fut suivie d'aucun bien, et me sembla même, en plusieurs circonstances, manifestement nuisible (1):

3° Que j'ai vu guérir et guéri aussi des gens chez lesquels nulle crise n'avait été cherchée ou pu être obtenue:

4° Enfin j'ai noté bon nombre de cures du genre de celle qu'on doit à M. T***, obtenues en évitant toute convulsion.

Il est donc évident que si les crises sont bonnes dans certains cas, elles sont au moins inutiles dans d'autres; d'où je tire la conséquence que ni leur présence, ni leur absence n'est nécessaire dans les affections dont il s'agit.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette divergence d'opinions? comment ne s'entend-on pas? Est-ce que les faits manquent ou sont-ils mal observés?

Cela tient tout ensemble à l'idiosycrasie des malades et à la nature des magnétiseurs.

Ainsi il y a des crisiaques tellement susceptibles, que sans le vouloir et même en tentant de l'éviter, on obtient toujours chez eux des mouvements convulsifs; d'autres personnes, au contraire, n'en éprouvent jamais, quoi qu'on fasse pour les obtenir.

Entre ces deux extrêmes il y a des degrés intermédiaires qui permettent d'opter, pour ainsi dire, en ce sens qu'on excite la sensibilité des uns ou qu'on modère celle des autres, suivant l'effet cherché.

Du côté des magnétiseurs, il faut considérer le tempérament. Les partisans des crises sont des hommes hardis, véhéments, entreprenants, tel était Mesmer. Leurs adversaires sont, au contraire, des pères tranquilles, doux, timides: tel était Deleuze. Je ne connais pas M. Gérard, mais il doit être ardent, emporté, bouillant; quant au Dr Louyet, y a-t-il au monde homme plus froid, moins hardi, aussi peu résolu?

MM. du Potet et Lafontaine sont dans les intermédiaires : le

(1) La fille de D. Manin s'offre à ma pensée comme un triste exemple de cette nocuité redoutable. Son malheureux père, trop confiant dans les directions du baron du Potet, dont les livres étaient alors seuls en vogue et jouissaient du prestige d'une grande autorité, la magnétisait à outrance et plus il l'agitait, moins bien elle était. Ce ne fut que quand l'insuccès eut ébranlé sa confiance que, suivant mon avis, il cessa ce martyre. Ceci se passait à Venise, vers la fin de 1847. Plus tard, quand les revers politiques eurent jeté dans l'exil cette illustre famille, je revis, à Paris, la pauvre malade; elle était encore plus souffrante, mais ne voulait aucunement se laisser remettre en crise.

premier inclinant vers Mesmer, le second vers Deleuze. Ainsi de tous les autres.

Le secret de nos préférences est dans nos aptitudes : chacun suit les impulsions de son caractère.

20 Juillet 1864.

Dr A. Z***

OBSERVATIONS

Puisque le Dr A. Z. . m'a nommé, je me permettrai d'ajouter quelques réflexions qui ont servi de base à ma pratique.

Mesmer, à qui nous devons une reconnaissance éternelle pour tout ce qu'il nous a appris, ne doit cependant pas être toujours suivi aveuglément dans ses préceptes.—Le temps a marché.—Les baquets et les traitements en commun ont été abandonnés pour les traitements particuliers ; c'est même par ceux-ci surtout, que Mesmer réussissait le plus souvent, à obtenir des guérisons étonnantes. Quant aux crises, je pense que Mesmer a été mal compris, lorsqu'il en parlait ; ce n'étaient point des crises convulsives ou autres appartenant à telle ou telle maladie, qu'il engageait à provoquer, mais bien des crises qu'il appelait *salutaires,* c'est-à-dire, soit des transpirations, soit des évacuations alvines, utérines, ou de vessie, etc., etc., afin de soulager les organes embarrassés, d'obtenir une réaction qui leur permit de fonctionner librement, et par cela même de rétablir l'équilibre et l'harmonie des forces dans le corps du malade. Mais je le répète, j'ai la conviction intime que Mesmer, en engageant à provoquer des crises, n'a jamais voulu parler de crises épileptiques, hystériques, choréiques, ou simplement nerveuses, inhérentes à la maladie.

Celles-ci, quelle que soit leur nature particulière, ébranlent d'une manière si fâcheuse le système nerveux, et portent un trouble si grand dans tout l'organisme, même lorsqu'elles se présentent naturellement par le fait de la maladie, que, lorsqu'elles sont provoquées par une cause extérieure et spontanée, leur effet à l'intérieur doit être d'autant plus terrible, que le corps n'y est nullement préparé.

Qu'on n'oublie donc pas, que chacune des crises naturelles ou provoquées, laisse dans le cerveau et dans tout l'organisme, des traces si profondes, si désorganisatrices, que l'in-

telligence du malade s'affaiblit, et que malheureusement, trop souvent leur multiplicité amène l'idiotisme ou l'imbécillité.

Le fréquent retour de ces crises horribles, produit, soit par le magnétisme, soit par tout autre moyen, ne peut donc jamais être favorable dans aucun cas, et doit être, au contraire, toujours préjudiciable.

Dans les premiers temps où je m'occupais du magnétisme, j'ai fait comme tant d'autres, j'ai suivi les errements de mes prédécesseurs. J'ai, moi aussi, forcé la nature en ramenant par ma volonté, les crises des diverses maladies nerveuses que je traitais. Je dirai même, que si des guérisons sont venues m'encourager quand j'employais ce moyen, plus tard l'expérience et la pratique m'ont démontré que ce n'était point grâce au rappel des crises, que ces guérisons avaient eu lieu, mais qu'au contraire, il avait fallu que mon action subséquente dominât les obstacles apportés par renouvellement de ces crises.

J'ai donc cherché par tous les moyens en mon pouvoir à les éviter, à les éloigner et à les calmer presque instantanément, quand, par la force même de la maladie, elles se produisaient malgré moi.

Aussi je suis heureux de le dire ici, tous mes élèves et tous ceux qui ont été fidèles aux principes pratiques énoncés dans mes divers ouvrages concernant les maladies nerveuses, ont obtenu des guérisons si remarquables et si multipliées, que j'ai dû en conclure et que je conclus hardiment, que jamais un magnétiseur ne doit chercher à provoquer des crises, et qu'au contraire tous ses efforts doivent tendre à les éviter.

Ch. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 20 juillet 1864.

Un livre étrange et un auteur inconnu. — *La magie maternelle.* — Influence magnétique de la mère sur son enfant. — Nouvel ouvrage de M. Allan Kardec : l'*Evangile selon le Spiritisme.* — Sur la doctrine spirite, par un anonyme.

Connaissez-vous la *Magie maternelle?* Avez-vous lu ce livre bizarre, dont le fond est aussi nouveau que la forme?

Le fond, il se résume en ceci : La mère est vis-à-vis de son

enfant dans les conditions les plus parfaites pour exercer la précieuse influence du magnétisme. Si la foi, l'amour, le vouloir sont les grands moteurs de l'effluve magnétique, qui, mieux qu'une mère, pourra mettre en œuvre ces trois facultés? Qui, plus qu'une mère, croira, aimera, voudra?

Peut-il exister des rapports physiques et moraux plus étendus, plus étroits et plus vivants que ceux de la mère et sa progéniture, partie intégrante d'elle-même?

Or, dit l'auteur anonyme de la magie maternelle, une lacune existe. La spontanéité entraîne la femme; elle ne s'est pas mesurée. Il lui manque de se connaître, de s'avouer, de compléter la mère, de lui découvrir des forces indomptables assoupies, neutralisées au sein de la maternité, uniquement parce qu'elle les ignore. Il lui manque d'opérer la transition de l'instinct à la science; du magnétisme naturel de la femme et du magnétisme maternel intuitif à leur utilisation scientifique et pratique.

Instruite sur son pouvoir, « la maternité préservera l'enfance, — d'une manière instantanée, ou peu à peu, — du sommeil agité, de l'insomnie, de la disposition malsaine à dormir la bouche ouverte, de la fatigue du ronflement, des hoquets, des tranchées et convulsions; — des périls de la dentition de lait, des troubles visuels et cérébraux, jusqu'aux épileptiformes; — des incontinences et frayeurs nocturnes, — du somnambulisme naturel; — de quantité de transes, d'angoisses, etc.; — de la tendance à loucher, bégayer, balbutier, bredouiller, zézayer et aux *tics,* ainsi que de bien d'autres habitudes vicieuses. La magie maternelle, en attendant que le médecin accoure, improvisera une digue à l'invasion des maladies subites, foudroyantes, comme aux suites des accidents terribles; et, manque le docteur, il n'y a que Dieu qui sache jusqu'où il ne fit pas croyante et exaucée, forte contre la mort, une mère, son enfant entre les bras.

« L'histoire de la maternité relate des opérations de foi, de constance et de valeur, qui touchent au caractère résurrectionnel.

« Que d'épines, hérissant le labeur des initiations du petit homme, avortent, ou tombent, ou s'émoussent, au contact assidu de la magie maternelle! La maternité insinue, capte, commande : les penchants perfides le cèdent à des meilleurs, et, par exemple, le petit homme, certain qu'on lira couramment en lui, renoncera à l'odieux refuge du mensonge.

« Ce n'est là que dominer *de près*; ce ne sont là qu'œuvres directes, tandis que la haute influence maternelle et magique, sans aucune solution de continuité, et proportionnée à la gravité des cas, — tour-à-tour pressentiment, avertissement, instigation, voix, fascination, vision, — saisirait *à distance* l'enfant, le *sujet* bien-aimé!!

« Et, nous ouvrant la préface de la vie, incapable d'abdiquer, la magie maternelle ferait bénir son irradiation, — étendue de l'enfant au jeune homme, de l'esquisse des passions à leur tumulte.

« A l'heure de donner un maître à la fille, et une épouse au fils, heure solennelle, aimable et affligée, l'heure du deuil et de la fête de l'amour des pauvres mères, qui dira ce qu'ajouterait de surcroît divinateur *la grande lucide, la grande magicienne,* à la perspicacité native de *la femme, de la mère?*.. etc., etc. »

Voilà l'idée. Elle est belle; elle est grande, et... peut-être est-elle vraie!

La forme du livre est des plus étranges. La phrase y est tellement tordue et déchiquetée; les inversions y sont tellement fréquentes; le style, enfin, y est tellement tourmenté, qu'il est absolument impossible de comprendre à première lecture. Il faut lire, et relire,.. reconstruire chaque proposition, lui rendre son ordre naturel; — et, ce travail achevé, on commence à saisir.

Mais cet ouvrage si obscur contient, çà et là, des pages où ruisselle une verve vraiment gauloise. Pour en fournir une preuve, je vais citer une petite diatribe à l'adresse du Spiritisme, de ce puissant spiritisme qui, en ce moment, en plein XIXe siècle, se mêle de faire un second Evangile (1).

Afin d'épargner au lecteur la fatigue et l'ennui d'une analyse ou d'une traduction, je prends soin de *calquer* en quelque sorte sur l'original.

Les modernes Nécromanciens, dit notre auteur anonyme, évoquent l'Ame de la Terre, de la Nature, des Planètes, l'Esprit des bêtes, et... jusqu'à celui des vivants.

Le secret de nos amis, — ils en ont, hélas! pour et souven contre nous! — l'utile secret de nos ennemis, le secret friand du voisin, la confession de tel contemporain, de tel co-vivant que ce soit, éveillent-ils notre curiosité? Il suffit de dépouiller mo-

(1) *Nouvel Evangile* SELON LE SPIRITISME, par Allan-Kardec.

mentanément l'étui charnel, d'appeler l'Esprit des gens et de l'inviter à tailler une bavette.

On ne compte plus les versions qui, différant toutes les unes des autres, nous *fixent* sur le Vieux de la montagne, l'Homme au masque de fer, le comte de Saint-Germain, le Dauphin Louis XVII, sir John Franklin, les traités des Rois de la terre, des Potentats du soleil, de la Chancellerie des étoiles, du Cabinet de la lune; sur le *Prestre* Jehan, l'Atlantide, Homère, Ossian, etc. Jules Lovy n'eût pas manqué d'ajouter : sur Don Quichotte et Jupiter!

Foin des bibliothèques! Un procédé économique et simple déchiffre les énigmes de l'histoire, résout les problèmes de la science, élucide la philosophie, établit l'*errata* des questions religieuses. On fait l'interrogatoire de personnages historiques, scientifiques, philosophiques, religieux, supposés en mesure d'apporter des solutions certaines. S'ils ne racontent rien qui vaille, on les ajourne, ou ils s'ajournent; stratégie dilatoire, ordinaire, échappatoire d'un Esprit réfractaire, goguenard et taquin, usurpant sur la sellette la place de l'esprit authentique!

Le titre de la dernière œuvre de Châteaubriand sera malheureusement prophétique : nous subissons l'affluence de véritables *Mémoires d'Outre-Tombe*. On nous repaît de commérages à distancer de cent volumes le *Diable boiteux* de Cervantes, l'*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac, les *Imaginations* de M. Oulouf, etc., etc.

Y avise Apollon! D'outre-tombe, il s'édite d'aussi méchants vers que Richelet puisse aider les vivants à s'en permettre, et, calomnieuse musique, cruelle à l'oreille de ces maitres, un charivari que la modestie de la médiummité signe : *Haydn* ou *Mozart!*

Il y a mieux : des artistes *médiums*, qui n'apprirent ni le dessin, ni la peinture, ni la gravure, soudain illuminés de la grâce médianimique, dessinent, peignent, gravent, avec un louable scrupule de détails, et au total agréablement, les habitations, les tableaux de l'existence publique et privée des Esprits, de leurs animaux et de toute la colonie des sphères célestes.

Mieux encore : en correspondance réglée avec les décédés, l'amateur collectionne de précieux autographes, aérolithes de la calligraphie planétaire, ou obtenus des variétés de la fertile entremise médianimique des *hommes* et des *choses*.

Mieux (mieux ou pis) : l'autre monde alimente une presse où, avec les *Dialogues des Morts* du vieux genre, nous dévorons les *premiers-Jupiter*, imparfaitement avertis, les *faits-Saturne*, les *œuvres légères de Vénus*, les *feuilletons de la Grande-Ourse*, et où ne manquent (patience !) que les *annonces de Mercure*.

A quelle excentricité espérer l'arrêt de ce néo-swedenborgisme étendu de l'eau trouble de tant de mythologies?

Du moins la mythologie des Grecs empruntait ses mythes à une franche inspiration, à une imagination poétique naturelle, à d'exquises intuitions de l'art. Orphée descendra aux enfers redemander son Eurydice ; il ne l'attend ni de la ronde macabre des meubles, ni des rigodons de la vaisselle; il ne la cherche pas dans un *lavabo*, ni dans une table..... de jour. A quand la fin d'indécences qui manquent au respect des mânes, à la dignité de la tombe, à la majesté de la mort?...

Le Magnétisme gravitait à peine, laborieusement, vers l'essai de la fondation d'une monarchie constitutionnelle, qu'une Montagne affolée le déborde, lui décapite son ci-devant modérantisme, et sa Gironde à la mamelle. A l'envi, les mobiliers dansent la carmagnole spirite et des évoqués, — probablement impatientés de l'être, circonstance atténuante du décolleté de leur syntaxe — emploient sans vergogne le style du *Père Duchêne* le plus..... *bien en colère*.

L'ubiquité, la bilucidité, la perlucidité, l'oniroscopie, l'onirobonie, les époptes, etc., etc., courent les rues, heurtant le périsprit et les spiritoscopes..... Les promoteurs de la psychographie, de la pneumatographie, — de tant de consolantes communications graphiques, — ne sont pas gens à mettre la lumière sous le boisseau..... On vous dira tout, et l'on sait tout!

On le prouve bien!!

Jean Bloc.

Nous recevons de Paris, d'un auteur qui nous est bien connu, l'article que nous insérons aujourd'hui, quoiqu'il ne soit composé que d'extraits d'ouvrages anciens ; mais notre correspondant nous fait espérer une suite de faits intéressants.

PRESSENTIMENTS, SONGES, VISIONS, ETC.

1° Les journaux quotidiens de Paris ont publié le fait suivant, et personne ne l'a démenti :

« Un bon vieillard de 75 ans, le sieur Louis Battu, était l'un des habitués les plus assidus du café Turc. Il était d'un caractère très-gai, et sa conversation spirituelle était vivement goûtée des jeunes gens qui se plaisaient à se réunir près de lui. Hier, le vieillard s'était montré plus enjoué que de coutume ; et comme on parlait de la nécessité de quitter le monde souvent d'une façon imprévue, il venait de dire que son paquet était fait depuis longtemps, et qu'il était prêt à partir. En achevant ces mots, il pâlit légèrement et resta immobile, sans perdre son sourire habituel. On s'approcha de lui et on reconnut qu'il avait cessé d'exister. »

2° Un livre historique, publié dernièrement sous le titre de *Correspondance de Madame la duchesse d'Orléans, princesse palatine,* contient des faits de prévision que je trouve assez curieux pour en transcrire en entier les récits. Cette princesse était une femme vertueuse, et son témoignage est très-respectable. C'est d'elle que Barbier dit, dans ses *Mémoires :*

« Janvier 1723.

« On a fait une plaisanterie un peu forte sur M. le Régent ; c'est une épitaphe pour Madame Douairière, sa mère :

« Ci-gît l'oisiveté.

Allusion à M. le Régent, sur ce que l'on dit que l'oisiveté est mère de tous les vices. »

Voici textuellement comment ces faits sont rapportés :

« Versailles, 2 mars 1709.

«.... On m'écrit de Paris qu'une jeune fille avait prédit l'époque de sa mort, et qu'elle avait annoncé en outre que cette année il y aura une grande bataille livrée près de Béthune, que les Français remporteront la victoire, et qu'une paix générale en sera la conséquence. Reste à savoir si la prophétie se réalisera ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la jeune fille est morte le jour et à l'heure qu'elle avait annoncés. »

« On dit aussi que parmi les sauvages du Canada, il y en a qui connaissent l'avenir. Il y a dix ans qu'un gentilhomme français, qui a été page du maréchal d'Humières, et qui a épousé une de mes dames d'atour, amena avec lui un sauvage en France. Un jour qu'on était à table, le sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Longueil (ainsi s'appelait le

gentilhomme) lui demanda ce qu'il avait et s'il souffrait. Le sauvage ne fit que pleurer plus amèrement. Longueil insistant vivement, le sauvage lui dit : « Ne me force pas à te le dire, car « c'est toi que cela concerne, et non pas moi. » Pressé plus que jamais, il finit par dire : « J'ai vu par la fenêtre que ton frère « était assassiné en tel endroit du Canada, par telle personne « qu'il lui nomma. » Longueil se mit à rire et lui dit : « Tu es « devenu fou. » Le sauvage répondit : « Je ne suis pas fou du « tout ; mets en écrit ce que je t'annonce, et tu verras si je me « trompe. »

« Longueil écrivit, et six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit où le sauvage l'avait vu en l'air par la fenêtre. C'est une histoire très-vraie. »

« 19 février 1720.

« J'avais une fille d'honneur nommée Beauvais ; c'était une fort jolie créature : le roi en devint amoureux ; mais elle tint bon. Alors il se tourna vers sa compagne la Fontanges qui était aussi fort belle, mais elle n'avait pas du tout d'esprit. D'abord il dit en riant : Voilà un loup qui ne me mangera pas ; et il en devint amoureux. Avant de venir chez moi, elle avait rêvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et un pieux capucin lui avait expliqué son rêve. Elle me l'a raconté elle-même avant qu'elle ne devînt la maîtresse du roi.

« Elle rêva une fois qu'elle était montée sur une haute montagne, et qu'étant sur le sommet, elle fut éblouie par un nuage resplendissant ; ensuite il vint une si grande obscurité, qu'elle s'éveilla saisie de frayeur. Elle raconta ce rêve à son confesseur, qui lui dit : Prenez garde à vous ; cette montagne est la cour, où il vous arrivera un grand éclat ; cet éclat sera de très-peu de durée ; si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez dans d'éternelles ténèbres. »

« Paris, 21 février 1722.

« Les gens gros et forts ne vivent pas plus longtemps que d'autres ; nous le voyons bien par la pauvre princesse Ragotzi ; dimanche elle était fraîche et bien portante ; lundi, après qu'elle se fut fait arracher une dent, il lui vint un abcès dans la bouche et de la fièvre : on la saigna deux fois au bras et une fois au pied ; elle se trouva mieux un moment après cette saignée ; mais ensuite elle dit : Je me sens plus mal, et elle a

jour après la mort de son épouse, il est mort aussi. Ce que je dis, ce n'est pas un conte, c'est la pure vérité. »

« Pendant que la Dauphine était encore bien portante, fraîche et gaie, elle disait souvent : Il faut bien que je me réjouisse, puisque je ne me réjouirai pas longtemps, car je mourrai cette année. Je croyais que c'était une plaisanterie, mais la chose n'était que trop réelle. Lorsqu'elle tomba malade, elle dit de suite qu'elle n'en réchapperait point.»

3° Si des temps passés on se rapproche de nos jours et qu'on explore d'autres pays, on retrouve le même fond, sous des dehors ou des pratiques fort peu différentes. Pour exemple, je vais citer un passage des *Mémoires d'un seignenr russe* (Ivan Tourguenief), où il est dit :

« .... On peut voir les morts à chaque heure, dit avec assurance *Ileoucha* (Elie) qui autant que je pus l'observer, possédait le mieux toutes les traditions du village. Seulement quand vient le samedi, *roditelskaïe*, tu peux voir les vivants marqués pour la mort, c'est-à-dire ceux qui mourront dans l'année. Il ne faut pour cela qu'aller s'asseoir, à la nuit tombée, sur le perron de l'église, et *regarder sans bouger*, *toujours devant soi*. Si tu fais cela, tu verras dans ceux qui passeront là-bas devant toi justement ceux dont le tour de mourir est venu. La vieille Ouliane, l'an passé, est allée se mettre sur le perron. ..... Elle a été longtemps, bien longtemps là, assise, sans mouvement, regardant, écoutant, *sans voir*, *sans entendre* personne.... Seulement il lui semblait qu'un chien aboyait, hurlait étrangement quelque part, comme au fond d'une cave. Enfin, un petit garçon en chemise passe par le sentier, elle le voit et le suit de l'œil, c'est le petit de Gédoci.

« Le petit Ivan? celui qui est mort au printemps? lui-même. Quelque temps après, passe une baba; Ouliane la reconnait tout de suite, je veux dire se reconnaît, c'était elle-même, elle Ouliane; qui traversait la route....

«Eh! bien, mais elle n'est pas encore morte? C'est que l'année n'est pas passée. Viens demain à notre village et regarde-la bien ; l'âme ne lui tient plus au corps.»

Le professeur M...

La suite au prochain numéro.

---

rendu l'esprit. On l'a enterrée hier dans son couvent. Ses gens m'ont raconté à son égard une chose tout à fait extraordinaire.

« Lorsqu'elle était à Varsovie, elle rêva une nuit qu'un étranger venait lui parler dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue ; il lui présenta un verre et lui dit de boire ; elle n'avait pas du tout soif et elle refusa ; il insista et lui dit que c'était pour la dernière fois de sa vie qu'elle buvait ; là-dessus elle s'éveilla. Ce rêve lui resta toujours dans la tête ; lorsqu'elle vint ici, elle logea d'abord dans un hôtel, et, s'étant trouvée incommodée, elle demanda un médecin ; on lui amena le docteur Helvétius, qui est un des médecins du roi par quartier ; son père est un Hollandais, c'est un habile homme et fort estimé. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle manifeste un grand trouble. Le comte Schliebau lui en demande la cause ; elle répond que le docteur Helvétius reproduit trait pour trait, à ses yeux, l'homme qu'elle a vu en songe à Varsovie, puis elle se met à rire et dit : Je ne mourrai pas de cette maladie, car cette chambre n'est pas celle que j'ai vue à Varsovie.

« Lorsqu'elle vint dans le couvent de Chaillot, et qu'elle vit l'appartement qu'on lui avait préparé à l'avance, elle dit à ses gens : Je ne sortirai pas en vie d'ici, car c'est la chambre que j'ai vue en Pologne et où j'ai bu pour la dernière fois. La chose s'est en effet réalisée ; c'est vraiment fort étrange, *mais il me semble que ces choses arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes*. Quelle en est la raison ? Dieu le sait. Nous autres gens du Palatinat, nous sommes tout différents, nous n'avons jamais ni apparitions, ni rêves.

« 15 juin 1722.

« . . Un savant astrologue de Turin avait fait à Mme la Dauphine son horoscope, où elle a trouvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et qu'elle mourrait dans sa vingt-septième année. Elle en parlait souvent ; un jour elle dit à son mari : Voici le temps qui approche où je dois mourir, vous ne pouvez pas rester sans femme, à cause de votre rang et de votre dévotion ; dites-moi, je vous prie, qui épouserez-vous ? Il répondit : J'espère que Dieu ne me punira pas assez pour vous voir mourir, et, si ce malheur devait m'arriver, je ne me remarierais jamais, car dans huit jours je vous suivrai au tombeau. Cela est arrivé comme il l'avait dit ; en effet, le septième

Voir à gauche +

Il se passe en ce moment à Morzine des choses curieuses. La manière qu'on emploie pour guérir l'épidémie mérite qu'on en parle. C'est ce que nous ferons dans le numéro de septembre, lorsque nous aurons nos renseignements positifs.



IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).

N° 6. 15 Septembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.
Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDES SUR LA MÉDECINE ANIMIQUE ET VITALISTE,

PAR LE DOCTEUR CHARPIGNON (1).

A notre vif regret, il nous a jusqu'ici été impossible de parler de cet ouvrage, d'une importance si incontestable, que l'Académie de médecine de Paris s'est vue obligée de lui décerner une mention honorable, nonobstant la franchise avec laquelle son auteur se pose vis-à-vis du public, en champion du magnétisme.

Nous ne saurions mieux nous excuser de ce retard auprès de nos lecteurs qu'en publiant aujourd'hui quelques fragments du chapitre *des influences vitales*, dans lequel l'auteur démontre scientifiquement la réalité du fluide magnétique et sa puissance curative.

Le docteur Charpignon dit, à la page 129 :

« J'ai fait voir comment à l'état normal, aussi bien qu'à l'état morbide, toutes les affections morales modifiaient les fonctions nerveuses. Cette action, portée quelquefois jusqu'au merveilleux, n'a d'autres lois physiologiques que celles des in-

(1) *Etudes sur la médecine animique et vitaliste*, par le docteur J. Charpignon, brochure de 190 pages, chez Germer-Baillière, libraire, rue de l'École de Médecine, 17, Paris.

fluences dynamiques qui opèrent des variations plus ou moins considérables et profondes dans l'agent nerveux qui est polarisé dans les organes.

« Il n'est pas de maladie qui ne puisse être modifiée du plus au moins, par les impressions morales.

« Les affections nerveuses sont, naturellement, celles qui présentent le plus de ces modifications sous l'influence morale. Mais, comme je l'ai fait remarquer, une considération essentielle domine la physiologie et la pathologie des influences nerveuses, c'est la prédisposition naturelle, en d'autres termes, le tempérament.

« Après avoir médité sur l'action de l'influence morale, après avoir vu la puissance toute particulière de la foi, de l'imagination et de l'attention, pour la production de ces états nerveux qui constituent un groupe de phénomènes que j'ai appelés Ex-Statiques, phénomènes dont j'ai parlé assez longuement dans la première partie, on a pu être conduit à regarder ces causes morales comme les seules capables de déterminer ces modifications nerveuses, soit physiologiques, comme l'insensibilité, et le somnambulisme avec tous ses degrés, soit pathologiques, comme les troubles morbides ou les guérisons.

« Or, c'est précisément contre cette interprétation exclusive qu'il est à propos de se prémunir, afin de ne pas exclure de la physiologie nerveuse, une de ses lois fondamentales, l'action des agents dynamiques dont nous venons de constater l'existence dans l'organisme.

« L'agent nerveux qui est polarisé par les centres nerveux des organes, est susceptible, comme nous l'avons vu, de subir des influences internes qui le décentralisent, l'accumulent en diverses parties, troublent ou rétablissent les harmonies fonctionnelles.

« Or, l'équilibre des forces nerveuses peut-il être influencé par la présence, la proximité ou le contact d'un organisme étranger, absolument comme l'électricité statique des corps est influencée par l'approche et le contact d'autres corps?

« Les faits répondent affirmativement à cette assertion, que Cuvier regardait comme démontrée. « Il est très-difficile, dit-il, dans les expériences qui ont pour objet l'action que les systèmes nerveux de deux individus peuvent exercer l'un sur l'autre, de distinguer l'effet de l'imagination de la personne mise en expérience d'avec l'effet physique produit par la personne qui agit sur elle. Cependant les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance avant que l'opération commençât,

ceux qui ont lieu sur d'autres personnes après que l'opération même leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent les animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaines positions et certains mouvements, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination de l'un des deux. Il paraît assez clairement démontré que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux.» (*Leçons d'Anatomie*, *t.* II, *p.* 117).

« Lorsque deux personnes également équilibrées dans leurs fonctions vitales et intellectuelles, sont en présence, aucune n'éprouve d'influence, d'impression ou de trouble. Mais si l'une des deux est dans un état de malaise physique ou de dépression morale, celle-ci se trouve dès lors disposée à ressentir une influence plus ou moins profonde de la part de celle qui est restée à un état vital relativement supérieur. Cette influence n'est pas entièrement due à l'imagination, quoique le plus souvent l'imagination contribue à rendre l'influence plus considérable, et qu'elle soit même parfois la cause unique de la perturbation nerveuse.

Pour acquérir la preuve de l'influence dynamique qui peut s'établir entre deux systèmes nerveux, il faut prendre pour sujet d'observation, des individus doués d'une grande impressionnabilité nerveuse et surtout maladive; tels sont les malades affectés de l'état nerveux général, appelé nervosisme, telles sont encore, les hystériques anémiques. Avec de pareils sujets il est facile de se convaincre de la valeur de l'influence générale et locale de l'approche ou du contact d'un organisme étranger.

« La catalepsie à forme lucide, dans laquelle les fonctions de relation sont complétement abolies, confirme ce que j'avance. Petetin, en présence de l'isolement d'une cataleptique, isolement réfractaire à tous les excitants possibles, et préoccupé de théories d'électricités, imagina, pour dégager le cerveau d'une surabondance d'électricité, de faire de fortes aspirations au-devant du nez de la malade ; mais ce fut sans succès. Portant une main sur le front, il recommença les aspirations, tout aussi inutilement. Alors conservant une main sur le front de la cataleptique, *il posa l'autre sur l'épigastre*, en faisant une aspiration ; elle ouvrit les yeux, mais éteints et fixes. A la seconde aspiration ils reprirent leur éclat ; et cet accès qui devait durer deux heures fut dissipé en quelques minutes. Ce moyen si simple, dont les effets, dit Petetin, sont aussi évi-

dents que la cause en est cachée, dissipa dans l'espace de huit jours, tous les accidents de cette maladie extraordinaire.

« Le docteur Barrier de Privas, dans la relation qu'il fait d'une catalepsie, écrit ce passage caractéristique : « Si l'on approchait les index de chacune des régions temporales, la pointe dirigée vers l'angle externe de l'œil, la malade ouvrait les paupières au bout de quelques secondes, on voyait le globe des yeux dans un violent accès convulsif, pivotant presque sur son axe, et se tournant en haut : en retirant les doigts, les paupières se fermaient aussitôt. Si plusieurs personnes formaient une chaine en se tenant par les mains, et que les deux plus éloignées approchassent l'index de leur main libre de l'épigastre d'Euphrosine, sans toucher à ses vêtements, tout à coup elle ouvrait les paupières, elle s'élançait avec une rapidité surprenante, passait sous les bras ou sous les jambes de ceux qui formaient la chaine.... les cheveux épars, les yeux hagards, les gestes désordonnés.... une ou deux minutes après la malade retombait en crise.» (Froissac, *Rapport sur le magnétisme,* p. 370).

« Le docteur Puel, dans son mémoire sur la catalepsie, couronné par l'Académie, parle ainsi des frictions manuelles : « Un soir, pendant que Mme *** était sans connaissance, je tenais sa main gauche dans la mienne, et je faisais avec ma main droite de légères frictions le long du bras, dans l'espoir incertain d'apporter quelque soulagement à ses souffrances : tout à coup je sentis sa main s'entr'ouvrir et ses doigts s'allonger par un mouvement lent et régulier. Sans me rendre un compte bien exact de ce phénomène, je redoublai les frictions, et en quelques minutes, j'eus la satisfaction de rendre au bras une souplesse telle, qu'après avoir été soulevé, il retomba sur le lit comme un corps inerte.... La malade était toujours sans connaissance, et tous les muscles du corps, excepté ceux du bras gauche, étaient restés en état de contraction. Je m'empressai de faire des frictions analogues sur le bras droit, puis sur les jambes, puis sur le cou, sur le tronc, en un mot sur tous les muscles accessibles à la main, et j'obtins le relâchement le plus complet. Enfin, je touchai légèrement les paupières, et la malade, jusque-là privée de sentiment, ouvrit les yeux et recouvra instantanément connaissance... Le lendemain et les jours suivants, j'obtins avec la plus grande facilité, d'une part le relâchement complet des muscles contractés, d'autre part, le retour de l'intelligence et du sentiment. C'est là, j'ose le dire, un spectacle merveilleux... »

« Dans certaines hystéries compliquées de somnambulisme, dans les extases lucides, quellesqu'en soient les causes, on observe un développement tout particulier de la sensibilité, qui rend les sujets impressionnables à des sensations dont l'objet est en-dehors de la sphère d'impression normale. Ainsi tels extatiques perçoivent des bruits à des distances considérables, ils ressentent les douleurs des personnes présentes, ils sont affectés des pensées qui les concernent, ils sont impressionnés agréablement ou péniblement, curativement ou physiologiquement, par telles ou telles personnes, par le contact ou l'approche des mains, et même par la volonté de ces personnes.

« Il suffirait, pour appuyer ce que j'avance, de compulser les annales religieuses, médicales et magnétiques, pour trouver un nombre considérable de faits, venant constater l'impressionnabilité de certains individus plongés dans les divers degrés de l'état extatique, à l'influence d'autres personnes plus ou moins en rapport avec eux. Il serait facile de constater, que cette influence, si considérable parfois, est dans bien des cas, tout-à-fait indépendante de l'imagination, et qu'elle est due à une loi dynamique.

« Il est bien reconnu aujourd'hui que les manœuvres dites magnétiques déterminent soit des mouvements nerveux, soit le sommeil, soit le somnambulisme. On explique ces effets, dans la science officielle, par l'hypnotisme ou par l'imagination. Mais l'hypnotisme, c'est la concentration prolongée des regards et de l'attention sur un objet, sur les doigts du magnétiseur, si l'on veut. Or, bien souvent dans les expériences magnétiques, on ne se sert pas de ce procédé, et les effets se manifestent de même. Quant à l'imagination, il est certain que des individus ont été fortement influencés, sans qu'ils connussent les conséquences probables de ce qu'ils subissaient, et sans qu'ils eussent même jamais entendu le mot de magnétisme.

D'un autre côté, quand le somnambulisme s'est déclaré à la suite de la magnétisation, quand plusieurs séances l'ont amené à ce qu'on appelle la lucidité, quand le sujet est devenu très-sensible, on peut obtenir avec cet *Ex-Statique* artificiel, les phénomènes d'influences à distance qu'on observe chez les autres Ex-Statiques. Ainsi, il peut sentir les douleurs d'une personne présente, il obéira à la pensée, il percevra une image formée mentalement. Ces phénomènes sont connus de tous ceux qui ont fait du magnétisme ; pour ma part, j'affirme les avoir produits et bien observés.

« En vérité, quand je vois ces choses-là, je ne puis ne pas me rappeler les deux cordes qui, tendues au même degré, vibrent ensemble, quand l'une d'elles seulement est mise en mouvement, parce qu'entre les deux cordes, il y a l'air qui les unit ; je ne puis oublier la plaque photographique qui est unie à l'objet qui va y fixer son image, par un agent intermédiaire qui est la lumière, je ne puis ne pas penser aux deux corps électrisés qui s'influencent à distance, et je suis fondé à conclure qu'entre les cataleptiques, les extatiques, les somnambules magnétiques et ceux qui les influencent, il y a un agent intermédiaire, analogue aux fluides impondérables.

« L'influence dynamique de l'homme sur un autre est donc un fait physiologique. Car, si sa réalité est mise hors de doute par ce qui a lieu chez les individus doués du summum de la sensibilité nerveuse, cette influence dynamique peut aussi s'exercer avec des nuances d'effets, sur d'autres personnes et dans certaines conditions de l'état ordinaire. Le degré de l'influence nerveuse variera selon la puissance de la stabilité de la force nerveuse, stabilité qui tient surtout aux conditions organiques et à l'état moral. En effet, s'il y a une résistance vitale en vertu de laquelle certaines organisations résistent aux influences morbides et aux épidémies, il y a aussi une résistance morale qui maintient l'équilibre entre la volonté et les centres nerveux, et qui par cette possession continue, empêche la rupture de l'équilibre nerveux, rupture sollicitée par une influence dynamique étrangère.

« Avouons-le de suite, puisque cela ressort logiquement des études qui précèdent, ces influences dynamiques ne sont autre chose que le magnétisme. Le magnétisme, en-dehors de ce qui lui est commun avec l'influence morale, a donc quelque chose de physiologique ; et malgré les luttes académiques qu'il a eues à soutenir, il doit conserver son nom. Ce nom, en effet, n'exprime-t-il pas bien l'ensemble des phénomènes dus à l'action ou influence de l'aimant et de l'électricité ? Et les influences humaines qui déterminent les phénomènes nerveux dont je viens de parler, ne sont-elles pas analogues aux polarisations électro-magnétiques ?

« Il est vrai que certains savants nient l'existence de tout agent fluidique.

« Pour eux, tout se réduit à des propriétés de la matière. Mais cette interprétation étroite de la vie, reçoit sa réfutation de l'histoire même de la science. Quelles oscillations, en effet,

quels renversements réciproques et successifs dans les théories qui paraissaient les mieux assises et qui se sont évanouies sous des conceptions mieux élaborées ou éclairées par le temps! Certains ont en grande foi et vénération, l'attraction de Newton, attraction qu'ils font plus idéale et plus incompréhensible que les fluides si décriés par la science dite positive. Mais comprenez donc ce que pensait Newton lui-même ! Voilà ce que cet illustre savant écrivait au docteur Bentley : « Il est insoutenable que la nature inerte puisse exercer une action autrement que par le contact, que la pesanteur soit une qualité innée, inhérente, essentielle aux corps, qui leur permette d'agir les uns sur les autres au loin, à travers le vide, sans qu'un intermédiaire quelconque serve à la transmission de cette force; cela me parait d'une absurdité si énorme qu'elle ne saurait, à mon sens, être admise par aucune personne capable de réflexion philosophique. »

« Un savant physicien contemporain, M. Lamé, s'exprime ainsi sur la même question : « L'existence du fluide éthéré est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires, par l'explication si simple, si complète des phénomènes de la diffraction dans la théorie des ondes ; et les lois de la double réfraction prouvent avec non moins de certitude que l'éther existe dans tous les milieux diaphanes. Ainsi la nature pondérable n'est pas seule dans l'univers ; ses particules nagent en quelque sorte au milieu d'un fluide. Si ce fluide n'est pas la cause unique de tous les faits observables, il doit au moins les modifier, les propager, compliquer leurs lois. Il n'est donc plus possible d'arriver à une explication rationnelle et complète des phénomènes de la nature physique, sans faire intervenir cet agent dont la présence est inévitable. On n'en saurait douter, cette intervention sagement conduite trouvera le secret ou la véritable cause des effets qu'on attribue au calorique, à l'électricité, au magnétisme, à l'*attraction universelle*, à la cohésion, aux affinités chimiques.» (*Leçons sur l'Elasticité*.)

« Les archives de l'Académie de Médecine ont conservé les dénégations des phénomènes de sommeil, d'insensibilité et de somnambulisme obtenus à l'aide du magnétisme. Il n'y avait que compères, fripons, fourbes, dupés et charlatans!.... Et aujourd'hui, on accepte ce sommeil, cette insensibilité, cette extension prodigieuse des sens et de l'intelligence! L'hypnotisme a forcé les résistances. Quelle leçon nouvelle à ajouter

à celle que les corps savants ont reçues dans bien d'autres circonstances!

« Le fait est concédé, mais la théorie du fluide est rejetée. Suspendez votre sentence; la question des fluides est à réviser.

« Mais on dit : « l'action curative du magnétisme est pure illusion. » (*Nysten-Littré.*)

« Quoi, cette profonde modification du système nerveux ne peut devenir curative? Ce sommeil qui, par sa durée, peut être un si puissant sédatif, n'a pas d'efficacité curative? Cette suggestion qui détruit une idée fixe, une hallucination, n'est pas une ressource précieuse? Je vous adresse, à vous qui soutenez encore ces ignorantes prétentions, les paroles du professeur Rostan : « Ils étaient bien peu médecins, peu physiologistes, ceux qui ont nié que le magnétisme déterminait des changements dans l'organisation, et qu'il ne pouvait jouir de quelque puissance dans la cure des maladies. » (*Dict. de Méd.* 1825.)

« Vous dites encore : « Rien d'ailleurs ne saurait excuser un système général de traitement qui entretient chez des personnes d'un esprit faible des croyances chimériques. » (*Nysten-Littré.*) Il y peu d'années, on niait les faits, on les admet maintenant; suspendez donc la condamnation pour le système général, qui plus tard, pourrait bien être reconnu très-scientifique. A part, d'ailleurs, la question de système, je renvoie à ce que j'ai dit de la valeur de la médecine morale, dans cette partie que l'Académie a jugée digne d'approbation; on y lira ces lignes qui résument ce qu'on peut répondre : Si la confiance peut guérir, autant ce remède que le fer et le quinquina. La confiance n'est-elle pas une force réelle? Est-ce une folle entreprise que de l'employer comme une puissance effective?

« L'action curative du magnétiseur est une pure illusion. » (Toujours *Dictionn. Nysten-Littré.*) Veut-on dire que les guérisons n'ont pas lieu, et que celles qu'on rapporte sont des fables inventées pour les besoins de la cause? Non, car on ne peut nier des faits innombrables; mais on veut dire que la guérison est attribuée à une cause qui n'existe pas.

« Il me semble que s'il y a des maladies guéries, elles le sont en vertu d'une cause quelconque, puisqu'il n'y a pas d'effets sans cause. Or, la nature de cette cause qui s'appelle ici magnétisme, n'est pas à discuter. Que tout médecin réfléchisse au singulier rôle qu'il jouerait devant un malade auquel il dirait : Je vous débarrasserais bien de votre maladie, mais ce serait par un moyen illusoire et chimérique, restez donc avec

votre mal. Qu'importe à celui qui souffre que vous le guérissiez avec rien, si vous réussissez mieux qu'avec un kilo de drogues efficaces !... Un seul fait à ce propos.

« Un homme âgé de 52 ans, était atteint depuis cinq ans d'une paralysie générale ou plus exactement d'ataxie musculaire. Il avait subi divers traitements, et quand je le vis, son état était tel que je vais le décrire. Impossibilité de se tenir debout, de prendre un objet quelconque avec ses mains; il déplaçait cependant ceux qui avaient un certain volume, mieux que ceux qui étaient petits et légers. Il voyait double. Déposé sur une chaise, il y restait jusqu'à ce qu'on l'enlevât pour le coucher. Un vase était placé sous lui, pour qu'il urinât sans s'aider. On le faisait manger. Dans le lit, il demeurait tel qu'on l'avait mis, quoiqu'il pût étendre et fléchir facilement les jambes; il en était de même des bras. Il éprouvait une vive douleur dans la région du cœur, et quelquefois derrière le cou. Son intelligence était normale, mais son caractère était très-excitable et original.

« Soumis à la magnétisation, ce malade, qui ne croyait nullement à ses effets, ferma bientôt les yeux, sans pouvoir les ouvrir: il éprouva des frémissements, puis des secousses dans le tronc et dans les membres. Chaque fois que je réitérais les séances, le malade se promettait de résister à mon influence qu'il ne pouvait comprendre, mais il fallait clore les paupières et dormir. C'était surtout pendant ce sommeil que les secousses et contractions musculaires se produisaient. Après vingt jours, le paralytique se tournait dans son lit, ses mouvements étaient réguliers, il restait debout et faisait quelques pas. Au bout de quatre mois, le malade se levait seul de sa chaise, marchait dans ses chambres, allait uriner dans la cour, prenait tous les objets, dormait bien, et pouvait sortir dans la rue appuyé sur une autre personne.

« Eh ! quoi, voici un homme qui est paralysé depuis cinq ans, la médecine classique a été impuissante à lui procurer un peu de soulagement, et le magnétisme, auquel le malade ne croyait pas d'abord, procure des sommeils réguliers, des secousses musculaires, une amélioration graduelle; le malade est mis en état de vaquer à ses besoins les plus importants, et on serait autorisé à rejeter le moyen qui a produit ces effets ! Et à ce moyen efficace, il faudrait en préférer d'autres impuissants, mais classiques ! ! !..... D'ailleurs, dans ce fait, la nature des effets physiologiques ressentis, sous l'action magnétique, est

loin de faire supposer l'influence morale comme leur unique cause, et suivant moi, ils s'expliquent mieux par l'action dynamique des agents nerveux.

« L'influence magnétique me parait donc tout aussi réelle que l'influence morale; et aussi fluidique que les influences lumineuse, calorique et électrique.

« Quant à expliquer l'action magnétique par l'externation, le rayonnement ou l'émission de l'agent nerveux, il me semble que cette hypothèse généralement défendue par les adeptes de Mesmer, doit être abandonnée, si les diverses forces vives de la nature, ne sont que des modifications d'un principe élémentaire unique. Si les phénomènes lumineux, électriques et vitaux ne sont que des résultats de mouvements, d'ondulations, de vibrations de cet agent élémentaire, l'Ether. En effet, il serait rationnel de faire rentrer le magnétisme dans les grandes lois de la nature, et de croire que la loi qui régit les agents impondérables, régit aussi l'agent dynamique de l'organisme. Mais comme la science n'est pas irrévocablement fixée à l'égard des fluides impondérables, je pense que l'hypothèse de l'émission de l'agent nerveux n'est pas dépourvue de possibilité. Les ramuscules des filets nerveux ne se terminent pas tous par des anses ou des renflements, on en trouve qui finissent libres et par pointe. D'autre part, l'électricité, sinon l'agent nerveux, existant dans le système nerveux, ce fluide arrivé à l'extrémité des nerfs périphériques, est-il toujours et fatalement arrêté par l'enveloppe épidermique? Je le répète encore, suspendons, par prudence, notre jugement définitif sur ce point de l'action magnétique.

« Comme conclusion déduite de l'existence d'agents fluidiques dans l'organisme, et des influences qui peuvent s'exercer entre ces agents et ceux d'un organisme étranger, il résulte que, en-dehors du *moral*, l'influence dynamique ou magnétique est, pour certains individus, un moyen modificateur des fonctions nerveuses et vitales.

« Ce moyen modificateur de l'organisme, doit donc appartenir à la thérapeutique, et venir s'ajouter à l'influence morale que l'Académie de Médecine a reconnue, avec moi, comme un moyen modificateur et curatif.

« L'ensemble de ces moyens constituera ou plutôt complétera la médecine vitaliste. Il est imposible à la médecine de se soustraire à l'acceptation de ces deux expressions du Vitalisme, si, comme cela doit être, elle veut être la Science de l'homme.

« Il est donc nécessaire pour que la Science de l'homme-Bon, arrive à la perfection qu'elle peut atteindre, que les médecins reprennent des études interrompues depuis presque deux siècles. Il faut que, riches des travaux modernes, ils dégagent ceux des anciens des exagérations et des hypothèses dont ils sont remplis, pour en retirer les principes d'un vitalisme radical et fécond. De grandes intelligences viendront ensuite mettre l'accord entre les forces vives et les forces physiques, entre l'Esprit et la Matière.

« Le caractère du médecin grandira ; il croira à la puissance de Dieu, à celle de l'âme, à celle des agents de la vie ; il aura une doctrine complète, il aura foi dans son art, et il possédera de nouveaux moyens d'action.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

I.

LES FAITS ET LA THÉORIE.

Sans nier l'importance des faits magnétiques, nous pensons néanmoins qu'aux yeux des profanes, la théorie a plus de valeur que les faits eux-mêmes; nous nous expliquons.

Tous les faits qui ont trait au mesmérisme sont considérés par le vulgaire, comme des faits extraordinaires, apocryphes. Enumérer simplement ces faits n'aboutit à rien, car ces faits sont niés *à priori*.

Des millions de faits de cette espèce ont été mentionnés jusqu'à ce jour, et cependant le magnétisme n'en est guère plus avancé. Pourquoi cela? Parce qu'il ne suffit pas de signaler un fait nouveau à l'attention du public; il faut encore l'expliquer d'une manière satisfaisante, à l'aide des notions déjà acquises à la science, si l'on veut que ce fait soit admis sans conteste par les gens sérieux, car ceux-ci ne se laissent convaincre que par un raisonnement clair et logique.

La théorie est le résultat de l'analyse raisonnée ; sans théorie, c'est-à-dire, sans principes, il n'y a pas de science possible. L'analyse conduit à la synthèse.

Dès l'instant qu'une loi est découverte, on peut à volonté reproduire tous les phénomènes qui en dépendent, pourvu que l'on dispose des *forces* nécessaires.

Le point le plus important, selon nous, est donc de rechercher quelles sont les lois qui régissent le mesmérisme.

Tel est le problème que nous allons essayer de résoudre.

II.

NATURE DE L'AGENT MAGNÉTIQUE.

Les phénomènes magnétiques, tels que le somnambulisme, l'extase, la catalepsie, etc., sont-ils le résultat de l'action directe de la volonté?

Pour se fixer à ce sujet, il suffit d'examiner ce qui se passe chez un paralytique. Du moment que les nerfs ne fonctionnent plus, le paralytique a beau vouloir, il ne peut plus actionner les parties malades.

La même chose a lieu chez un individu dont on a lié ou comprimé un nerf quelconque; toutes les parties qui reçoivent leur impulsion des branches de ce nerf sont frappées d'inertie.

Il ressort de ces faits que la volonté ne peut absolument rien sur nos organes sans le concours des nerfs.

Tâchons de découvrir maintenant comment agissent les nerfs. Est-ce comme les ficelles d'un pantin, comme des fils télégraphiques ou comme des tubes?

Ce n'est point comme des ficelles, car les nerfs n'ont aucune force de tension par eux-mêmes.

Ce n'est point comme des fils télégraphiques, car il n'est nullement besoin de rompre la solution de continuité pour suspendre l'action des nerfs, une simple ligature ou compression suffit.

C'est donc comme des tubes ou conduits qu'agissent les nerfs.

Dans ces tubes ou conduits doit nécessairement se mouvoir un *agent*, un *moteur* quelconque. L'existence de cet agent est aujourd'hui admise par la plupart des physiologistes. Cet agent a reçu différents noms, tels que : influx-nerveux, force vitale, éther, od, ou fluide magnétique.

Si nous recherchons quelle est la nature véritable de cet agent, nous trouverons que ce n'est pas l'électricité, comme l'ont supposé certains physiologistes, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une simple ligature ou compression opérée sur un nerf suffit pour arrêter le mouvement de l'influx-nerveux, tandis que le nerf n'en demeure pas moins bon conducteur de l'électricité ; cette expérience nous paraît concluante. Toutefois il existe une certaine analogie entre l'influx-nerveux et l'électricité : cette analogie est la même que celle qu'on remarque entre l'électricité et le fluide magnétique minéral.

Nous allons essayer de découvrir quelle est la nature réelle de l'influx-nerveux ou *force vitale*.

L'étude de la physiologie nous fait voir que quatre ordres de phénomènes principaux s'accomplissent dans le corps des êtres qui composent le règne animal.

Ces phénomènes peuvent être ainsi classés :

1° *Phénomènes calorifiques*. Exemple : La chaleur dégagée par la contraction des muscles.

2° *Phénomènes lumineux*. Exemple : la phosphorescence chez les lucioles, les lampyres, les fulgoros; les orblutes, chez l'homme.

3° *Phénomènes électriques*. Exemple : la torpille, les silures, les gymnotes, le dégagement d'électricité produit par la contraction des muscles chez l'homme (expérience de Dubois Raymond).

4° *Phénomènes magnétiques*. Exemple : l'aimantation naturelle des aiguilles implantées dans les tissus musculaires, l'attraction exercée à distance par les reptiles, sur des animaux de petite taille, tels que les oiseaux.

De l'étude de ces faits on doit nécessairement tirer cette conséquence :

Quatre forces distinctes, quatre fluides impondérables différents agissent dans le corps de l'homme et des animaux, ou bien les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques que nous venons de signaler sont engendrés par un principe unique. Cette dernière hypothèse est la plus rationnelle. C'est celle qui est adoptée aujourd'hui par la presque généralité des savants. Ceux-ci se basent principalement sur ce fait : que le calorique, la lumière, l'électricité, le magnétisme se transforment facilement l'un dans l'autre, ainsi que le prouvent une foule d'expériences.

Pendant longtemps les physiciens ont considéré les forces comme des abstractions, comme des propriétés naturelles inhérentes à la matière.

C'étaient là des hérésies, des non-sens. En effet, il est une vérité reconnue en mécanique, c'est que ***dans aucun cas la force ne peut être regardée comme inhérente à la machine***..

Non-seulement les anciens physiciens avaient réalisé, sans s'en douter, le rêve des chercheurs du mouvement perpétuel, mais ils avaient en outre accepté le matérialisme dans toute l'étendue du mot.

Les physiciens du jour n'admettent qu'une seule force, qu'un

seul agent impondérable parfaitement distinct de la matière proprement dite ; ils donnent à cet agent universel le nom d'*éther* ou *od*, et ils attribuent tous les phénomènes qui se manifestent dans la nature aux différents modes de vibration de l'éther et de la matière pondérable ; celle-ci est *inerte* et elle ne se meut que tout autant qu'elle est sollicitée par les vibrations de l'éther.

L'éther ou od est une substance excessivement déliée, visible pour les *sensitifs* et les somnambules, un fluide impondérable dont les molécules constitutives tendent sans cesse à se repousser par suite du mouvement qui leur est propre ; cette répulsion donne lieu au phénomène que nous désignons en physique sous le nom de *polarisation*.

L'éther est répandu partout dans l'univers, il occupe les interstices qui existent entre les mollécules des corps pondérables ou de la *matière* proprement dite.

Au point de vue philosophique, l'éther peut être regardé comme une émanation essentielle de la Divinité. C'est le principe subtil, le lien naturel qui met Dieu en rapport avec son œuvre. C'est l'*âme du monde*.

La gravitation universelle, l'attraction, l'affinité chimique, la force organique, la force vitale sont le résultat de l'action de l'éther.

Le principe qui circule dans les nervures des plantes est le même que celui qui anime l'homme et les animaux, c'est l'éther dans son état primitif, essentiel, c'est le *fluide vital* en un mot.

Cet agènt exerce non-seulement son action dans les organes de l'individu lui-même, mais il peut encore réagir sur les êtres ou les objets environnants, soit directement, soit par influence, au moyen de l'éther ambiant ; comme cela a lieu pour l'électricité et le magnétisme minéral. Ces deux prétendus fluides ne sont en réalité que des modes particuliers de vibration de l'éther universel.

III.

MONOGRAPHIE DU SYSTÈME NERVEUX.

Avant de rechercher le mode d'action du fluide vital ou influx-nerveux, il est nécessaire d'étudier un peu la structure et le mécanisme des nerfs.

Le système nerveux comprend le cerveau, le cervelet, la moëlle épinière et une infinité de rameaux nerveux.

Les nerfs proprement dits sont formés par la réunion d'un grand nombre de fibres nerveuses primitives.

Chaque fibre primitive est composée de deux cylindres, de deux tubes placés l'un dans l'autre et adhérant entre eux par certains points.

Le tube extérieur constitue l'enveloppe ou la *gaîne* et le tube intérieur la fibre nerveuse proprement dite.

Les fibres nerveuses se continuent sans interruption : 1° du cerveau à la périphérie des divers organes ; 2° de la périphérie au cerveau. Dans le premier cas elles forment les nerfs *moteurs* ou du mouvement, et dans le second cas, les nerfs *sensitifs* et *sensoriels*.

Les fibres nerveuses sont dépourvues de gaînes à leurs extrémités, tant dans le cerveau qu'à la périphérie.

Ces extrémités se divisent en plusieurs filaments déliés, ayant la forme de houppes; ces houppes sont désignées sous le nom de *papilles nerveuses*.

Les fibres primitives sont en outre munies dans leur intérieur, de globules ou *valvules* qui jouent le rôle de véritables soupapes et ne permettent à l'influx-nerveux de circuler que dans un seul sens.

Les fibres nerveuses sont placées parallèlement dans les diverses espèces de nerfs, mais il existe une différence entre les *fibres nerveuses* proprement dites et les *fibres musculaires*.

Dans les premières (les fibres nerveuses), le tube intérieur, la fibre proprement dite, est disposée longitudinalement, tandis que dans les secondes (les fibres musculaires) le tube intérieur s'enroule sous la forme d'une spirale plus ou moins allongée.

Voici maintenant comment agissent les nerfs sensitifs.

Sous l'action d'une cause étrangère, telle qu'un choc, les filaments microscopiques qui forment les papilles nerveuses se rapprochent, se juxtaposent, se contractent; en un mot ils impriment à l'influx-nerveux contenu dans les fibres primitives un mouvement plus ou moins violent, suivant l'intensité de l'action exercée sur les papilles nerveuses, situées à la périphérie.

Ce mouvement se transmet dans toute l'étendue du tube : les papilles nerveuses placées à l'autre extrémité, c'est-à-dire dans la substance même du cerveau, s'écartent avec plus ou moins de force et provoquent une sensation plus ou moins vive sur le *sensorium commune*.

Quant aux nerfs moteurs, ils fonctionnent de la manière suivante :



L'acte de la volonté ou toute autre cause existante, met en jeu les papilles nerveuses situées dans le cerveau.

Ces papilles se contractent d'une façon plus ou moins continue. Un courant s'établit alors dans les nerfs et dans les fibres musculaires; or, comme chez celles-ci, le tube intérieur est disposé en *spirales* parallèles, et que d'un autre côté, les courants marchent dans un sens unique, les diverses spires agissent *par influence* les unes sur les autres; elles s'attirent réciproquement, et produisent la contraction des muscles.

Comme on le voit, le mécanisme des nerfs et des muscles est excessivement simple. La simplicité est en effet le caractère qui distingue les œuvres du Créateur.

Nous regrettons que le cadre de ce journal ne nous permette pas de traiter cette question d'une manière plus étendue.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, en étudiant l'action mécanique du fluide vital sur le corps humain, pour ce qui concerne la production des divers phénomènes magnétiques.

(*La suite au prochain numéro.*)

L. D'Arbaud.

CHRONIQUE.

M. Home, qui était dernièrement à Nice, est parti ou doit partir pour l'Australie; il paraît que la célébrité du grand médium se trouve un peu usée en Europe, et que pour la renouveler il a besoin de l'air des pays lointains. Nous lui souhaitons bon voyage et surtout nous l'engageons, *s'il revient*, à nous rapporter des preuves plus positives des manifestations spiritistes et des communications de messieurs les *Esprits* avec les pauvres humains.

Plusieurs personnes nous demandent un cours, nous nous faisons un plaisir de leur annoncer que vers la fin du mois, nous commencerons un cours de magnétisme essentiellement pratique et au point de vue thérapeutique.

C'est seulement dans le numéro d'octobre, que nous pourrons parler de ce qui se passe à Morzine.

IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).

N° 7. 15 Octobre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 21.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL (1).

IV.

LA FORCE UNIVERSELLE.

Le corps humain, comme celui des animaux et des plantes, est formé de deux parties homotypes suivant le sens longitudinal. Toutes les pièces qui composent le squelette sont doubles. Il en est de même de la plupart des organes. Ainsi, pour ne citer que les principaux, il y a les deux lobes du cerveau, les deux séries de nerfs locomoteurs, sensitifs et sensoriels, les deux poumons; le cœur est également soumis à cette règle, il se compose de deux parties symétriques, les deux ventricules.

MM. Mateucci, Zantedeschi et autres, ont fait voir que le corps humain pouvait être assimilé à une véritable *pile,* ou, mieux encore, à un *solénoïde :* la partie droite du corps, plus développée que la partie gauche, correspond au *pôle positif,* la gauche au *pôle négatif*. La ligne médiane est *neutre.*

Pour comprendre cette *polarisation* du corps humain, il faut se rappeler ce que nous avons dit précédemment, à sa-

(1) Voir le numéro du 15 septembre 1864.

voir : que les molécules de l'*éther, od,* ou *fluide vital,* tendent sans cesse à *se repousser,* par suite du mouvement dont elles sont animées.

L'attraction, telle que l'ont admise les physiciens du dix-huitième siècle, est une hérésie, un non-sens. Les corps célestes qui composent notre système planétaire se meuvent, non pas en vertu d'une *prétendue attraction* exercée par le soleil, mais bien sous l'*action répulsive* des molécules de l'éther.

Le soleil est une masse incandescente animée d'un mouvement de rotation, comme tous les corps à l'état sphéroïdal. Le mouvement du soleil réagit sur l'éther ambiant et imprime à ce dernier un mouvement giratoire, sorte de tourbillon immense qui entraine les planètes en leur communiquant à son tour un mouvement analogue. Chaque corps incandescent, chaque étoile, chaque soleil agit de la même façon sur les planètes qui l'environnent, et ces divers systèmes réagissent en outre les uns sur les autres. Ainsi fonctionne l'univers.

La force répulsive, la tension exercée sur notre globe par l'éther intra-planétaire est énorme; elle constitue ce qu'on nomme improprement la *pesanteur*.

L'intensité du mouvement moléculaire de l'éther varie suivant la distance, la composition et la masse des corps célestes.

Chaque planète a son *mouvement moléculaire commun,* qui correspond à ce que nous désignons sous le nom de fluide *neutre,* soit électrique, soit vital. Ce mouvement moléculaire de l'éther peut être représenté par *zéro,* tandis que ce que nous désignons sous le nom de fluide *positif* (électrique ou vital), équivaut à + 1 et le fluide *négatif* à — 1.

Le mouvement moléculaire de l'éther est le principe générateur de toutes les *forces,* et par conséquent de tous les phénomènes qui se produisent dans la nature. Ce mouvement, combiné avec celui de la matière pondérable ou *inerte,* se propage suivant six modes principaux : circulairement, longitudinalement, diagonalement, transversalement, en spirales dextortùm et sinistrorsùm. La vie universelle est le résultat du mouvement moléculaire de l'éther et de la matière pondérable. L'inertie, c'est la mort, c'est le néant.

Ces notions fondamentales posées, nous reviendrons au corps humain. Tous les êtres de la création renferment en eux-mêmes une certaine dose de *fluide vital.* Ce fluide, réparti dans de justes proportions, constitue l'*harmonie des forces,*

ou l'*état normal* de l'individu. Si une cause quelconque dérange cette harmonie, il survient aussitôt une série de perturbations ou de *crises*. Apprendre à déplacer le fluide vital et à le répartir avec méthode, tel est le but de la science du magnétisme animal, science positive et exacte comme la physique et la chimie.

Pour asseoir cette science sur des bases solides, il ne s'agit que d'une chose : formuler les lois qui régissent tous les phénomènes magnétiques. C'est là ce que nous allons faire.

V

LOIS QUI RÉGISSENT LE FLUIDE VITAL.

L'éther, od, ou fluide vital étant le principe générateur de toutes les *forces* physiques, chimiques et animales, cet agent principal est soumis aux lois qui régissent la nature entière et principalement aux lois de l'électro-magnétisme.

Ces lois peuvent ainsi se résumer :

1° Dans un courant rectiligne, chaque élément du courant repousse le suivant et en est repoussé.

2° Deux courants parallèles et de même sens s'attirent. Deux courants parallèles et de sens contraire se repoussent.

3° Deux courants rectilignes, dont les directions forment entre elles un angle, s'attirent lorsqu'ils s'approchent ou s'éloignent tous les deux du sommet de l'angle : ils se repoussent, si, l'un marchant vers le sommet de l'angle, l'autre s'en éloigne, ce qui est une conséquence du principe précédent.

4° Les pôles de même nom se repoussent, et ceux de nom contraire s'attirent.

5° La force d'un corps qui se meut est proportionnelle à la masse et à la vitesse.

6° La résultante de deux forces parallèles est égale à leur somme, si ces forces ont la même direction, et à leur différence, si elles agissent en sens contraire.

7° Un corps élastique qui choque obliquement un obstacle se réfléchit en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence.

8° Les molécules de la matière s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances.

Toutes ces lois peuvent se résumer en un précepte unique qui forme la grande loi de l'univers, car il n'y a réellement qu'une seule loi fondamentale, comme il n'y a qu'un seul *moteur*, qu'un seul agent, qu'une seule force.

Peut-être n'y a-t-il non plus qu'une seule substance pondérable, qu'un seul *corps simple*, comme le supposent déjà certains chimistes.

Voici la grande loi de la nature, qui résume en elle toutes les lois de l'astronomie, de la mécanique, de la physique, de la chimie, de la physiologie végétale et animale. C'est la loi du *mouvement moléculaire* de l'éther et de la matière pondérable, la loi qui régit la vie universelle :

Les molécules de l'éther se repoussent en raison directe de l'intensité des vibrations ou de la vitesse initiale, la masse étant considérée comme nulle. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence. La résultante de deux molécules qui se heurtent est égale à leur somme, si elles agissent dans le même sens, et à leur différence, si elles agissent en sens contraire.

VI.

ACTION MÉCANIQUE DU FLUIDE VITAL.

Avant d'appliquer cette loi à la reproduction des divers phénomènes magnétiques, il est bon de poser encore quelques notions physiologiques qui nous faciliteront l'étude du magnétisme animal.

L'éther ou fluide vital, la *force organique*, en un mot, existe à l'état latent dans la cellule primitive, dans le germe. Dès l'instant que celui-ci a été fécondé, qu'il a reçu l'organe générateur de la vie, le spermatozoaire ou la *spire* initiale, la force agit et le germe se développe, pourvu toutefois qu'il se trouve dans des conditions normales.

Le premier organe qui se forme est le cerveau, qui correspond aux cotylédons chez la plante, puis la moëlle allongée qui représente la tige, puis les filets nerveux qui peuvent être comparés aux nervures des plantes. Les autres parties de l'individu se développent successivement en commençant par le cœur, les poumons, etc.

La force vitale ou nerveuse est sans cesse dans un état d'antagonisme, de *tension*, par suite de la dualité des organes et de la direction inverse des courants. Ceux-ci agissent les uns sur les autres, *par influence*.

Comme nous l'avons déjà dit, la juste harmonie des forces constitue l'état normal de l'individu, le jeu régulier des organes. Détruisez cette harmonie, en d'autres termes, modifiez le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, déplacez le fluide

et vous provoquerez des perturbations, des crises, des *névroses*, pour employer l'expression consacrée.

Jusqu'à présent la plupart des magnétiseurs ont attribué les phénomènes magnétiques à l'*action directe* de la volonté, et nié l'existence du fluide vital ou influx-nerveux.

Ce sont là des hérésies. En effet, l'intervention de la volonté n'est nullement nécessaire pour produire les phénomènes magnétiques, témoin les crises naturelles, le noctambulisme, l'extase, la catalepsie, le tétanos, la léthargie, la paralysie, les convulsions, etc.

Tous ces effets sont le résultat d'une cause matérielle, d'une action purement mécanique, à savoir : une rupture d'harmonie dans la distribution des forces, une modification apportée dans le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, un déplacement de fluide, en un mot.

La première cause physique venue suffit pour provoquer ce résultat; l'élévation ou l'abaissement de la température, un choc, une détonation, l'action de la foudre, de l'électricité statique ou dynamique, le contact de l'eau de la mer, l'odeur des parfums, etc., autrement dit tout ce qui est capable de stimuler, d'exciter les nerfs.

On sait que toute excitation mécanique suffit pour modifier le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux et provoquer une contraction musculaire chez un individu vivant ou mort depuis peu.

Eh bien! tout individu vivant ou mort, chez lequel on produit une contraction musculaire, soit au moyen de l'électricité, soit autrement, est capable de réagir par influence sur un somnambule ou une personne impressionnable et de déterminer chez cette personne les divers phénomènes magnétiques, ceci sans aucune intervention de la volonté, mais uniquement par l'action qu'exerce le fluide, comme cela a lieu pour l'électricité et pour l'aimant. Ainsi, par exemple, il nous est arrivé de produire des crises *en dormant* sur des sujets couchés non loin de nous, de provoquer le somnambulisme par une simple contraction musculaire, en soulevant un fardeau, en faisant un effort pour franchir un obstacle. Les somnambules s'endormaient brusquement à nos côtés. C'est en vertu de ce principe, c'est-à-dire en vertu du *rayonnement* du fluide vital, que les crisiaques, les hystériques, les convulsionnaires réagissent les uns sur les autres, et non par suite de l'*imitation* comme l'ont admis la plupart des auteurs.

En effet, point n'est besoin qu'une personne impressionnable, qu'un crisiaque naturel *soit prévenu*, pour être influencé par une personne en état de crise; il suffit qu'il se trouve à proximité, comme nous en avons souvent acquis la preuve. Nous avons vu des somnambules tomber subitement en crise au moment même où un épileptique, placé dans un appartement voisin, était atteint d'une attaque d'épilepsie. Il n'est pas rare de voir des sujets *éveillés* et séparés par des murs épais subir instantanément l'*influence* d'un autre somnambule en proie à une crise nerveuse.

D'un autre côté, il est un fait acquis en magnétisme, fait que nul ne contestera, c'est qu'un magnétiseur fatigué, épuisé par une longue magnétisation, est incapable de produire de nouveaux effets magnétiques, *cela malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire.*

Si les partisans de la volonté s'étaient rendu compte des faits que nous venons de signaler, ils auraient reconnu :

1° Que les phénomènes magnétiques ne sont pas le résultat de l'action directe de la volonté.

2° Que l'influence magnétique, le rayonnement, l'émission du fluide, peuvent se produire sans le concours de la volonté, uniquement par l'effet de la contraction musculaire, provoquée d'une manière quelconque.

3° Que tous les phénomènes magnétiques sont des effets matériels résultant de l'*action mécanique* du fluide vital.

Il faut se rendre à l'évidence des faits.

On n'ignore pas que les nerfs centrifuges ou *locomoteurs* se ramifient dans la substance des muscles et forment ce qu'on nomme les *fibres musculaires*. Celles-ci se continuent jusqu'à la périphérie des divers organes. D'un autre côté, on sait que toute manifestation de la volonté, toute projection de l'influx-nerveux dans le sens centrifuge, tout déplacement de fluide donne lieu à une *contraction musculaire* qui se traduit par un mouvement automatique. Le fluide vital réagit dans les spires qui constituent les fibres musculaires proprement dites, et rayonne ensuite autour de l'organisme, en s'échappant par les papilles nerveuses.

Plus la contraction musculaire est multipliée et plus la somme du fluide déplacé est forte, plus l'équilibre des forces est rompu et plus le rayonnement est énergique, ainsi que l'a fait voir Du Bois-Raymond, pour ce qu'il nomme l'*électricité animale*, laquelle n'est qu'un état vibratoire particulier du fluide vital.

Sans contraction musculaire, il ne peut y avoir de modification dans la masse de l'influx-nerveux et par conséquent d'action magnétique.

Si les magnétiseurs avaient observé ce qui se passe en eux lorsqu'ils cherchent à réagir sur un sujet, lorsqu'ils magnétisent en un mot, ils auraient remarqué que toute contention d'esprit un peu forte, toute manifestation énergique de la volonté entraine nécessairement la contraction des muscles de la face, du cou et du thorax, cela à l'insu de l'opérateur. En effet, le cerveau est tendu, le regard est fixe, les paupières immobiles, les traits contractés, le cou raide, la circulation activée, la respiration suspendue en partie, le diaphragme convulsé, la chaleur animale se développe graduellement, l'organisme entier est dans un état de surexcitation, de *tension* extraordinaire. Le mouvement moléculaire de l'influx-neveux est modifié, l'harmonie des forces détruite, la circulation nerveuse surexcitée, le fluide vital rayonne en quelque sorte autour de l'organisme ; il réagit alors, soit *directement*, soit par *influence*, au moyen de l'éther ambiant, sur les êtres ou les objets environnants.

On peut obtenir les mêmes résultats et d'une façon beaucoup plus énergique, sans aucune contention d'esprit, par une opération *purement mécanique*, c'est-à-dire en contractant *machinalement* les muscles de la face, du cou et du thorax.

Telle est la méthode que nous employons habituellement. Cette méthode présente l'avantage de ne pas occasionner de violents maux de tête, ce qui arrive presque toujours après une forte contention d'esprit, surtout chez les débutants. Nous n'éprouvons d'autre impression que de la fatigue musculaire, nous magnétisons un sujet en pensant à toute autre chose, en cherchant la solution d'un problème, par exemple.

L. D'ARBAUD.

(*La suite au prochain numéro.*)

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Les prouesses rivales de M. Allan Kardec et de M. Piérart. — Un journal de magnétisme, par M. Fauvel-Legallois — *Le Trou de l'enfer*. — Les questions posées au concours par le Jury magnétique. — Une citation de l'*Union magnétique*.

La religion n'existe que par la foi.
Et la foi et la raison sont incompatibles.

Ceci explique les haines qu'a soulevées le livre de M. Renan, sur la vie de Jésus.

Jamais la question des origines du Christianisme n'avait été plus chaudement controversée. Il n'est pas jusqu'aux indifférents en matière de religion qui n'aient voulu lire le récit des apôtres et compulser les textes, afin de se créer une opinion au milieu des assertions contradictoires qu'ils entendaient se produire.

Enfin on se préoccupait de l'Evangile.

* *
*

En un semblable moment, que pouvait et que devait tenter un novateur habile comme l'honorable pontife du spiritisme, M. Allan Kardec?

Il était de son devoir de substituer un nouvel évangile à l'ancien, battu en brèche et prêt à crouler. Et quoi de plus facile quand on est en bonnes relations avec messieurs de l'autre monde!

Aussi parut bientôt l'*Evangile selon le spiritisme*.

Ce sublime ouvrage émané des esprits et renfermant les sources de la vérité pure, allait assurément jeter dans l'oubli les récits de ces pauvres ignorants qui avaient nom Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Aussitôt paru, adopté par tous, il allait anéantir toute discorde religieuse. Sous son influence, M. Veuillot et M. Renan allaient s'embrasser avec effusion : *Le Siècle* et le *Monde* allaient vivre comme deux frères.

Hélas! ces prévisions superbes sont restées à l'état de rêve, et l'Evangile des esprits n'a eu de succès qu'à la quatrième page des journaux.

Oh! les hommes, que d'ingratitude et d'aveuglement!

* *
*

Pendant que les *spiritistes*, personnifiés dans M. Allan Kardec, refaisaient l'évangile, les spiritualistes, représentés par M. Piérart, refaisaient l'histoire.

Il parait que l'on ne nous avait inculqué que des erreurs sur les campagnes de la République : il faut lire absolument l'*Epopée de l'an II*, par M. Piérart, si l'on veut posséder des notions vraies sur des faits qui, jusqu'à ce jour, avaient été faussement exposés.

Je n'ai pas besoin d'exprimer combien nous devons de reconnaissance à ces bons esprits pour la peine qu'ils se don-

nent d'extirper les mensonges et de nous inoculer, sur toutes choses, la ***vérité vraie.***

* *
*

Moins fécond que le spiritisme, le magnétisme n'a donné le jour à aucun ouvrage nouveau.

Il m'est cependant passé sous les yeux un nouveau journal magnétique, publié par M. Fauvel-Legallois. Mais je n'ai rien à dire de cette publication.

* *
*

Un magnétiste mieux connu que M. Fauvel-Legallois, quoique n'ayant pas eu son nom aussi affiché, a, m'a-t-on dit, l'intention de fonder un journal appelé : ***Le Trou de l'enfer.***

C'est à ne pas y croire. Le trou de l'enfer ! ! Cela sent le roussi d'une lieue.

Que M. *** songe bien qu'un pareil titre — volé aux contes de Boccace — tiendrait les abonnés à distance. Je m'étonne qu'un homme de son intelligence ne choisisse pas une dénomination moins infernale et un peu plus modeste.

* *
*

M. Roux, le lauréat de l'année dernière et de cette année, a adressé des remerciments au Jury Magnétique et a déclaré se retirer désormais de la lice. Pourquoi ?

Sans doute parce que M. le Dr Roux regarde comme dérisoire un concours qui n'attire que deux ou trois concurrents. Et il a bien raison.

Pourquoi le Jury Magnétique propose-t-il des sujets trop vastes pour appeler l'attention d'un grand nombre ? Pourquoi ne met-il pas au concours des questions plus restreintes, et par suite mieux définies ?

Il ne reçoit que deux ou trois mémoires qui ne peuvent être que des compilations ou des dissertations infructueuses ; tandis qu'il pourrait en recevoir un grand nombre de beaucoup plus courts, mais contenant des recherches sérieuses, patientes, profondes, de ces recherches qui font progresser la science.

Le Jury agirait peut-être plus sagement en n'imposant aucun sujet déterminé et en décernant le prix à l'auteur du meilleur travail qui serait publié dans les journaux de magnétisme, ou qui lui serait adressé dans le courant de l'année.

* *
*

Dans un de ses numéros, l'***Union Magnétique*** contient le passage suivant :

« L'*Abeille médicale* et la *Gazette des hôpitaux* ont donné un compte-rendu très-favorable du livre de notre savant collègue et ami, le docteur Charpignon. Le premier article est signé Louyet, le second, extrait du journal le *Magnétiseur*, de Genève, est signé Bloc. »

Sans doute M. Dureau se trompe de publication. A ma connaissance, il n'a paru sur le magnétisme, dans la *Gazette des hôpitaux*, qu'un article complètement défavorable, et qui ne disait mot du livre si remarquable de M. Charpignon.

Jean Bloc.

ÉPILEPSIE.

Mlle Emma Burton, sœur aînée de Mlle Georgina Burton (sourde et muette, dont j'ai rapporté la complète guérison dans l'art de magnétiser (1), page 257), était une jeune fille de 22 ans, qui, pendant son enfance, avait joui de la plus brillante santé, sans être même atteinte par aucune de ces maladies qui sévissent quelquefois si cruellement dans le jeune âge. Mais à l'âge de 11 ans, elle avait éprouvé une grande frayeur, dont l'impression fut si vive, que l'état nubile se dédéclara aussitôt chez elle, sans que jusqu'à ce jour rien n'eût pu faire prévoir une précocité aussi rare dans les climats du nord (2).

Depuis ce moment, sa santé si forte s'altéra, les roses de son teint s'effacèrent pour faire place à une pâleur mate ; des maux de tête et d'estomac se déclarèrent, suivis des autres accidents qui sont ordinairement la conséquence de l'état chlorotique chez les jeunes filles. Le flux de sang qui avait paru une fois, se représenta d'une façon irrégulière, et souvent précédé ou suivi de pertes blanches abondantes. Les forces de cette jeune personne diminuèrent, l'appétit disparut, ainsi que l'embonpoint, et bientôt même, une maigreur générale envahit tout le corps et fit craindre un commencement de consomption.

Cet état maladif dura, sans aucun changement, jusqu'à l'âge de 17 ans, époque à laquelle se déclarèrent des crises nerveuses, qui n'offrirent d'abord aucun symptôme alarmant, mais qui prirent ensuite un caractère beaucoup plus grave.

(1) *L'Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine, 3me édition, chez Germer-Baillière, éditeur, rue de l'École de Médecine, 17. Paris.
(2) Mlle Emma Burton était anglaise.

Ces crises se présentaient à chaque époque mensuelle, et furent d'abord de courte durée : — elles apparaissaient et disparaissaient avec la rapidité de l'éclair : les yeux devenaient fixes, se fermaient par un mouvement convulsif, puis se rouvraient instantanément comme ils s'étaient fermés, et tout le corps de la jeune fille reprenait l'apparence de l'état normal, sans qu'elle conservât le plus léger souvenir de ce qui s'était passé. Mais bientôt ces crises durèrent une demi-heure; Mlle Emma éprouva des spasmes pendant lesquels elle étouffait ; quelques mouvements convulsifs agitèrent les membres, puis tout le corps fut ébranlé par des secousses violentes. Les mâchoires se contractaient fortement et laissaient passer avec peine une écume blanchâtre et souvent sanguinolente, qui vint caractériser cette horrible maladie, nommée l'épilepsie.

La famille alors s'inquiéta. On appela médecins sur médecins, on employa tous les moyens pharmaceutiques ; on courut à tous les bains, on fit boire à la malade toutes les eaux ferrugineuses, sulfureuses, etc., et pendant plusieurs années Mlle Burton fut tourmentée, torturée, — c'est le mot, — par tous les médicaments à la mode, et cela, sans en recevoir aucun soulagement à ses souffrances, sans en éprouver aucune diminution dans ces crises atroces, qui augmentaient plutôt d'intensité et de fréquence.

Ce fut pendant que je magnétisais sa sœur Georgina, qu'un jour, ressentant les malaises précurseurs de ses crises, elle me confia le secret de son affreuse maladie. Mais pendant qu'elle parlait, la malheureuse enfant fut saisie tout-à-coup par la crise, qui se développa dans toute son horreur.

Après l'avoir observée avec une scrupuleuse attention (car j'ai l'habitude d'examiner une crise dans tout son développement, lorsqu'elle a lieu pour la première fois en ma présence), je m'occupai de la faire cesser. J'y parvins presque instantanément, en agissant par une forte pression sur la région épigastrique, puis je calmai si bien le système nerveux par quelques passes, que Mlle Emma ne voulait pas croire qu'elle vint d'éprouver une crise violente ; et cependant, sa jeune sœur, encore toute effrayée, me disait qu'elle en avait peu vu d'aussi fortes, et que généralement sa sœur restait brisée et souffrante tout le reste du jour ; aussi exprimait-elle son étonnement de la voir si gaie et si reposée.

Mlle Emma s'était si bien trouvée de mon intervention dans cette crise, que quelques heures après, Mme Burton, sa mère,

à laquelle elle avait tout raconté, vint me prier de bien vouloir entreprendre la guérison de sa fille.

Je magnétisai la jeune malade, sans chercher à l'endormir, le sommeil n'étant pas, selon moi, d'une nécessité absolue dans un cas pareil; j'étais en outre convaincu, comme je le suis encore aujourd'hui, que dans le traitement de l'épilepsie, il faut non-seulement s'abstenir de provoquer des crises, comme le prétendent certains magnétiseurs, mais qu'au contraire il faut éviter, par tous les moyens possibles, qu'il s'en présente.

Je magnétisai donc dans le but de produire du calme, et en cherchant à activer, en la régularisant, la circulation sanguine. J'y parvins au bout de trois mois de magnétisations journalières. A dater de la première séance, il n'y eut pas une seule crise à enregistrer; le sang reprit son cours régulier, tous les maux d'estomac et de tête disparurent; Mlle Burton regagna de l'appétit, de l'embonpoint et des couleurs; et pendant quatre ans, durant lesquels j'eus fréquemment l'occasion de revoir cette jeune personne, elle n'éprouva aucun retour de cette horrible maladie.

Ch. Lafontaine.

MALADIE DE MATRICE.

Mme D., jeune femme brune, nerveuse, et sanguine, avait atteint sa trentième année; elle avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à cet âge, mais alors, à la suite de longues fatigues, de veilles prolongées et de violents chagrins, elle eut des saignements de nez abondants et fréquents, qui se présentaient surtout la nuit, pendant son sommeil; elle se trouvait en se réveillant, la tête littéralement baignée dans le sang, et son oreiller transpercé; de fortes migraines qui duraient 36 heures la forçaient de garder le lit; plus tard les règles qui avaient toujours été très-abondantes et très-rouges, se décolorèrent sans diminuer de quantité.

Biontôt ce ne furent plus que des pertes blanches, mais continues, sans temps d'arrêt. Son estomac s'en ressentit, elle perdit entièrement l'appétit, et cessa de pouvoir digérer le peu qu'elle mangeait. Les pertes blanches se changerent ensuite en un écoulement jaunâtre, verdâtre, du plus mauvais aspect et d'une odeur nauséabonde. Mme D. éprouvait aussi dans les

reins, dans le bas-ventre, des douleurs qui la faisaient horriblement souffrir. Elle était d'une faiblesse extrême et pouvait à peine faire quelques pas. Cet état durait depuis quelques années et avait résisté à tous les médicaments, même les plus énergiques, sans qu'aucun traitement eût pu lui procurer même le plus léger soulagement.

Les médecins, qui admettaient l'existence de plaies dans la matrice, parlaient de brûler, de cicatriser et même de faire une opération chirurgicale au col de la matrice. Ce fut pour éviter toutes ces opérations qui lui répugnaient, qu'en désespoir de cause elle s'adressa au magnétisme qui ne lui fit pas défaut.

En effet, après une dizaine de magnétisations, accompagnées d'injections d'eau magnétisée et de compresses également d'eau magnétisée, les douleurs du bas-ventre étaient devenues légères, et celles des reins avaient presqu'entièrement disparu.

Après avoir tenu les pouces et fait de grandes passes, je magnétisais en tenant une main sur les reins et une sur le bas ventre, et j'obtins en moins d'un mois une modification dans l'écoulement, lequel, après être devenu d'une couleur plus blanche et d'une nature plus claire, diminua de quantité. La deuxième époque qui se présenta au bout de six semaines de traitement, donna un sang rouge, de bonne qualité et moins abondant qu'avant la maladie. Enfin après trois mois de ce traitement, suivi régulièrement, Mme D. n'éprouvait plus aucune douleur ni dans les reins, ni dans le ventre, l'écoulement blanc avait entièrement disparu. Il ne s'était présenté pendant tout ce temps qu'une seule migraine fort légère. L'appétit était revenu ainsi que les forces et la gaieté, et Mme D. put cesser le traitement, car la guérison était complète.

Ch. LAFONTAINE.

VARIÉTÉS.

On lit dans un journal schaffhousois : « Un ouvrier cordonnier, ressortissant de la ville de Schaffhouse, âgé de 20 ans, tomba malade à Lausanne et se présenta à l'hôpital, où il fut examiné par des médecins. Ces derniers déclarèrent que le jeune homme était atteint de la petite vérole et ne pouvait être admis à l'hospice, attendu que sa maladie était contagieuse. Le malade s'en plaignit à la préfecture. Là, on lui prit 10 fr.

des 12 qui lui restaient, et on lui fit donner un billet de 2e classe pour Berne. Arrivé dans cette ville, les médecins de l'hôpital le refusèrent, et la direction de police lui fit prendre place dans un fourgon de chemin de fer, pour éviter le contact avec d'autres voyageurs Un conducteur de bagages eut pitié de lui et lui fit donner de l'eau à toutes les stations, le malade se plaignant d'une soif ardente. Depuis Aarau à Schaffhouse, il fut transporté en 2e classe avec d'autres voyageurs ; mais personne ne s'occupa de lui. Arrivé à Schaffhouse, il fut admis à l'hôpital. Nous apprenons, continue le journal précité, que notre gouvernement va adresser une plainte au Conseil fédéral pour les procédés dont ce citoyen Schaffhousois a été victime à Lausanne. »

Voilà de quelle façon agissent les administrateurs des hôpitaux et les médecins de la Suisse. Est-il nécessaire de la qualifier ? — Comment, ces messieurs du canton de Vaud, qui, ont toujours sur les lèvres les mots religion, humanité, se permettent de pareilles infamies? — Refuser à un homme *malade*, l'entrée d'un hôpital, sous prétexte que sa maladie est *contagieuse?* Ne savent-ils donc pas que les hôpitaux ont été institués précisément pour recevoir les infortunés attaqués de maladies contagieuses et les séparer du public, afin que celui-ci ne soit pas victime du sentiment d'humanité qui le porterait à venir en aide à ces malheureux?

Ils ignorent donc, ces hommes au cœur dur, ce que c'est que l'humanité envers le prochain, et le devoir envers des frères? — Ils se tiennent le nez et la bouche pour arriver près d'un cholérique, ils approchent à peine du lit d'un homme atteint de petite vérole ou de toute autre maladie dite contagieuse, ils trempent leurs mains dans de l'eau et du vinaigre lorsqu'il leur a fallu tâter le pouls d'un de ces malades, et ils s'en vont vite respirer le grand air pour expulser les miasmes fétides qu'ils n'ont pas eu le temps de respirer.

Ce serait risible, en vérité, si ce n'était réellement honteux.

Les médecins de tous les pays, au nom de l'art de guérir et de l'humanité, s'arrogent le droit de traiter, soigner, médicamenter et tuer tous les malades. — A la bonne heure! — Mais alors Messieurs, remplissez donc le devoir que vous impose ce droit que vous réclamez avec tant d'instance, et pour conserver le monopole duquel vous poursuivez à outrance, devant les tribunaux, les hommes qui, plus heureux que vous — je ne dis pas plus savants — ***rendent à la vie*** les hommes que vous

avez *condamnés à mourir*. — Sinon, sachez qu'en négligeant le devoir, il vous faut aussi abandonner le droit. Laissez donc en paix les hommes humains et courageux qui se dévouent au soulagement de leurs frères, sans craindre les miasmes fétides, laissez-les soigner, soulager et guérir les malheureux que vous abandonnez avec tant de cruauté. — Il est vrai que ces hommes ne sont point diplômés; il est vrai qu'il ne font pas métier et marchandise de leur profession, et qu'ils ne regardent pas un malade comme un colis de marchandises qui doit rapporter plus ou moins d'argent.

Peut-on voir quelque chose de plus hideux, de plus révoltant que le fait raconté par les journaux de Schaffhouse, et n'est-on pas tenté de se croire encore dans les temps d'ignorance où l'on enfermait un malade jusqu'à ce que la mort vînt le délivrer.

En 1864, à Lausanne, pays où l'on professe la science et la religion, les médecins qui doivent être *instruits* et *humains*, refusent l'entrée de l'hôpital à un homme gravement malade, dont l'état réclame les soins les plus pressants, et en motivant leur refus sur ce que la maladie est *contagieuse :* l'autorité à laquelle se plaint le pauvre diable, lui prend son argent et l'expédie comme un ballot par le chemin de fer, sous le prétexte qu'il n'est pas Vaudois.

A Berne, les médecins tout aussi savants, tout aussi humains, lui refusent également l'entrée de l'hôpital et l'expédient derechef; mais ceux-ci renchérissent sur les médecins vaudois, ils font jeter le malade dans un fourgon soit avec les marchandises, soit avec les chiens, toujours sous prétexte que sa maladie est contagieuse, ou qui sait, peut-être parce qu'il n'avait pas d'argent pour payer sa place, et il faut que ce soit un conducteur de bagages, étonné d'avoir un pareil colis, qui s'intéresse à cet homme, et lui fasse donner à toutes les stations de l'eau pour étancher la soif produite par la fièvre qui le dévore.

Vous, hommes de l'art, vous devez pourtant savoir de par votre diplôme qu'un homme atteint d'une pareille maladie, a besoin de repos, de calme, d'une chambre bien fermée quoiqu'aérée, d'un lit bien chaud, pour favoriser l'éruption et éviter les accidents cérébraux qui peuvent rendre la maladie mortelle, comme nous l'avons vu malheureusement ces jours-ci sur l'un de nos bons amis.

Qu'importe, répondez-vous, cette maladie est contagieuse,

— nous vous dirons : ***cela n'est pas vrai,*** — nous qui nous sommes vautré dans les lits de personnes attaquées de choléra, de rougeole, de petite vérole, de fièvre scarlatine, etc., etc., et qui n'avons jamais éprouvé aucun symptôme de ces maladies, nous vous dirons : ***cela n'est pas vrai,*** il n'y a que les lâches et les poltrons qui, se laissant impressionner par la peur, se donnent eux-mêmes la maladie qu'ils redoutent. — Mais vous n'en répéterez pas moins : il faut que celui qui en est atteint s'éloigne, il n'est pas de notre canton, — et cependant il est Suisse. —

Mais ce n'est pas la première fois que les médecins des hôpitaux de Lausanne agissent aussi inhumainement. Nous nous rappelons cette jeune fille qui depuis six mois paralysée de tout le corps par un rhumatisme général, fut, en 1854, repoussée de l'hôpital de Lausanne, ***comme étant incurable*** et ***n'ayant plus que quelques jours à vivre.***

Quoique Vaudoise, cette enfant fut recueillie à Genève par une famille qui entendait et pratiquait autrement la religion et l'humanité, et dont l'un des membres, qui suivait à ce moment un cours de magnétisme chez moi, entreprit la guérison avec l'aide de mes conseils ; or, dans l'espace de quelques mois, par des magnétisations régulières, mon jeune élève obtint le résultat le plus complet, la ***guérison radicale*** de cette maladie réputée incurable par les médecins (1).

On le voit, messieurs les médecins de Lausanne sont coutumiers du fait. Mais n'y a-t-il donc pas, en Suisse, des lois qui puissent réprimer des abus aussi criants? Ces hommes diplômés sont-ils donc hors la loi, et ne peut-on les poursuivre et les faire condamner comme meurtriers? Ch. LAFONTAINE.

(1) Voir *Cures magnétiques*, par Ch. Lafontaine, page 133, chez Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, Paris.

Un personnage qu'à son style on peut reconnaître pour un homme ayant reçu de l'instruction, sinon de l'éducation, s'est permis de m'écrire des injures dans une *lettre anonyme*, parce que je ne me suis pas trouvé chez moi aux heures auxquelles il lui a plu d'y venir chercher des cartes d'entrée pour la séance *gratuite* de magnétisme que j'ai donnée mardi 11.

Si cet individu eût lu le *Journal de Genève* du 6 octobre, et deux ou trois autres numéros, il eût remarqué, que l'heure indiquée était, de *onze heures à midi;* et de plus, si comme il le dit, il est venu cinq fois chez moi, dont quatre avec une personne *respectable*, il eût pu lire sur ma porte, que je n'étais *visible* que de *onze heures à midi*.

Cela lui eût évité la peine de venir à d'autres heures, et le regret d'avoir été grossier et impertinent, *sans danger*, puisque sa lettre n'est pas signée.

Ce qui dans tous pays *est une lâcheté.* Ch. LAFONTAINE.

IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).



N° 8. 15 Novembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 21.
Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VI.

ACTION MÉCANIQUE DU FLUIDE VITAL.

(*Suite*.)

Nous avons montré précédemment que des phénomènes calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques, se produisaient dans le corps de l'homme et des animaux ; nous avons attribué ces phénomènes aux différents modes de vibration de l'*éther*, *od* ou *fluide vital*.

Ces données viennent d'être sanctionnées d'une manière éclatante par M. Dumas, notre illustre chimiste. En effet, celui-ci s'est exprimé ainsi dans son rapport au ministre, à propos du prix de 50,000 fr. institué par l'Empereur.

« Les physiciens, devancés par les chimistes modernes, selon l'opinion desquels il n'y a, dans aucun des phénomènes étudiés jusqu'ici, ni perte, ni création de matière, constatent à leur tour qu'il n'y a dans aucun d'eux ni perte, ni création de force.

« La chaleur, la lumière, le magnétisme et l'électricité deviennent deux manifestations de *divers états de l'éther en mouvement*, et ces forces se transforment sans cesse, l'une en l'autre, avec une extrême facilité. »

Donc, il n'y a dans la nature qu'un seul agent impondérable, qu'une seule force initiale, qu'un seul moteur : l'*éther* ou *fluide vital*.

Tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, sont le résultat de modifications dans le mouvement moléculaire de l'éther et de la matière pondérable, autrement dit pour ce qui a trait au règne animal, dans les éléments constitutifs des corps et le jeu des différents organes.

Ces modifications, ces divers états de mouvement ne peuvent être produits que par des *causes physiques* matérielles, et tous les *effets* qui en résultent, tels que les phénomènes physiologiques par exemple, ont un caractère analogue. La pensée n'est qu'une réaction de l'organe cérébral, un mode particulier d'action du cerveau, comme nous le montrerons par la suite en étudiant les phénomènes magnétiques. L'âme, telle que l'entendent les spiritualistes, c'est-à-dire considérée comme une entité, n'est qu'une hypothèse gratuite. Il n'y a au monde qu'un seul principe spirituel : Dieu! de même qu'il n'y a qu'une seule force, l'*Ether*, et probablement un seul corps simple formant la matière pondérable.

La création peut se résumer ainsi :

Unité de principe spirituel.

Unité de force.

Unité de substance chimique.

Le lecteur voudra bien se rappeler que nous traitons une question scientifique et non une question dogmatique; nous cherchons la vérité *vraie* et pas autre chose.

Le mouvement moléculaire du fluide vital ou influx-nerveux ne peut être modifié que par une cause physique. Les prétendues *causes morales* n'existent pas réellement, elles n'ont point de raison d'être; elles sont le résultat d'observations fausses; elles ont pour origine des *sensations physiques* éprouvées antérieurement.

En effet, un individu, tel qu'un enfant en bas âge, dont le système nerveux n'a pas encore été mis en mouvement par une impression violente, comme une chute, un coup, une brûlure, n'éprouve rien en face d'un danger imminent; il n'a nullement conscience de ce danger. Toutes les impressions dites morales sont des réminiscences de sensations physiques. On peut en dire autant de la *pensée*. L'homme le mieux doué en fait d'imagination est incapable d'avoir une idée *entièrement neuve*, c'est-à-dire qui ne se rattache à aucune image, comme

à aucune sensation éprouvée antérieurement. *Le cerveau ne crée rien,* il ne fait que reproduire, mélanger, combiner les *impressions physiques* qu'il a déjà reçues, exécuter à nouveau certaines vibrations auxquelles les diverses parties de la pulpe cérébrale ont été soumises précédemment, car tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, se réduisent à des modifications dans le mouvement de l'éther et de la matière pondérable.

Tout changement dans l'état moléculaire de l'influx-nerveux ou fluide vital, donne lieu à un *mouvement*. Si ce mouvement se manifeste dans le sens centripète, c'est-à-dire dans les nerfs sensitifs ou sensoriels, il produit une sensation sur le cerveau. Si ce mouvement a lieu dans le sens centrifuge, c'est-à-dire dans les nerfs moteurs, il se traduit par une contraction musculaire. Donc, tout déplacement de fluide dans le sens centrifuge ou externe provoque la contraction des muscles. Et par conséquent, toute contraction musculaire produit le *rayonnement du fluide*.

Il résulte de là que le corps humain joue, par rapport à l'éther ou fluide universel, le rôle d'une espèce de pompe aspirante et foulante.

Le fluide est absorbé naturellement par l'acte de la nutrition et par la double respiration pulmonaire et lymphatique, car, n'en déplaise à certains physiologistes, l'orifice des vaisseaux lymphatiques remplit chez l'homme l'office des stomates chez les plantes.

Le fluide est encore soutiré, ou plutôt déplacé par ce que nous appelons la *contraction magnétique interne*. La *contraction magnétique externe* produit l'effet contraire, elle refoule le fluide, le projette au dehors.

Tout homme, dans son état normal, possède, dans son organisme, une certaine dose de fluide vital, ou, en d'autres termes, de *force musculaire,* dont il peut disposer pour produire les phénomènes magnétiques. Lorsqu'il a dépensé cette somme de fluide ou de force musculaire, il faut qu'il donne à la nature le temps de réparer cette perte, qu'il se réconforte, en un mot, avec des aliments, du repos, du sommeil, ou bien encore par une transfusion de fluide opérée à l'aide d'une magnétisation directe.

Un homme épuisé par une maladie ou par une grande fatigue musculaire, est incapable de produire des effets magnétiques énergiques, et cela malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire.

Ce fait, connu de tous les praticiens, démontre péremptoirement l'exactitude de notre théorie.

Maintenant que nous avons posé les principes fondamentaux du magnétisme animal, nous allons nous occuper de l'application de ces principes.

(*La suite au prochain numéro.*)

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (*inédits*) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . Devenu presqu'aussi croyant que j'étais incrédule quelque temps auparavant, je ne parlais plus que magnétisme; je voulais magnétiser toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais; je saisissais toutes les occasions qui se présentaient. J'enlevais des maux de tête, des maux de dents, des migraines; j'endormais même quelquefois en agissant avec trop d'ardeur et de précipitation. Je cherchais surtout à former un sujet nouveau, c'est-à-dire à plonger pour la première fois dans le sommeil et le somnambulisme, une personne qui n'aurait jamais été magnétisée par d'autres.

Je le confesse ici; j'avais encore besoin de cette expérience pour que ma conviction fût complète, car malgré tout ce que je voyais, tout ce que je produisais sur des sujets déjà formés, des doutes s'élevaient parfois encore dans mon esprit sur ces phénomènes si étonnants.

Le hasard me servit merveilleusement. Un soir, me promenant seul du côté de l'église Ste-Gudule, endroit assez désert à cette époque, où des boutiques éclairées ne bordaient point encore la place, je fus tiré de mes réflexions par un cri d'effroi, et j'aperçus une jeune femme qui cherchait à échapper à l'étreinte de deux jeunes gens. Elle s'avançait vers moi en implorant mon secours; je m'interposai entre elle et les jeunes fous, qui s'éloignèrent à ma voix.

Cette femme était si troublée et si tremblante, qu'elle eut à peine la force de m'indiquer sa demeure, peu éloignée du reste. Il me fallut la soutenir pour l'y conduire; mais une fois arrivée devant la maison, elle s'évanouit presque et fut saisie d'une crise nerveuse très-violente. Je frappai à la porte, un membre de sa famille vint ouvrir et m'aida à la transporter dans sa chambre.

Ausitôt qu'elle fut étendue sur un canapé, j'essayai de calmer cette attaque de nerfs, en faisant quelques grandes passes,

comme on me l'avait indiqué ; mais les membres continuaient à se tordre dans des mouvements convulsifs, les contractions du diaphragme étaient violentes, des cris aigus s'échappaient de la bouche, tantôt le corps était en cerceau, la tête touchant les talons, tantôt il se redressait d'un bond ou tournait sur lui-même, et malgré tous nos efforts, nous avions de la peine à éviter que la pauvre enfant ne se blessât. Obéissant à un instinct irréfléchi plutôt qu'à une conviction raisonnée, je posai une main sur l'estomac en appuyant fortement pour maintenir la jeune fille dans un état d'immobilité, et aussitôt il se fit une légère détente ; j'agis alors avec vigueur, en donnant tout le fluide qu'il me fut possible de réunir, puis je profitai d'un moment où les mouvements étaient moins brusques et moins fréquents, pour faire quelques passes ; je fus assez heureux pour voir cesser la crise sous mon influence et le calme se rétablir entièrement : ce qui étonna beaucoup le père et la mère de la malade, car ces crises nerveuses, qui se présentaient fréquemment, duraient ordinairement près de deux heures.

Mlle X., revenue entièrement à elle, raconta alors ce qui avait occasionné cet accident ; elle me remercia avec effusion du secours que je lui avais donné et des soins que je lui avais prodigués ; ses parents se joignirent à elle. Je sortis très-content d'avoir su agir avec promptitude et efficacité dans un cas grave.

Le lendemain j'allai savoir des nouvelles de la malade, je la trouvai indisposée et toute agitée. Je lui proposai de la magnétiser, l'assurant que cela la calmerait tout-à-fait ; elle y consentit, et je me mis de suite à l'œuvre.

Je m'assis en face d'elle, je lui pris les pouces et je fixai mes yeux sur les siens, en la priant de me regarder aussi fixement qu'elle le pourrait. D'abord elle me rit au nez, puis un moment après, ses yeux se convulsèrent vers le haut, ses paupières s'abaissèrent lentement, puis se fermèrent tout-à-fait. Je fis alors quelques grandes passes, et un sommeil profond s'empara de ma jeune malade. Elle dormit ainsi pendant une demi-heure, dans un calme si parfait, que ses parents, qui n'avaient aucune idée du magnétisme, ne ressentirent pas le plus léger mouvement d'inquiétude.

Au bout de ce temps, le visage de Mlle X. s'anima tout-à-coup, puis, comme si elle se réveillait, elle fit une grande inspiration, et dit : « Oh ! que je suis bien, — je ne me suis jamais trouvée si bien. » Sa mère lui dit alors, en lui prenant

la main : — Puisque te voilà éveillée, mon enfant, ouvre les yeux. » — « Je ne puis pas, maman, je dors. » — « Comment, tu dors! voyons, Marie, ne plaisante pas ainsi, monsieur doit avoir besoin de repos, car depuis une heure il travaille à te soulager; allons, ouvre les yeux bien vite! » — Mais Marie ne répondit pas, sa mère ne la touchant plus. Celle-ci, commençant à s'impatienter de ce silence, qu'elle regardait comme un enfantillage, je fus forcé de lui dire alors que sa fille ne l'entendait plus, qu'elle dormait véritablement, quoiqu'elle parlât. Je lui expliquai comment elle était plongée dans le sommeil magnétique et le somnambulisme, ajoutant que, si Marie avait entendu la première question, c'est que sa mère lui avait touché la main, ce qui avait établi un rapport direct entre elle et sa fille pendant ce sommeil, qui n'est pas le sommeil ordinaire. Je pris alors la main de la mère que je posai sur celle de sa fille, aussitôt celle-ci lui dit : « Que veux-tu, maman? » — La mère l'engagea de nouveau à ouvrir les yeux, mais Marie lui répondit que cela était impossible. Puis se tournant de côté, elle reprit : « Tiens, mon cousin et ma cousine qui arrivent, les voilà à la porte. » — Elle avait à peine fini de parler, qu'un coup de sonnette se faisait entendre : c'étaient en effet les cousins qui arrivaient de Nivelle à Bruxelles.

Ce trait de lucidité à distance m'avait bouleversé, je demeurais stupéfait, sans pouvoir dire un mot, ni faire un geste, et dominé par le plus vif étonnement.

Il était donc vrai, bien vrai, que le sommeil magnétique donnait à l'homme la faculté de connaître, sans le secours des sens, des faits qui ne pouvaient tomber sous leur appréciation, puisqu'ils se passaient hors de leur portée. — Il était donc bien vrai que des êtres, plongés dans un état tout particulier, pouvaient jouir de facultés refusées à leur état normal, soit qu'ils fussent magnétisés par d'autres êtres, soit qu'ils le fussent par eux-mêmes; soit enfin qu'ils fussent plongés dans cet état par d'autres causes morales ou physiques, intérieures ou extéeures.

Il était donc bien vrai que l'homme soumis à l'influence d'un autre homme, pouvait voir, sentir, prévoir et prédire des faits qui n'étaient point encore consommés.

Ma raison se perdait dans ces réflexions et me reportait aux temps anciens des miracles, lorsqu'une voix me rappela à la réalité du présent. « Monsieur, réveillez-moi, je vous prie, que je puisse embrasser ma cousine. Je suis bien, très-bien,

et je vous serai très-obligée, si vous voulez m'endormir quelquefois, car il me semble que vous pourriez m'empêcher d'avoir de ces vilaines crises nerveuses qui bouleversent ma pauvre mère.»

Je m'empressai de me rendre à cette prière ; je réveillai promptement la jeune fille en dégageant avec force.

Au réveil, Mlle Marie fut tout étonnée de trouver son cousin et sa cousine assis près d'elle et non moins surpris qu'elle-même.

Je me retirai dans un état difficile à décrire, je ne pouvais plus douter. Tous les effets que j'avais vu produire sur des personnes habituées à être magnétisées, étaient donc réels, puisque je venais d'en produire moi-même sur une personne qui n'avait jamais été soumise au magnétisme, dont le nom même lui était inconnu une heure auparavant.

J'allai, dans mon enthousiasme et tout hébété que j'étais, raconter cette aventure à mon ami Jobard.

Sa bienveillante physionomie s'illumina d'un de ces sourires spirituels et malins, où la moquerie était tempérée par sa bonté naturelle. Il me serra les mains, et me dit : « Vous y voilà, maintenant vous allez tout croire, tout accepter, et bientôt vous me dépasserez en crédulité. — Défiez-vous de votre exaltation, revenez à la froide raison, examinez sérieusement et avec soin tout ce qui se présentera. — Vous êtes en veine de voir bien des choses qui vous étonneront. — Courage et patience, persévérance et fermeté. »

En effet, depuis ce moment, je vis et j'appris bien des choses ; je ne me lassais pas, car passant toujours d'un effet nouveau à un effet plus nouveau, ma curiosité, mon excitation nerveuse devenait chaque jour plus grande et plus difficile à rassasier. J'étais entré dans un ordre de faits si extraordinaires, si nouveaux et si inexplicables pour ma pauvre raison, que malgré moi je cherchais à les reproduire pour pouvoir les comprendre ; et comme, en les reproduisant, d'autres faits plus surprenants encore accompagnaient les premiers, la confusion se faisait telle dans mon esprit, que la difficulté de comprendre devenait impossible à vaincre pour mon entendement, qui n'avait pas été habitué à s'occuper de choses aussi sérieuses, aussi extraordinaires.

J'étais si préoccupé que je ne dormais plus, je mangeais à peine et j'évitais de rencontrer les personnes que je connaissais. Tout entier aux idées et aux faits qui m'avaient envahi,

je n'entrais que dans une seule maison, celle où demeurait Mlle X.

Après la première magnétisation, qui lui avait apporté tant de bien-être, j'avais obtenu d'elle et de ses parents, la permission de la magnétiser journellement, afin de la guérir entièrement des horribles crises nerveuses dont elle était affectée. Mon ardeur était telle, que je venais plutôt deux fois qu'une dans la journée, sans toutefois lui donner plus d'une magnétisation.

J'avais obtenu sur elle toutes ces expériences qui révoltent la raison, et qui jettent dans l'esprit un si grand trouble, que l'on craint de devenir fou si l'on s'y abandonne. La transmission de sensation, la transmission de pensée, l'identification avec le magnétiseur, qui ne permet pas à celui-ci de faire un pas, un geste, un mouvement, de dire une parole, sans que tout soit répété, geste, parole ou mouvement, les expériences de lucidité sans le secours des sens, la vue à distance, à travers les corps opaques, etc., etc.; j'avais même obtenu des faits de prédiction qui s'étaient réalisés quelques jours après.

J'achetais quelquefois un livre en allant chez Marie, livre dont je ne connaissais que le titre et depuis un instant seulement. Eh bien, à peine endormie, elle me nommait l'ouvrage et l'auteur, et de plus elle me disait si ce livre était bon ou mauvais, s'il m'intéresserait ou m'ennuierait. Puis, sur ma demande, sans qu'elle eût touché le livre, sans que je l'eusse ouvert, elle lisait à telle page, telle ligne que j'indiquais, et dont je n'avais aucune connaissance, et, je le répète, sans que moi-même j'eusse lu ou parcouru le livre, sans même que je l'eusse ouvert.

J'obtenais par elle des renseignements sur les faits et gestes de mes amis, que je confondais d'étonnement, en leur racontant ce qu'ils avaient dit, fait ou même pensé quelques instants auparavant dans le plus profond secret. C'est ainsi qu'un jour je disais à M. d'Ambruménil, ancien page de Charles X : « Vous avez passé la nuit dans une maison où vous n'auriez pas dû vous trouver, — vous serez forcé de quitter Bruxelles avant deux jours. » En effet, le lendemain, à la suite d'un duel malheureux, auquel j'avais assisté comme son témoin, il était obligé de passer en Hollande. Tout cela m'avait été annoncé par Marie...

Je désirais beaucoup savoir si une personne plongée dans le sommeil et le somnambulisme magnétique, pourrait y res-

ter plusieurs jours, et quelle serait la manière dont elle vivrait pendant ce sommeil, en supposant que cette existence fût possible.

Un dimanche que j'avais magnétisé Marie, je parlais d'elle avec son père et sa mère pendant son sommeil. Depuis la guérison de leur fille (elle n'avait pas eu une crise depuis la première magnétisation, c'est-à-dire depuis deux mois ; sa santé s'était fortifiée, ses couleurs avaient reparu, ainsi que l'appétit, et ses forces allaient croissant), ces braves gens me témoignaient une reconnaissance immense, et de plus une confiance entière ; ils cherchaient toujours le moyen de m'être agréable ; aussi j'eus à peine exprimé le désir dont je parlais plus haut, qu'ils me proposèrent ensemble de ne point réveiller leur fille ce jour-là, et de la laisser endormie pendant quelques jours. Je saisis la balle au bond, et je demandai de suite à Marie, pendant qu'elle dormait, si elle consentait à cette expérience, et si elle ne serait point contrariée à son réveil. « Non, » dit-elle, « c'est d'aujourd'hui en quinze jours qu'aura lieu la Kermesse (1) de . . . . Je serai réveillée huit jours auparavant, je pourrai donc y aller. » « Mais, » ajouta-t-elle, « vous ne quitterez pas la maison pendant tout le temps que je dormirai, car, en votre absence, je pourrais avoir des crises, ou devenir folle, ou même mourir, si vous n'étiez pas là pour éviter ou calmer ces accidents, s'ils se présentaient. »

Les parents consentirent à tout, et nos arrangements furent bientôt faits. Le père, qui était tailleur, travaillerait pendant le jour dans son atelier, et il passerait une nuit sur deux en veillant dans la chambre de sa fille avec moi. La mère resterait pendant la journée avec sa fille et moi, et passerait une nuit alternativement avec son mari ; quant à moi, je savais quelle responsabilité allait peser sur ma tête, mais je ne m'en effrayais pas ; j'étais décidé non-seulement à ne pas quitter la chambre un instant, mais encore à ne pas dormir une seule minute.

Quand tout fut préparé, je magnétisai Marie plus fortement que de coutume, de manière à la faire passer du somnambulisme dans un sommeil plus profond, qui avait l'apparence du coma.

(1) Les Kermesses sont des fêtes paroissiales qui se célèbrent par de grandes réjouissances en Flandre et dans toute la Belgique. Les danses, les régals, les libations, les tirs à l'arquebuse et autres plaisirs en usage dans les foires, font une partie indispensable de ces réjouissances, dont on rehausse quelquefois l'éclat par des processions où figurent de gigantesques mannequins.

Il était près de six heures du soir, lorsque je la plongeai dans cet état. La nuit fut calme et tranquille, à peine si l'on apercevait le mouvement de la poitrine provoqué par une respiration douce et régulière. La mère, qui veillait cette première nuit, touchait souvent la tête de sa fille, pour s'assurer qu'elle ne devenait pas trop chaude et que le sang n'y affluait pas. Elle l'interrogeait, mais elle n'en recevait aucune réponse, Marie ne l'entendait pas, et ne m'aurait pas entendu moi-même.

J'étais assis près du lit, un livre à la main ; je ne lisais point, mes yeux étaient en quelque sorte rivés sur la jeune fille, épiant le moindre mouvement, la moindre coloration du visage ; observant si la respiration devenait difficile, si des contractions intérieures ou des petits mouvements convulsifs se faisaient apercevoir ; je faisais de temps en temps quelques passes, je chargeais tantôt la tête, tantôt l'estomac, par l'imposition des mains, ou bien je dégageais légèrement. Je voulais éviter qu'il y eût l'ombre, je ne dirai pas d'un accident, mais d'un malaise. Je tenais à justifier la confiance de ces deux honnêtes parents, qui, par reconnaissance, se prêtaient avec tant de bon vouloir à une expérience précieuse pour moi, et qui pouvait être d'une grande utilité pour la science, mais qui n'en devait pas moins leur offrir l'apparence de quelques dangers pour leur enfant.

La nuit s'étant passée sans que j'eusse à constater l'apparence d'une sensation, j'adressai, vers huit heures du matin, une question à Marie, elle ne répondit pas. Une espèce de trismus l'empêchait d'ouvrir la bouche. Je fis cesser immédiatement les contractions des mâchoires, en les massant légèrement à leur point de contact. Puis je demandai à Marie comment elle se trouvait? — Elle respira fortement et répondit : « Très-bien. » — A ma demande, si elle ne mangerait pas volontiers? elle me répondit en riant : « Est-ce que vous croyez me garder ainsi pendant huit jours sans me donner à manger? s'il en est ainsi, je donne ma démission de *Belle au bois dormant*. »

Sa mère lui prépara aussitôt une tasse de café, avec du pain et du beurre ; elle mangea le tout de bon appétit, en se tenant assise sur son lit. Quand elle eut fini, elle me dit : « Vous allez sortir un instant, afin que je m'habille, mais vous ne vous éloignerez pas de la porte, de manière à pouvoir m'entendre, si j'ai besoin de vous. »

La mère l'avait déshabillée et mise au lit le dimanche soir, pendant le sommeil profond, sans somnambulisme, dans lequel je l'avais plongée en la magnétisant plus fortement.

Un quart d'heure plus tard, j'étais près d'elle, et je la questionnais sur ce qu'elle ressentait. Mais elle n'avait aucune conscience de ce qui avait pu se passer en elle pendant ce sommeil absolu; elle n'avait conservé aucun souvenir, aucune sensation qui pût lui servir d'indice, quoiqu'elle n'eût point été réveillée et qu'elle fût encore plongée dans le somnambulisme qui avait succédé à cette espèce de léthargie.

Pendant tout le jour, il ne se présenta aucune intermittence dans le sommeil et le somnambulisme, que j'entretenais en magnétisant de temps en temps par des passes ou des impositions. Je m'assurais souvent de la réalité de cet état, soit par quelques piqûres, soit par des chatouillements dans le nez ou sur les lèvres, soit en ouvrant les yeux qui restaient ternes et vitreux, soit en faisant respirer de l'ammoniaque, soit encore en tirant des capsules près de l'oreille. Mais je trouvai toujours la plus grande insensibilité.

Ce somnambulisme était lucide; Marie voyait ce qui se passait hors de la chambre et même de la maison; elle nous nomma un client qui entrait chez son père et lui commandait un habit Elle se leva et alla prendre un ouvrage qu'elle avait commencé la semaine précédente, et se mit à y travailler avec ardeur; c'était une robe qu'elle avait promis de rendre faite le mercredi suivant (elle était couturière.) Elle causait avec moi comme si elle eût été dans son état normal, mais surtout avec sa mère, contre laquelle elle s'impatientait, parce que n'entendant pas ses réponses, elle prétendait qu'elle ne lui répondait pas. Je me faisais l'interprète de la maman, n'ayant pas voulu établir un rapport direct entre la fille et la mère, afin de maintenir un isolement plus complet et de conserver ainsi plus facilement mon influence.

Les jours et les nuits se passèrent ainsi, mais à dater du lundi, Marie ne se déshabilla plus; elle se jetait sur son lit, en nous disant : « je vais dormir ; » — elle y restait une heure ou deux; puis, que ce fût la nuit ou le jour, elle se remettait à travailler. et tout ce qu'elle fit pendant ce sommeil, fut fait avec une grande perfection.

Toutes les fonctions du corps se faisaient également bien; elle buvait, mangeait et dormait comme dans son état normal. Ses yeux étaient toujours fermés, et sa clairvoyance, vraiment ad-

mirable, ne se démentit pas plus que l'insensibilité entière du corps et des sens. Marie était d'une gaîté folle, elle plaisantait et taquinait les personnes qui l'entouraient avec un entrain et un esprit remarquables.

Je faisais de temps en temps des passes et j'imposais quelquefois les mains soit sur la tête, soit sur l'estomac. Pendant ces huit jours et ces huit nuits, je n'aperçus pas l'ombre d'un accident, ni même d'un malaise ; le cœur n'eut pas un mouvement plus vif dans un moment que dans l'autre, le pouls resta le même sans s'élever, ni s'abaisser ; la chaleur du corps ne changea pas. Que Marie fût couchée ou levée, qu'elle dormît, qu'elle travaillât ou qu'elle mangeât, sa respiration fut toujours d'une uniformité, d'une régularité pareille à celle d'un chronomètre, tout enfin chez elle était dans un calme parfait.

Pendant ces huit jours, elle me donna des preuves brillantes de lucidité et d'une exactitude admirable, même pour des faits à venir que je pus vérifier plus tard lorsqu'ils se furent réalisés.

Le dimanche suivant, lorsque nous voulûmes la réveiller, nous la plaçâmes, ainsi que nous-mêmes, dans la position exacte où nous nous trouvions le dimanche précédent au moment où je l'avais endormie.

Avant de la réveiller, je la magnétisai fortement pendant une heure, puis je la dégageai, et j'obtins le réveil tout aussi facilement que je l'obtenais précédemment après une heure ou deux de sommeil.

Lorsque Marie fut bien réveillée, bien dégagée de toute influence, et qu'elle nous eût parlé comme elle le faisait ordinairement, sa mère se jeta à son cou, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres ; elle l'embrassait en lui donnant les noms les plus doux, comme on en donne aux petits enfants, et ne pouvait se détacher d'elle. Tout en répondant aux caresses de sa mère, Marie était étonnée de cet excès de tendresse qu'elle ne comprenait pas, ne sachant à quoi l'attribuer ; elle regardait son père et surtout moi, avec des yeux interrogateurs.

Quand il fut bien positif pour moi qu'elle était revenue à son état normal, je lui proposai de l'endormir une fois pendant huit jours. «Quelle folie,» me dit-elle, «et pourquoi faire? Du reste, je n'ai rien à vous refuser, je le veux bien.»

Alors je lui expliquai que c'était chose faite et qu'elle était plus vieille de huit jours qu'au moment où je l'avais endormie. — Elle prétendit que je me moquais d'elle, ne vou-

lut pas le croire, et toute la semaine elle nia le fait. Ce ne fut que la Kermesse qui l'éclaira. — Elle savait, en s'endormant, que la fête ne devait avoir lieu que quinze jours après le dimanche où je l'avais endormie. Voyant cette fête arriver huit jours après son réveil, il lui fallut bien admettre qu'elle avait dormi huit autres jours. Mais la conviction fut lente à se faire chez elle, et elle demandait souvent si, pour un motif quelconque, on n'avait pas avancé la fête.

Ajoutons que Marie n'éprouva aucune suite fâcheuse de ce sommeil prolongé.

Ch. Lafontaine.

LES FRÈRES DAVENPORT A LONDRES.

Nous prenons dans la *Revue Spiritualiste* les pages suivantes, sur les frères Davenport ; nous les donnons aujourd'hui en laissant nos lecteurs à leurs propres réflexions; nous nous proposons de faire les nôtres dans le prochain numéro.

« Les frères Davenport, dont nous avons parlé dans notre précédente livraison, sont actuellement à Londres. Voulant nous édifier d'après une bonne source sur la valeur et sur la réalité des manifestations remarquables qui se produisent en leur présence, nous nous sommes renseigné auprès d'un de nos frères spiritualistes d'Angleterre, homme très-versé dans tout ce qui concerne les manifestations des esprits et les lois ou forces qui les gouvernent. Voici sa réponse : « Les frères Davenport font ici beaucoup de bruit. Les journaux s'en occupent beaucoup. Ce sont les plus fortes manifestations que j'aie jamais vues. (Ce monsieur était l'ami de M. Home.) Je n'ai pas le moindre soupçon de fraude. Elle est du reste impossible dans les conditions où les médiums se placent. »

De son côté, un correspondant du *Spiritual Magazine* écrit à ce journal les renseignements suivants que nous rapportons sans nous permettre de rien changer, même à leur style tout particulier.

« Le professeur Mapes m'a fait part de ce dont il avait été témoin à une soirée donnée par les jeunes Davenport. Ces jeunes gens consentent parfaitement qu'on leur lie les pieds et les mains de la façon qu'il plait aux assistants. En un instant ils sont déliés par les Esprits. Le principal agent de ces manifestations est l'Esprit d'un certain Jean Ring. Le professeur Mapes dit s'être entretenu avec lui environ une demi-heure. Sa voix était forte et distincte entendue avec un porte-voix. Il lui

avança la main et la sentit serrer fortement; après cette étreinte il palpa entièrement la main de l'Esprit : il la trouva plus grande et la serra fortement. M. Mapes était allé là accompagné de quelques amis seulement, parmi lesquels se trouvaient les docteurs Wilson et Warner. Ils avaient passé une soirée plaisante, pendant laquelle King avait montré beaucoup d'entrain. Il leur joua même un tour qui les étonna beaucoup et auquel ils ne s'attendaient nullement. Leurs chapeaux et casquettes furent enlevés en un instant de dessus leurs têtes, puis un instant après remis à leur place. En s'approchant de la lumière ils virent que leurs couvre-chefs avaient été retournés sens dessus dessous, parfaitement mis à l'envers. Il ne leur fallut pas mal de temps pour les remetre à l'endroit. Les gants du docteur Warner, qui étaient dans son chapeau étaient aussi retournés. Ceci s'est passé dans une grande chambre de club, choisie exprès par le professeur et ses amis, et n'ayant qu'une seule entrée servant en même temps de sortie. Les jeunes Davenport étaient assis autour d'une grande table posée sur une estrade. Il arriva qu'en un instant cette table fut soulevée et transportée, par-dessus la tête des auditeurs, dans le coin le plus reculé de la chambre. »

Compte rendu d'un collaborateur du Spiritual Magazine.

« Je suis heureux d'annoncer que le monde scientifique aura sous peu la satisfaction d'approfondir la question spiritualiste d'une manière qui ne s'est pas encore présentée dans ce pays jusqu'ici. Toutes les fois que j'ai assisté à des manifestations spiritualistes, les médiums n'admettaient qu'un petit nombre de témoins à la fois, et les phénomènes les plus extraordinaires, tels que la vue des mains, d'instruments de musique en opération, de médiums flottant en l'air, d'autres encore ont eu lieu dans une chambre obscure, et quoique tous les sens, sauf celui de la vue, fussent satisfaits, quant à leur réalité, les sceptiques ont objecté que l'obscurité rendait le tout fort louche. On avait beau leur dire que dans toute opération les conditions sont indispensables ; que le chimiste demande pour les expériences les plus délicates une chambre obscure, et que le photographe produit les plus beaux spécimens de son art dans un atelier dont le jour est exclu ; tous ces arguments ne servaient à rien : l'absence de la lumière, disaient-ils, dérobait sans doute à la vue quelque arrangement secret, quelque truc. Les incrédules s'en allaient, s'épargnant ainsi la peine d'approfondir comment les sens de tous les autres témoins avaient échappé à une telle fourberie. Une bonne occasion de se con-

vaincre s'est présentée au public de Londres par l'arrivée des frères Davenport et de leur compagnon M. Fag, qui ne tarderont pas à faire leur apparition à Paris.

« Les manifestations qui ont lieu par médianimité sont d'un caractère distinct et fort extraordinaire, et ne sont influencées en rien, à ce qu'il parait, par le nombre de personnes. La plus grande salle de New-York était constamment comble pendant leur séjour dans cette ville. On sait que ces jeunes gens permettent qu'on leur lie les mains et les pieds avec de bonnes cordes épaisses, en présence d'un comité choisi par l'auditoire. Des instruments de musique se sont fait entendre sans que personne y touchât; l'auditoire voyait des mains et des bras qui n'avaient aucune ressemblance avec *nos* membres, et ce qui couronne l'œuvre, c'est que tandis que M. Fag est fortement lié, les mains derrière le dos, avec une corde scellée, les agents invisibles lui ont en un instant ôté son habit et le lui ont remis sans rien déranger aux liens. Comment les Esprits accomplissent-ils ce haut-fait, c'est ce que je ne peux pas expliquer, mais il n'y a pas lieu de douter que l'on puisse voir ce phénomène, et j'aurai la satisfaction d'apprendre que beaucoup de mes amis, tout en professant la foi la plus implicite dans des phénomènes analogues dont j'ai été témoin, hésitent cependant encore à croire leur origine spiritualiste, tant ils sont extraordinaires. Ils se trouvent toutefois très-embarrassés, obligés qu'ils sont ou d'ignorer l'évidence de leurs sens, ou d'admettre la réalité de quelque chose de plus merveilleux encore que l'intervention des Esprits. Il est vrai que ces manifestations ont lieu dans une chambre à demi obscure ou dans un petit boudoir, placé néanmoins en pleine vue de l'antichambre, qui n'est point dans l'obscurité. Un membre du comité peut tout visiter dans le cabinet, et l'on m'assure que toutes les circonstances environnantes sont de nature à rendre la déception impossible. — Ces jeunes gens sont accompagnés par le Rév. J.-B. Ferguson, homme d'une grande intelligence. Sa partie à lui est d'introduire ces jeunes gens à l'auditoire, et il m'a expliqué que ce n'est pas son intention d'affirmer que ces effets sont le résultat de la puissance spirituelle; il s'en rapporte pour cela à d'autres plus éclairés que lui. Il dit en outre qu'ils sont prêts à donner une séance privée à quelques investigateurs choisis avant que de s'exhiber en public.

« Mon avis, à ce sujet, était qu'ils devraient inviter sir R. Murchison, sir David Brewster, M. le professeur Faraday, M. Charles Dickens, quelques membres de la presse, avec la

condition qu'ils mettraient au jour, par écrit, le résultat de leur investigation, et que lui, le Révérend Ferguson, serait libre de le livrer à la publicité. »

VARIÉTÉS.

La librairie Didier (1) a publié cette année plusieurs ouvrages qui intéressent les magnétiseurs, sinon directement, dumoins par une multitude de faits qui appartiennent au magnétisme, et quelques autres qui sans lui appartenir, sont cependant du même ordre.

L'histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de St-Médard, par P.-F. Mathieu.

La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge, par L.-E.-Alfred Maury.

Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, traduit du grec par A. Chassaing.

L'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres et son influence, par Hersart de la Villemarqué.

Nous nous proposons de parler plus au long de ces ouvrages qui, selon nous, ont un mérite réel, qui doit les rendre précieux aux hommes qui s'occupent du magnétisme et des sciences occultes.

La Santé et la *Loi universelle de guérison,* par Hureau, vient de paraître chez Germer-Baillière (2).

Les quelques mots que nous en avons lu dans le *Siècle* nous donnent l'espérance que cet ouvrage est sérieux et se propose un but d'utilité. Nous en parlerons quand nous l'aurons lu.

M. Manlius Salles, libraire à Nîmes, qui s'occupe beaucoup de magnétisme au point de vue thérapeutique, nous donne connaissance de diverses cures obtenues par lui dernièrement à Paris, et de plusieurs autres faites à Nîmes depuis son retour.

M. Manlius nous annonce, en outre, qu'il va reprendre bientôt la publication de la *Revue des sciences occultes et naturelles,* qu'il avait été forcé d'interrompre par des causes indépendantes de sa volonté.

M. Manlius est un homme infatigable, que nous félicitons et remercions sincèrement du courage et de la persévérance qu'il met à propager le magnétisme dans tout ce qu'il a de bon et d'utile.

(1) Didier et Cᵉ, libraires-éditeurs, Quai des Augustins, 35, à Paris.
(2) Germer-Baillière, 17, rue de l'Ecole de Médecine, Paris.

N° 9. 15 Décembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.



ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VII.

MOYENS D'ACTION.

(*Suite*.)

Les moyens d'action peuvent être rangés dans trois catégories, savoir :

1° Les procédés pour stimuler, pour charger.
2° Les procédés pour calmer.
3° Les procédés pour dégager, pour réveiller.

La première catégorie comprend ;

1° Les passes de tête.
2° Les passes de face.
3° Les passes droites *simples* et saccadées.
4° Les grandes passes (*en donnant*).
5° Les percussions.
6° Le tapotement.
7° Les frictions digitales.
8° Le massage (*en donnant*).

9° L'emploi de l'électricité, de l'aimant, des objets magnétisés, tels que l'eau, l'air, les vêtements.

La deuxième catégorie présente :

1° Les grandes passes (*sans donner*).
2° Le souffle chaud.
3° Les frictions palmaires.
4° Les compressions.
5° Le massage simple.

La troisième catégorie offre :

1° Les passes transversales.
2° Les passes longitudinales.
3° Le souffle froid.
4° La ventilation.
5° Le massage (en retirant).

Tous ces moyens d'action constituent des actes purement mécaniques qui s'exécutent à l'aide de la *contraction externe*, de la *contraction interne*, ou sans contraction aucune, autrement dit en *donnant*, en *retirant*, ou *sans donner*.

Nous décrirons successivement chacun de ces procédés.

PRMIÈRE CATÉGORIE.

Procédés pour stimuler, pour charger.

La contraction magnétique externe se fait en contractant les muscles de la face, du cou et du thorax, de manière à remonter l'estomac le plus possible, autrement dit en gonflant la poitrine, sans cependant trop gêner la respiration. Cette contraction doit être soutenue d'une façon uniforme, *et les bras et les mains doivent conserver leur souplesse naturelle* dans l'application de tous les procédés magnétiques, ce qui est une condition essentielle assez difficile à obtenir, surtout chez les commençants.

La contraction magnétique interne se pratique en convulsant la région épigastrique, *en rentrant la poitrine* et en accompagnant cet acte d'une forte inspiration.

Les passes de tête se font de la manière suivante : on allonge les bras le long du corps, les poings fermés, les pouces en dedans, on contracte les bras en les rejetant un peu en arrière et l'on fait en même temps la contraction externe. On apporte les mains au-dessus de la tête du sujet, à trois ou quatre cen-

timètres de distance, la face dorsale en dessus, on ouvre les doigts et l'on descend ainsi le long des oreilles *en ondant* un peu. Parvenu à la hauteur des épaules on retourne brusquement les mains et l'on reste dans cette position quelques instants, les doigts légèrement tendus et dirigés vers le corps, *en donnant* fortement, c'est-à-dire en activant la contraction externe, afin d'envahir la poitrine; on descend ensuite les mains jusqu'à la saignée. Arrivé là on ferme précipitamment les mains et on les éloigne brusquement du corps.

Toutes les passes doivent être ainsi arrêtées afin d'empêcher la déperdition du fluide.

D'un autre côté, on ne doit jamais, après avoir chargé les mains de fluide, les remonter devant la poitrine ou la figure du sujet, si l'on veut éviter une congestion fluidique, soit de l'épigastre, soit de la tête, et prévenir des accidents fâcheux.

Les passes de face s'effectuent comme suit : Après avoir chargé les mains de fluide, comme il a été dit précédemment, on les élève au-dessus de la tête du sujet ou de la partie que l'on veut magnétiser, on ouvre les doigts lentement, on les allonge de manière que les mains se touchent par les index, les pouces étant en-dessous, appliqués l'un contre l'autre; on reste dans cette position pendant quelques secondes, et l'on descend ensuite les mains perpendiculairement au corps en suivant la ligne médiane; on insiste un moment en face des sourcils pour agir fortement sur le cerveau et sur les yeux et l'*on arrête* les passes, comme il a été dit, sur les fausses-côtes, en évitant d'actionner l'épigastre qui est très-impressionnable. Toutes les passes doivent être faites sans contact aucun.

Les passes droites s'exécutent de cette façon . on charge les mains de fluide, on les place au-dessus de la tête du sujet, toujours à quelques centimètres de distance; on ouvre les doigts qu'on réunit en faisceau et on les tient un instant dans cette situation au-dessus de l'arcade sourcillière, à la naissance des cheveux; *on donne* énergiquement, puis on étend les doigts en araignée et l'on descend lentement devant la figure, les bronches et les poumons, en ondant légèrement, et l'on arrête ces passes devant les fausses-côtes, comme les passes de face.

Les passes droites *saccadées* s'effectuent de la même manière, mais en secouant les mains comme si on touchait du piano.

Les grandes passes, (en donnant) se font comme les passes de face, avec cette différence que les pouces doivent être croisés en dessus et que ces passes se prolongent jusqu'à la hauteur des genoux : pour faire les grandes passes on se place à côté du sujet et non en face. L'on tient les mains dans une position parallèle au corps et non perpendiculairement. Il faut avoir le soin de séparer les mains et de les écarter en passant devant l'épigastre.

Les percussions se pratiquent comme la première partie des passes droites, c'est-à-dire qu'après avoir chargé les mains de fluide on réunit les doigts en faisceau et l'on frappe fortement sur les endroits que l'on veut percuter.

Le tapottement se fait en soutenant la contraction externe et en promenant les doigts sur les parties que l'on veut actionner, comme si l'on agissait sur les touches d'un piano.

Les frictions digitales s'opèrent de la même manière que les percussions, avec cette différence qu'au lieu de frapper on frotte légèrement et circulairement de gauche à droite ou, pour mieux dire, de dedans en dehors.

Le massage (en donnant) s'effectue soit avec l'extrémité des doigts, soit avec la main entière en soutenant la contraction externe pendant toute l'opération.

L'électricité s'applique à l'aide d'une machine à induction, soit directement, soit par l'intermédiaire des bras du magnétiseur, lesquels servent alors de conducteurs.

L'aimant réagit par influence, on le promène sur le trajet des nerfs en opposant toujours les pôles de même nom.

L'eau magnétisée s'emploie en compresses, en injections ou en boisson, l'*air* en inhalation. Les vêtements ou autres objets agissent par le contact immédiat.

Pour magnétiser l'eau, l'air ou un objet quelconque, on a recours aux passes de face, aux passes droites, simples ou saccadées, aux grandes passes (en donnant) et au souffle chaud que nous décrirons plus loin.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

Procédés pour calmer.

Les grandes passes (sans donner) se pratiquent comme les grandes passes en donnant, mais sans aucune *contraction musculaire*. Les doigts doivent être dirigés vers le corps, les pouces en-dessous, comme dans les passes de face. Point n'est

besoin d'écarter les mains devant l'épigastre. Les grandes passes sans donner agissent par absorption, cela en vertu du pouvoir dont jouissent les pointes.

Le souffle chaud se fait ainsi : on applique la bouche demi-ouverte à quelques centimètres de la partie sur laquelle on veut agir, et l'on souffle lentement en soutenant la contraction externe.

Les frictions palmaires s'exécutent comme les frictions digitales, circulairement et avec la paume de la main.

Les compressions s'effectuent en appliquant l'extrémité des doigts, les mains réunies par les index sur la partie que l'on veut calmer. On fait alors la contraction interne en aspirant par saccades et longuement.

Le massage simple s'opère avec l'extrémité des doigts ou avec les mains entières, sans aucune espèce de contraction magnétique.

TROISIÈME CATÉGORIE.

Procédés pour dégager, réveiller.

Les passes transversales se font en élevant les deux mains ouvertes et jointes par les index au-dessus de la tête du sujet et en les rabattant brusquement de manière à décrire un quart de circonférence devant la figure et la poitrine du somnambule, le tout *en retirant* fortement, c'est-à-dire avec la contraction interne.

Les passes longitudinales s'exécutent en agitant transversalement la main ouverte et souple depuis la tête du sujet jusqu'à l'extrémité des pieds et au-delà, toujours en retirant fortement et en secouant les mains après chaque passe.

Le souffle froid s'effectue ainsi : on applique la bouche presque fermée, tout près de la partie que l'on veut dégager; on aspire fortement en pratiquant la contraction interne, puis l'on souffle vivement et du bout des lèvres, comme si l'on voulait éteindre une bougie. Le souffle froid est le procédé le plus efficace pour réveiller, pour dégager la tête et l'épigastre.

La ventilation s'opère comme les passes longitudinales, mais avec l'aide d'un éventail ou d'un écran, en retirant fortement et par secousses.

Le massage en retirant se pratique comme le massage simple, mais en soutenant la contraction interne et en secouant les mains de temps à autre.

Généralement tous les procédés magnétiques s'exécutent *en descendant*. Il est cependant quelques exceptions que nous signalerons en temps et lieu. Les passes et autres procédés magnétiques ne se pratiquent *en remontant* que sur les membres et sur le torse et jamais sur la tête, car on produirait nécessairement une congestion fluidique, c'est-à-dire un accident grave, tel que la folie.

Tels sont les procédés dont nous faisons usage habituellement. — Nous ferons connaître par la suite l'application de ces divers procédés à chaque cas particulier, d'après la loi du mouvement moléculaire que nous avons formulée précédemment, et nous décrirons le mode d'action du fluide vital dans chacun des phénomènes magnétiques.

Notre étude formera un travail réellement scientifique.

L. D'Arbaud.

(*La suite au prochain numéro.*)

Lorsque nous ouvrons les colonnes de notre journal à nos collègues, pour exposer leurs théories et leur pratique, nous entendons leur laisser la responsabilité entière de leurs opinions, tout en nous réservant cependant la liberté de contrôler ou de discuter des assertions qui peuvent nous paraître fausses, et qui, selon nous, pourraient dès lors communiquer des notions erronées à nos lecteurs, si elles n'étaient réfutées.

C'est ainsi que notre honorable correspondant, M. L. d'Arbaud, dans son étude rationnelle du magnétisme, avance une foule d'assertions sur lesquelles nous sommes en désaccord ou en contradiction avec lui.

Nous ne le suivrons pas aujourd'hui dans son étude, ce qui nous entraînerait trop loin ; nous nous contenterons de dire que son système de contractions internes et externes est défectueux de tous points. Nous le lui avons déjà dit, nous le lui répéterons encore, parce que c'est là un fait des plus essentiels dans la pratique, et sur lequel il ne peut s'élever aucun doute chez un magnétiseur expérimenté.

Nous déclarons donc encore une fois, qu'un magnétiseur ne doit jamais chercher à provoquer sur lui-même une contraction quelconque, pour produire un effet magnétique sur un malade ou sur tout autre patient.

Lorsqu'une contraction existe chez le magnétiseur, elle ne

peut être que le résultat inconscient, involontaire de l'effort fait pour émettre le fluide ou pour obtenir un effet, et non le résultat d'un acte de volonté spécial ; de plus, quand la contraction existe, involontaire ou inconsciente, elle ne se produit qu'à l'estomac, à moins qu'elle n'ait lieu dans un moment de crise dangereuse, où, chez le magnétiseur, la volonté de soulager est tellement intense, qu'il se fait chez lui un effort musculaire et inconscient dans tout le corps, comme par exemple quand on veut soulever un fardeau trop lourd.

Un magnétiseur doit donc toujours être calme, et ne jamais mettre de violence dans son action ; toute sa force doit être concentrée sur la seule pensée d'émettre le fluide magnétique en le projetant sur le patient. Sa volonté, qui n'a d'action *que sur lui-même*, doit être intense et continue, afin que l'émission du fluide se fasse sans secousses, et que l'envahissement de l'organisme du malade ait lieu pour ainsi dire insensiblement. Cet envahissement sera d'autant plus complet et causera d'autant moins d'ébranlement nerveux chez le malade, que l'action aura été plus égale, plus soutenue. En agissant ainsi, le magnétiseur n'a point à se contracter volontairement ; il faut, au contraire, que tous ses membres soient souples et ses mouvements moelleux, et plus les passes seront faites lentement et posément, plus l'effet sera grand sur le malade.

Nous reviendrons sur l'étude de M. d'Arbaud, auquel nous laissons toute la responsabilité des notions qu'il avance.

Ch. Lafontaine.

LES FRÈRES DAVENPORT A LONDRES.

Nous lisons dans la *Revue spiritualiste* :

« Les frères Davenport, dont nous avons parlé dans nos deux précédentes livraisons, continuent à faire merveilles à Londres. Une foule de personnes honorablement connues par leur loyauté, le sérieux de leur caractère et le bon esprit d'observation, ont assisté aux manifestations remarquables que la présence des médiums a le don de provoquer. Les expériences, pour ces personnes ont été concluantes, et elles ont su le déclarer ouvertement par la parole et par écrit. Toutes conviennent de la vérité des faits et de la loyauté avec laquelle ils sont produits, sans toutefois tomber unanimement d'accord sur la source des agents producteurs. Pour les uns ce sont

des Esprits ; pour les autres ce sont uniquement des forces que l'on connaîtra plus tard, mais qu'il est toutefois du devoir de la science d'étudier. En attendant que les phénomènes intelligents et très-volontaires qui ont été produits en présence des jeunes médiums, sans leur participation, sans aucune action visible ou physique de leur part, soient expliqués autrement que par les agents que nous appelons Esprits, et *de crainte qu'ils ne le soient jamais*, disons que les journaux qui ont parlé des frères Davenport sont les suivants :

The Morning Post ;—The Times ;—The Standard;—The Daily News ; — The Telegraph ; — The Morning Star ; — The general Tone of the Daily Press ; — The scientific Report ; — The Saturday Review ; — The Spectator, etc.. etc.

L'un des articles les plus circonstanciés, et les plus importants par le nombre et la qualité des témoins qui y sont cités, est celui qu'un de nos compatriotes, un Français, domicilié à Londres, et témoin, à écrit. Le voici :

M. Boucicault a l'éditeur du *Morning Star*.

« Monsieur,

« Une séance a eu lieu, provoquée par les frères Davenport et M. Fay, dans Albemarle street, en présence de : lord Burry, sir Charles Nicholson, sir John Gardiner, sir Ch. Lennox Wilke, Rév. E. H. Newenham, Rév. W. Ellis, capt. E. A. Inglefields : MM. Charles Reade, James Matthews, Algernon Borthwick, J. Wills, H. E. Ormerold, J. W. Kaye, S. A. Bostock, Robert Bell, J. N. Manglies, H. M. Dunphy, W. Tyler Smith, T. L. Coward, John Browo, M. D., Robert Chambers, Dion Boucicault, W. S. Rideout.

« La chambre dans laquelle la séance eut lieu est un grand salon duquel tout l'ameublement avait été retiré, hors un tapis, un candélabre, un sopha et quelques chaises. A deux heures les personnes ci-dessus nommées arrivèrent, et la chambre fut examinée très-soigneusement. On suggéra qu'une armoire dont les médiums se servaient et qui était dans une chambre à côté fût placée dans le premier salon, et cela dans un lieu choisi par nous-mêmes. Nous envoyâmes chercher chez un marchand d'instruments de musique six guitares et deux tambourins pour que les instruments dont on se servirait ne fussent pas ceux avec lesquels les jeunes gens avaient l'habitude d'expérimenter. A deux heures et demie, les frères Davenport et

M. Fay arrivèrent, et la séance commença par un examen des habillements et des personnes des frères Davenport, et il fut certifié qu'aucun engin ou truc ne se trouvait sur eux. Ils entrèrent dans l'armoire et s'assirent en face l'un de l'autre. Le capitaine Inglefields commença à lier les médiums avec une corde que nous avions nous-même achetée. Il lia M. W. Davenport les mains derrière le dos au siége; lord Burry en fit autant à M. J. Davenport. Les nœuds de ces ligatures furent alors cachetés et scellés. Une guitare, un violon, un tambourin, deux sonnettes et une trompette en cuivre furent placés dans le bas de l'armoire. Les portes furent alors fermées, et assez de lumière fut laissée dans la chambre pour permettre de voir ce qui allait suivre. J'omettrai de parler des sons confus qui retentirent bruyamment dans le cabinet et de la violence avec laquelle les portes furent ouvertes à plusieurs reprises et les instruments jetés, tandis que des mains apparaissaient comme d'ordinaire à l'orifice dans le centre de la porte du cabinet. Les incidents suivants me paraissent plus dignes d'être rapportés. Pendant que lord Burry se baissait en dedans de l'armoire, la porte étant ouverte et les opérateurs vus liés avec leurs ligatures scellées, une main détachée de tout corps fut clairement observée descendant sur lui. Il recula en arrière en tressaillant, remarquant qu'une main l'avait frappé, Ensuite, dans la pleine lumière du candélabre, dans un intervalle de la séance et pendant que les ligatures étaient examinées, une main blanche et délicate de femme fut vue s'agitant pendant plusieurs secondes dans l'air au-dessus. A cette apparition, il y eut une exclamation générale de tous les assistants. Sir Ch. Wilkes entra alors dans l'armoire et s'assit entre les deux jeunes gens, ses mains de droite et de gauche tenant les leurs et y étant liées. Les portes furent alors fermées, et les sons confus et bruyants recommencèrent. Plusieurs mains apparurent encore à l'orifice. Parmi elle on vit les mains d'un enfant. Après quelque temps, sir Charles Wilkes retourna parmi nous, et rapporta que, pendant qu'il tenait les deux frères, plusieurs mains avaient touché sa figure et ses cheveux; les instruments qui étaient à ses pieds avaient grimpé sur lui, fait le tour de son corps, et s'étaient élevés au-dessus de sa tête; l'un d'eux se plaça sur ses épaules. Pendant que ceci avait lieu, les mains qui parurent furent touchées et saisies par le capitaine Inglefields, et il affirma qu'au toucher, elles paraissaient des mains humaines, bien qu'elles s'évanouissent pendant

qu'il les tenait. J'omets de mentionner d'autres phénomènes dont le récit a déjà paru ailleurs. Ce qui suivit eut lieu dans l'obscurité. Un des messieurs Davenport et M. Fay s'assirent parmi nous; deux cordes furent jetées à leurs pieds, et dans deux minutes et demi, on les trouva liés, pieds et mains, les mains derrière le dos, attachées fermement à leur chaise et les chaises attachées à une table. Pendant ce temps, une guitare s'éleva de la table et flotta autour de la chambre et au-dessus de la tête des assistants, en touchant quelques-uns légèrement. Quelquefois une lumière phosphorescente rayonna au-dessus de nos têtes; les mains et les épaules de plusieurs personnes furent touchées par tous les instruments et par les mains. La guitare, pendant tout ce temps, flottait autour de la chambre, quelquefois touchant le plafond, quelquefois rasant la tête ou les épaules de quelqu'un; les sonnettes furent brusquement jetées par-ci par-là et un léger son fut maintenu sur le violon; les deux tambourins roulaient sur le parquet, quelquefois le heurtant avec violence, quelquefois venant sur les genoux des personnes du cercle. En ce moment, l'un des assistants, M. Rideout, tenant un tambourin, demanda qu'il fût ôté de ses mains, ce qui fut fait à l'instant. Il en fut de même avec lord Burry; mais lord Burry résista à l'arrachement du tambourin. M. Fay demanda alors que son habit lui fût enlevé. Nous entendîmes à l'instant le frôlement violent d'un habit qu'on enlève. Alors eut lieu le fait le plus remarquable : on alluma; M. Fay fut vu, toujours lié et couvert de son habit; aussitôt on vit celui-ci quittant sa personne et comme retiré de lui par en-haut; il vola au candélabre, au-dessus duquel il resta un moment, et ensuite tomba à terre. M. Fay fut vu, pendant ce temps, lié, les pieds et les mains disposés comme précédemment. Un de nous ôta alors son habit, qui fut placé sur une table; la lumière fut éteinte, et l'habit fut mis sur M. Fay avec une grande promptitude. Avant que ces incidents se passassent dans l'obscurité, nous avions placé une feuille de papier sous les pieds des autres opérateurs et tiré une ligne au crayon autour d'eux, afin que, s'ils eussent bougé, on pût le constater. Nous voulûmes aussi qu'ils comptassent plusieurs fois de 1 à 12, pour que leur voix, constamment entendue, pût nous certifier qu'ils étaient toujours dans le même lieu où ils avaient été attachés. Tout se passa d'une façon concluante. A la fin de cette séance, une conversation générale eut lieu au sujet de ce que nous avions vu et entendu. Lord Burry

dit alors que l'opinion générale semblait être que nous devions assurer les frères Davenport et M. Fay qu'après un examem strict et très-sévère de leurs procédés, les personnes présentes ne pouvaient arriver à d'autre conclusion que celle-ci : qu'il n'existait de leur part aucune trace de tricherie d'aucune forme et certainement nul compérage ni mécanisme de prestidigitation quelconque, et qu'on devait l'attester hautement.»

A la suite de ce narré exact des faits, M. Boucicault, en forme de jugement personnel, ajoute :

« Qu'on me permette en terminant d'observer que je n'ai aucune foi dans ce qui s'appelle *spiritualisme*, et que rien de ce que j'ai vu ne me porte à y croire. La pure réalité de quelques-unes des manifestations suffirait pour m'éloigner d'une telle théorie; mais je crois que nous n'avons pas entièrement exploré les régions de la philosophie naturelle; que, dans cela, nous nous sommes bornés aux inventions utiles, et que nous nous sommes contentés de penser que les lois de la nature nous sont toutes bien connues et limitées à nos connaissances actuelles. Un grand nombre de personnes, en voyant ces faits les attribuent à des agents spirituels, d'autres restent en doute; mais comme ce sujet occupe sérieusement un grand nombre d'esprits sérieux en Europe et en Amérique, les hommes de science sont-ils excusables en le traitant avec indifférence ou mépris ? Quelques personnes pensent que la condition de l'obscurité semble impliquer de la jonglerie ; mais une chambre noire n'est-elle pas nécessaire aux procédés de la photographie? Et que répondrions-nous à celui qui dirait, à cause de cela, que la photographie est un escamotage ; qu'il faut que tout s'y passe à la lumière, sans quoi il n'y a aucune foi à y ajouter? Il est vrai que nous savons pourquoi l'obscurité est nécessaire pour la photographie; mais si les hommes de science veulent analyser ces phénomènes de l'ordre spiritualiste, ils prouveront pourquoi l'obscurité leur est aussi essentielle.

Denis Boucicault. »

L'un des collaborateurs du *Times*, M. Oxenford, qui a assisté à une séance, a écrit dans ce journal qu'il convient des mêmes faits. Il conclut par ces paroles : « Tels sont les principaux phénomènes attribués par les opérateurs à des agents spirituels. Pour résumer le caractère essentiel de la séance, il suffit de dire que les frères Davenport sont liés pendant que la chambre est éclairée, qu'ils font leurs miracles dans l'obscu-

rité, et qu'au retour de la lumière ils sont trouvés liés comme auparavant. Les investigateurs ont à s'assurer si les frères Davenport peuvent se délier eux-mêmes et se replacer dans leurs liens pendant les intervalles d'obscurité, et quand même ceci serait praticable, s'ils peuvent sans aucun aide produire les effets que je viens de décrire. »

Il est, en vérité, difficile de se résigner à croire que des hommes sérieux, ou du moins passant pour tels, puissent dégrader et avilir leur intelligence au point où nous le voyons dans les comptes-rendus des expériences des frères Davenport. Quand nous lisons les faits venant d'Amérique et décrits par les Américains, nous n'y faisons aucune attention, nous savons ce qu'il faut croire des *canards* ou des *jongleries américaines*. Mais aujourd'hui, c'est à Londres que se passent ces faits, ce sont des Anglais qui non-seulement les décrivent, mais qui leur donnent la sanction de leur autorité scientifique, morale ou intellectuelle. En vérité, nous ne savons plus distinguer ce qu'il faut le plus admirer, de l'impudence des frères Davenport, venant assurer que les *Esprits* les délient, les attachent, les déshabillent et les rhabillent, ou de la crédulité honteuse de ceux qui osent proclamer leur croyance à de telles absurdités et leur donner un assentiment public.

Sans entrer dans le détail des faits, examinons s'il y a lieu d'observer les prétendus phénomènes spiritistes, non-seulement des frères Davenport, mais encore de tous ces individus qui se prétendent non pas inspirés par les *Esprits*, comme le prétendaient autrefois certains enthousiastes, mais régnant sur eux et les asservissant à leurs ordres.

Cet examen éclairera peut-être quelques personnes trop crédules : dans tous les cas notre devoir est de l'essayer.

Nous avons peut-être une certaine autorité en pareille matière, nous qui magnétisons depuis trente ans, et qui devrions être en bonne odeur auprès de Messieurs les *Esprits ;* nous qui avons vu et produit des faits que Messieurs les spirites exploiteraient peut-être avec quelque apparence de raison pour leur religion nouvelle, s'ils savaient et pouvaient les reproduire.

Nous pourrions signaler et présenter une foule de faits qui rentrent dans le genre dit *surnaturel,* et qui cependant ne sont que des faits simples et physiques comme la cause qui les a produits et les produit encore.

Nous ne nions pas les faits produits par les frères Davenport, pas plus que ceux que produisait M. Squire, autre médium américain auquel les *Esprits* faisaient jeter par-dessus sa tête une grande table de salon qui tombait sur des matelas placés derrière lui, pas plus que ceux de *Home*. Ce sont peut-être des jongleries adroitement faites, mais ces effets peuvent être aussi le résultat d'une cause tenant à l'état particulier dans lequel se trouvent ces médiums au moment où ces faits se poduisent.

Nous en avons vu, *vu de nos propres yeux*, bien d'autres et de plus étonnantes, tels que des pianos qui se soulevaient ou se reculaient d'un pied à l'approche d'une pauvre jeune fille de treize ans, qui ne les touchait pas et qui restait à distance. Il est vrai que celle-ci ne s'enfermait pas dans une armoire, qu'elle ne faisait pas éteindre les lumières, mais que c'était à la face du soleil dardant tous ses rayons lumineux ; il est encore vrai qu'elle ne prétendait pas, *elle*, la pauvre fille, que ces effets fussent produits par les *Esprits*. Non, elle souffrait d'un trouble survenu accidentellement dans son organisation, et qui disparut après quelques mois, ainsi que tous ces effets.

Mais des hommes supérieurs qui se disent religieux, M. de Mirville, par exemple, au lieu d'attribuer ces effets à un accident naturel, prétendirent qu'ils étaient produits par le démon, comme ceux du presbytère de Cideville, et tant d'autres sur lesquels M. de Mirville fit un livre.

Nous pourrions citer encore bien d'autres faits (sans parler des filles de Morzine), qui ont eu lieu devant nous, et que nous avons observés avec attention. Nous le ferons un jour, en démontrant d'une manière positive que tous ces faits produits par de prétendus *Esprits*, bons ou mauvais, ne sont en réalité que des résultats naturels, physiques, quand ils ne sont pas des jongleries.

Les *Esprits* qui sont aux ordres des médiums, quels qu'ils soient, sont de bien pauvres *Esprits*, pour ne savoir produire que d'aussi *pauvres choses*.

En vérité, il est honteux qu'au dix-neuvième siècle, des hommes sérieux, religieux, croient à des absurdités pareilles

Ch. LAFONTAINE.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Mémoire de M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu) sur certains phénomènes de la vie spirituelle chez l'homme. — Comptes-rendus des séances de la Société de Magnétisme. — La *Gazette des Hôpitaux*.

Paris, 10 décembre 1864.

« La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Cet apophthegme, cher M. Lafontaine, est la meilleure justification que je puisse donner du silence que j'ai gardé le mois passé.

Il est si bon de se taire !

Parler de quelqu'un ou de quelque chose, n'est-ce pas s'exposer à décerner des éloges, à infliger du blâme, — partant, à se créer des ennemis nombreux ?



Il n'est pas jusqu'aux spirites eux-mêmes, quoique prêchant sans cesse l'oubli des offenses et l'amour du prochain, qui ne se fassent faute de vous octroyer les épithètes les plus piquantes, — parce qu'on n'aura pas montré suffisamment d'enthousiasme pour l'évangile des Esprits ou pour l'épopée de l'an II.

Quant aux magnétistes, ils sont moins irascibles, je le reconnais, mais ils ont aussi le derme chatouilleux.

Il leur arrive de prendre de simples frictions pour des égratignures, voire même des contusions...

* * *

Cependant, on ne peut toujours répéter avec le docteur Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

A la longue, cela deviendrait fastidieux et ne s'appliquerait peut-être pas sans restriction au monde magnétique.

Il faut donc que le critique soit toujours à côté du narrateur, quand il s'agit de chronique magnétique. Et, comme par le passé,

Me moquant des sots, bravant les méchants,

je dirai sur toutes choses le fond de ma pensée.

* * *

A M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu), qui vient de pré-

senter à la Société de Magnétisme un mémoire « sur certains phénomènes de la vie intérieure ou spirituelle chez l'homme, et spécialement sur le rôle du cœur et du cerveau dans le somnambulisme, l'extase et la lucidité, » je dirai qu'il est, ou la victime d'une erreur de son esprit et de ses sens, ou un sublime inventeur et un poëte.

J'opterai pour l'une ou pour l'autre de ces assertions, quand j'aurai fait connaître aux lecteurs de ce journal les découvertes de M. le Dr Guyomar sur l'auscultation du cerveau, et sur les conséquences inconnues qui en découlent. Ce sujet méritant des développements, j'en remettrai l'exposition au mois prochain.

*
* *

D'ici-là, M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu) aura entendu, pendant des heures nombreuses, « ce bruit *ineffable* de la vie intérieure, » qu'il a déjà passé « mille heures de sa vie » à écouter avec ravissement et à suivre dans ses fantastiques pérégrinations.

* *
*

Je ferai observer à la Société de Magnétisme que le compte-rendu de ses séances témoigne d'un manque total de vitalité, et je lui donnerai le conseil de discuter les mémoires qu'on lui envoie, — exactement comme dans la plupart des Sociétés scientifiques, — au lieu de se contenter d'en laisser faire l'impression. On dirait qu'elle s'abandonne à une sorte de culte platonique qui ressemble à l'indifférence, cette Société dont le but est de lutter contre l'indifférence publique.

Elle ne vit que par son journal, qui s'alimente de travaux du dehors et que l'on pourrait comparer à un sarcophage dans lequel s'enterrent côte à côte et sans distinction les élucubrations désordonnées et les études sérieuses.

* *
*

« Paix et silence » semble être, à ce moment, le mot d'ordre de la gent mesmérienne, me disait, il y a deux jours, un magnétiste forcené de mes amis, en me mettant en main les les dernières livraisons de l'*Union Magnétique*.

Toutefois, je dois signaler l'imminence d'une discussion au sujet d'un travail très-judicieux de M. d'Arbaud sur ce qu'il appelle des *hérésies*, c'est-à-dire : transposition des sens, don des langues, instinct des remèdes et autres chimères.

Il est des *fervents* qui ont foi à cela. Pour nous, nous partageons entièrement les croyances de M. d'Arbaud. Nous ajouterions même à sa nomenclature de nouvelles hérésies, — entre autres la théorie des contractions magnétiques interne et externe, à laquelle se rattache toujours notre éminent collaborateur.

* *
*

M. Dureau avait bien raison, et les quelques lignes que nous avions écrites à propos des *Etudes sur la médecine animique et vitaliste* de M. le Dr Charpignon, ont été reproduites dans la *Gazette des hôpitaux*.

Je m'étonne que pareil journal fasse un emprunt à une publication magnétique et ne lui fasse pas l'honneur de la nommer.

Mettre au-dessous de l'article reproduit : Extrait du *Magnétiseur*, aurait-ce été déroger pour la *Gazette des Hôpitaux*?

Jean Bloc.

Genève. — Imprimerie A. Jaquemot et Ce.

N° 10. 15 Janvier 1865. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.
Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

AVIS.

Nous croyons devoir prévenir dès aujourd'hui nos abonnés et nos lecteurs, que nous nous proposons de suspendre la publication de notre journal *Le Magnétiseur*, à partir de la fin de l'année, c'est-à-dire à dater du 15 mars prochain ; de cette manière nous aurons rempli nos engagements vis-à-vis de tous nos abonnés, auxquels nous ne disons pas cependant un dernier adieu. Mais nous avons besoin de tout notre temps, pour terminer plusieurs ouvrages commencés et que nous voulons publier le plus tôt possible, puisqu'ils nous sont demandés.

Le premier sera : *Les Mémoires d'un Magnétiseur*, dont nous avons publié dans notre journal, quelques fragments inédits, qui peuvent donner une idée de ce que sera l'ouvrage entier ; on y trouvera l'histoire de notre vie magnétique avec tous ses accidents, ses déboires et ses tribulations, ses succès et ses revers ; les efforts incessants, le dévouement, le courage qu'il nous a fallu développer dans la lutte contre l'incrédulité, l'ignorance et la mauvaise foi ; la relation des guérisons et des effets obtenus par nos magnétisations, et les anecdotes auxquelles notre propagande a donné lieu dans nos voyages.

Ch. LAFONTAINE.

RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

V

ENCORE UN MOT SUR LES CRISES.

(Suite.)

Ah ça? mais quel émoi! Ai-je donc manqué de sens en parlant des crises pour que vous ayez, cher directeur, pris vous-même la peine de réfuter mes arguments dans deux numéros successifs? Ou bien suis-je resté en arrière des progrès accomplis, et mon opinion doit-elle passer au rang des choses surannées?

Voyons si, par un tantinet de polémique, nous ne pourrions pas élucider cette question, que beaucoup de vos lecteurs peuvent trouver obscure et qui n'est réellement qu'embrouillée. Si nous ne parvenons pas à nous entendre, au moins nous aurons tenté la conciliation par une franche discussion et une libre interprétation des faits.

Voici les nouvelles considérations que je veux soumettre à votre appréciation éclairée et que je vous prie de communiquer à vos lecteurs dont plusieurs sont des magnétiseurs émérites, qui jugeront entre nous.

1° Sur le fond même du débat vous dites :

« J'ai la conviction intime que Mesmer, en engageant à provoquer des crises, n'a jamais voulu parler de crises épileptiques, hystériques, choréiques ou simplement nerveuses, inhérentes à la maladie. »

Eh bien! j'en suis fâché pour votre conviction, mais elle est parfaitement erronée. Sans rechercher nous-même quel peut être le sentiment de Mesmer à cet égard, écoutons ce qu'en dit Deslon, son premier élève et le confident de ses pensées :

« Mesmer n'entend guérir qu'à l'aide des crises, c'est-à-dire en secondant ou provoquant les efforts de la nature. De là il suit que s'il entreprend la cure d'un fou, il ne le guérira qu'en lui occasionnant des accès de folie. Les vaporeux auront des accès de vapeurs, les épileptiques, d'épilepsie, etc. (Observations, page 46.) »

Est-ce clair, et que peut-on désirer de plus concluant? D'ailleurs si Mesmer n'avait cherché qu'à provoquer, comme vous le dites : « soit des transpirations, soit des évacuations alvines, utérines ou de vessie, etc., etc. » à quoi eût donc

servi la salle des *crises*, qui était établie dans les traitements et qui fut, à cause de sa destination, surnommée l'enfer aux *convulsions*. Ces noms ne confirment-ils pas éloquemment le dire de Deslon ?

2° Quant à l'utilité de ces crises (convulsives) provoquées, ce qui est l'objet principal, vous la niez en affirmant que chacune d'elles « laisse dans le cerveau et dans tout l'organisme des traces si profondes et si désorganisatrices que l'intelligence du malade s'affaiblit et que, malheureusement trop souvent, leur multiplicité amène l'idiotisme et l'imbécillité.»

Enfin vous ajoutez, sous forme de conclusion, que leur fréquent retour, produit par le magnétisme ou autrement « ne peut jamais être favorable dans aucun cas, et doit au contraire être toujours préjudiciable. »

Voilà bien ce qu'on peut appeler une déclaration de principes nette et carrée. Elle ne laisse place à la moindre équivoque ; mais des termes aussi absolus, aussi exclusifs sont-ils applicables en pareille matière? Ne craignez-vous pas d'être démenti par l'évidence et confondu par les faits, aujourd'hui même, ou demain peut-être.

Vous avez, certes, bel et bien le droit de parler en maître et de poser des règles déduites de votre longue expérience ; mais ceux qui vous lisent ont aussi celui de soumettre au contrôle de leur propre jugement les propositions qui leur sont données pour vraies. C'est même un devoir pour eux d'en user ; et s'ils le font sans prévention, comme simples vérificateurs, vous verrez que la plupart vous accuseront d'exagération.

3° Pénétrons, maintenant, dans le détail de vos affirmations, pour en extraire les conséquences et en peser la valeur :

Une première et grande différence me frappe, entre vos craintes et celles des magnétiseurs que j'ai précédemment combattus, c'est que, tandis qu'ils voient dans la provocation des crises, (je sous-entend toujours *convulsives*), un danger de mort, vous n'en redoutez qu'un affaiblissement de l'intelligence. En cela vous êtes plus rapproché qu'eux de la vérité ; mais pour être moins absolu, vous êtes tout aussi exclusif. Vous prohibez par un motif moins grave, mais vous prohibez tout de même ; en sorte que finalement vous les égalez. Ceci m'amène à vous poser la question que je leur ai adressée : Citez-nous les morts, montrez-nous les idiots et les imbéciles que la magnétisation a faits, sinon nous tiendrons vos appréhensions pour mal fondées à l'égard des crises.

Je ne nie pas, entendez-le bien, que ces violents ébranlements de l'organisme puissent être nuisibles ; je sais trop qu'ils sont *quelquefois* mauvais ; mais j'affirme qu'ils ne le sont pas *toujours*. Et quant à être favorables, j'ai la preuve, acquise par de nombreux exemples, qu'ils le sont *souvent* au lieu de *jamais*, comme vous l'avancez.

Là est notre point de divergence, le nœud de notre désaccord, et rien que là. Faites donc quelques tentatives, sans parti pris ni idées préconçues et vous verrez bientôt, j'en suis sûr, que vous aviez pris des exceptions pour la règle suivant laquelle les guérisons s'opèrent. Alors au lieu de batailler nous ferons alliance, ce qui vaudra beaucoup mieux.

4° J'allais clore et signer cet article lorsque m'est survenue la visite d'un membre éminent de la Société de magnétisme, à qui je l'ai communiqué. Il partage entièrement mon avis ; mais il paraît que ses collègues ne pensent pas ainsi. Il m'a dit en effet que l'espèce de mercuriale, sous forme de réflexions, dont vous avez fait suivre mon art. IV, a eu un plein succès auprès de ces Messieurs.

Il ne m'en coûte nullement d'avouer cet échec, et de confesser, par contre, le triomphe de vos opinions au sein de l'Assemblée qui fait pour nous fonction d'académie. Mais je ne puis accepter son verdict, par la raison majeure qu'elle ne représente que le passé, et que c'est de l'avenir que vient le progrès, dont j'attends la justification de mes vues. En un mot, si vaincu je suis, vainqueur je serai ; car j'ai la certitude d'avoir raison, et j'ose espérer que le nombre qui vous fait aujourd'hui cortége, se rangera un jour sous ma bannière.

Pardon de cette longue réplique ; mon excuse est dans le désir de faire prévaloir un moyen qui, prudemment employé, peut rendre de grands services.

Dr A. Z***

Je ne me suis point ému, mon cher Docteur, mais toutes les fois qu'une opinion me paraît fausse et que son application peut occasionner des inconvénients, je cherche à la détruire en rétablissant la route directe et vraie. Si vous êtes pour l'avenir, je ne suis pas de ceux qui sont restés en arrière, vous le savez.

Je n'examinerai point si j'ai bien ou mal interprété *Mesmer* et son système des crises, je vous ferai seulement observer que vous vous appuyez sur *Deslon*, son élève, et non pas sur *Mesmer* lui-même ; mais là n'est pas la question.

Vous prétendez guérir les maladies nerveuses convulsives, et entre autres, l'épilepsie, en provoquant en-dehors de leur apparition naturelle, la répétition des crises épileptiques, qui — vous ne pouvez le nier — rendent, à la longue, *idiot*, *imbécile* ou *fou*, le malheureux atteint de cette affreuse maladie, si même elles *ne le tuent pas*.

Mais le simple bon sens n'indique-t-il pas que les secousses nouvelles et fréquentes que vous provoquez par le renouvellement de ces crises, jointes aux secousses des crises naturelles de la maladie même, doivent porter une perturbation encore plus grande dans un système nerveux déjà troublé, et dont le désordre se fait sentir au cerveau et dans tout l'organisme?

Je n'ai jamais vu que l'eau agitée dans un vase soit calmée en l'agitant plus fortement.

Mais je ne veux pas pousser plus loin cette discussion déjà trop prolongée, je terminerai en répétant que ma longue pratique venant à l'appui d'un sentiment instinctif et intuitif, *m'a donné la conviction intime que provoquer des crises nerveuses convulsives, épileptiques ou autres, sur un malade atteint d'épilepsie, d'hystérie, de folie, etc., et dont, par conséquent, le système nerveux est dans une excitation perpétuelle*, est un NON SENS, UN ACTE IRRATIONNEL, ILLOGIQUE.

Ch. LAFONTAINE.



RAPSODIES.

VI

OPINION DE PUYSÉGUR SUR LE SPIRITUALISME.

Depuis que sous les faux noms de *spiritisme* ou même de *spirisme*, la nécromancie déguisée a pris pied dans le domaine mal défini du magnétisme animal, on a souvent prétendu faire parler les hommes dont la mémoire nous est chère. J'ai assisté dernièrement à une évocation de l'âme de Puységur, où l'esprit de ce magnétiseur était censé écrire par la main d'un médium. Cet entretien posthume différait tellement des croyances avérées du seigneur de Buzancy que j'ai voulu les comparer avec ses écrits. Le premier de ceux-ci qui m'est tombé sous la main est une brochure intitulée : *les fous, les insensés, les maniaques et les frénétiques ne seraient-ils que des somnam-*

bules désordonnés? et, par une particularité singulière, j'y ai justement trouvé la condamnation explicite de la doctrine dite spiritualiste.

Cette brochure porte la date de 1812, et à la page 69, l'auteur rapportant un entretien qu'il eut avec le docteur Gall pour le convaincre du somnambulisme, dit :

« . . . . M. Gall étant sorti, je suis resté seul avec M. Spurzheim. Ce dernier, tout aussi incroyant peut-être que M. Gall à l'existence d'un magnétisme dans l'homme, mais moins éloigné que lui, probablement, d'en admettre la possibilité, voulut bien entrer sur ce sujet en conférence avec moi. D'après tous ses motifs de douter de la réalité des phénomènes du somnambulisme, et dont il me fit part avec beaucoup de sincérité, j'ai vu combien la prévention est ingénieuse à saisir tout ce qui peut la satisfaire et la flatter. M. Spurzheim me croyait intimement persuadé, ainsi que tous les magnétiseurs, que des esprits purs ou intelligences incorporelles se manifestaient par l'organe des somnambules magnétiques, qu'ainsi donc et conséquemment à cette fantastique persuasion, nous ne doutions pas que les somnambules, inspirés par ces intelligences ne pussent nous révéler non-seulement les plus secrets mystères de la nature, mais encore, ainsi que Swedenborg, les merveilles du ciel et de l'enfer. Il fut très-étonné de ce que j'admettais avec lui l'existence d'un seul et unique principe de vie dans toute la matière animée et inanimée : d'où je tirais comme lui, la conséquence que la dissemblance de tous les êtres entre eux ne pouvait être (physiquement parlant), que le résultat de leurs diverses organisations. Il me fallut enfin me réhabiliter dans son esprit, de l'opinion que, sans m'avoir jamais vu, et avoir probablement jamais lu mes ouvrages, il avait prise de moi ; que je ne pouvais être qu'un visionnaire, évocateur d'ombres et de revenants, ou un extatique illuminé, se repaissant de toutes les chimères de la plus absurde mysticité. »

On voit par ce seul exemple combien sont audacieux ceux qui, prétendant communiquer avec les morts et leur servir d'interprètes, prêtent à ces personnages un langage en contradiction avec les opinions qu'ils ont professées de leur vivant. Si l'*Union* avait autant de courage que le *Magnétiseur*, et signalait comme lui ces rêveries, elles ne trouveraient bientôt plus créance que chez les sots tandis qu'elles se répandent chez des magnétiseurs sensés dont la bonne foi est surprise.

Si la presse magnétique n'éclaire pas suffisamment cette question, elle encourra le grave reproche d'avoir manqué à son devoir.

Dr A. Z***



ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VIII.

DISCUSSION.

(*Suite.*)

Avant de continuer notre étude il est nécessaire de vider une question en litige, cette question formant la base de notre théorie et de notre méthode.

Il est étonnant combien une vérité scientifique germe difficilement, tandis que les erreurs se propagent si facilement.

L'*émission*, le *rayonnement* du fluide vital, est-il le résultat immédiat de la volonté ou de la contraction musculaire?

Telle est la question en litige. Nous allons examiner cette question à fond puisque les circonstances nous y obligent.

Un homme peut concentrer son attention sur un sujet pendant vingt heures au moins. Pour notre compte particulier nous avons cherché la solution d'une question de mécanique pendant ce laps de temps.

Un magnétiseur, quelque expérimenté qu'il soit, peut-il réagir sur un sujet pendant le même laps de temps et provoquer des effets réels? Non! car après avoir magnétisé consécutivement pendant une heure ou deux au plus, divers somnambules, *nous sommes épuisé* et nous ne pouvons plus rien produire *malgré tous les efforts de volonté que nous puissions faire*. Nous pensons que tous les magnétistes sont dans le même cas et nous doutons qu'un magnétiseur quelconque, puisse produire la catalepsie et l'*attraction directe* après deux heures de magnétisation consécutive.

Lorsqu'un expérimentateur a dépensé la somme de fluide ou de *force masculine* dont il pouvait disposer, il est incapable de produire de nouveaux phénomènes sur un somnambule ou sur un crisiaque naturel; il absorbe, il dégage à son insu, cela malgré toute l'énergie de sa volonté, car un magnétiseur ne reste jamais *passif* vis-à-vis de son sujet. Dès l'instant qu'il n'émet pas de fluide, ou en d'autres termes, qu'il n'active

plus le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, il agit dans le sens contraire, il atténue ce mouvement, vu que le fluide vital tend toujours à se mettre en équilibre comme toutes les forces physiques.

Si l'émission du fluide était réellement le résultat de la volonté, un magnétiseur serait capable de provoquer tous les phénomènes magnétiques, tant qu'il pourrait *vouloir fermement*. En est-il ainsi? Non!

Ce fait seul suffirait pour nous donner raison, mais nous pousserons plus loin cet examen.

Nous avons montré que l'intervention de la volonté n'était nullement nécessaire pour produire les phénomènes magnétiques, puisque nous avons provoqué le somnambulisme *en dormant* sur un sujet couché non loin de nous, ou bien encore par l'effet d'une simple contraction musculaire, en soulevant un fardeau, en franchissant un obstacle.

A ces faits qui nous paraissent concluants, nous ajouterons les observations suivantes :

Tous les phénomènes de la vie organique et animale peuvent se résumer en un seul mot : *le mouvement*.

Le mouvement c'est la vie ; l'inertie c'est la mort.

Tout mouvement centripète de l'influx-nerveux se traduit par une sensation.

Tout mouvement centrifuge se révèle par une contraction musculaire.

Le jeu de tous les organes est le résultat d'une série de contractions musculaires.

Le mouvement du cœur, des poumons, de la cavité thoracique, du diaphragme, des bras, des jambes, de tout l'organisme en un mot : contractions musculaires!

Tout acte mental, toute manifestation énergique de la volonté se traduit également par une contraction musculaire. Le cerveau est tendu, le regard fixe, la respiration en partie suspendue, les muscles de la face, du cou et du thorax plus ou moins contractés; l'organisme entier est dans un état de surexcitation, de *tension* anormale. Ces phénomènes se produisent surtout pendant l'acte de la magnétisation.

Toute modification dans l'état moléculaire de l'influx-nerveux ne peut se produire que par un mouvement, et ce mouvement, en tant qu'il s'exerce dans le sens centrifuge, se traduit toujours par une contraction musculaire.

Demandez à un individu comment il marche? il vous répon-

dra qu'il marche parce qu'*il veut* marcher. Demandez également à un magnétiseur comment il agit sur un somnambule? il vous répondra qu'il agit parce qu'*il veut* agir.

Ces réponses n'ont aucun sens, scientifiquement parlant. Pour avoir une réponse satisfaisante, il faut pénétrer au fond des choses et chercher comment s'accomplissent ces phénomènes, Un individu marche parce que son esprit, son *sensorium comune*, communique une impulsion à l'influx-nerveux qui rayonne dans les nerfs locomoteurs et produit *la contraction des muscles*, laquelle contraction donne lieu aux mouvements automatiques.

La même chose a lieu chez un individu qui est en train de magnétiser, qui concentre sa volonté, qui prend les pouces d'un sujet ou qui fait des passes pour l'endormir.

L'intervention de la volonté est-elle réellement nécessaire pour exécuter un acte automatique tel que marcher, tourner une manivelle, opérer une contraction musculaire quelconque? Non, car nous nous promenons en pensant à tout autre chose et une fois que la première impulsion est donnée, la machine va d'elle-même.

Nous magnétisons de la même manière, c'est-à-dire sans aucune contention d'esprit, nous faisons ce que nous appelons la *contraction magnétique* d'une façon machinale, sans penser au sujet. C'est ainsi qu'hier soir, tout en tenant les pouces d'une jeune personne, nous réfléchissions à ce que nous venions d'écrire et nous ne fûmes rappelé à nous-même que lorsque la tête de la jeune fille s'affaissa sur sa poitrine et que la voix de l'un des assistants fit entendre ces mots : Elle dort...

Nous avons dit que toute contention d'esprit un peu forte, toute manifestation énergique de la volonté entrainait nécessairement la contraction des muscles de la face, du cou et du thorax, ceci à l'insu de la personne elle-même.

Que les magnétiseurs examinent attentivement ce qui se passe dans leur organisme lorsqu'ils cherchent à réagir sur un sujet, et ils verront que notre assertion est fondée. En effet, l'esprit ou pour mieux dire, le cerveau est tendu, les sourcils contractés, les paupières immobiles, l'œil fixe, la pupille dilatée, le cou rigide, la poitrine ouverte, le diaphragme convulsé, la respiration en partie suspendue, en un mot, le magnétiseur fait, sans s'en douter, ce que nous appelons *la contraction magnétique externe*. Cette contraction est proportionnée à l'énergie de la volonté.

Nous avons ajouté que cette contraction doit être faite d'une manière uniforme, c'est-à-dire sans secousse. Nous avons dit, en outre, que les bras et les mains ***doivent conserver leur souplesse naturelle***, ce qui est une condition essentielle, car la masse de l'influx-nerveux, bouleversée par la contraction musculaire, se tempère en s'écoulant par les bras et les doigts qui servent de conducteurs naturels au fluide vital, ceci en vertu de la propriété que possèdent les pointes.

Nous le répétons : sans contractions musculaires, point de modification dans le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, car tout mouvement centrifuge de l'influx-nerveux se traduit par une contraction musculaire, partant point d'émission, point de rayonnement du fluide vital, et par conséquent point de phénomènes magnétiques.

M. Lafontaine a essayé de réfuter cette vérité, mais il n'a fait que lui donner plus d'éclat.

En effet, M. Lafontaine reconnait, page 160, année 1863 du *Magnétiseur :* « Que si dans certains moments *où l'on veut agir fortement*, comme dans le cas de crise, il y a contraction chez le magnétiseur, elle se fait inconsciemment, sans aucune volonté de sa part, et tout-à-fait à son insu, de même que l'homme qui fait un violent effort pour soulever un pesant fardeau, raidit les jambes et les bras sans en avoir conscience. »

De ce que cet homme raidit ses jambes et ses bras sans en avoir conscience, chose qui me parait assez difficile à admettre, de ce qu'il ignore, ou qu'il ne se rend pas compte de ce qui se passe dans son organisme, est-ce une raison pour dire que cet homme accomplit cet acte, soulève ce fardeau, ***sans contracter ses muscles***? Non, certainement.

M Lafontaine fait la contraction magnétique à son insu comme la plupart des magnétiseurs, tandis que nous agissons sciemment avec connaissance de cause. — Et qu'on ne vienne pas nier l'effet de la contraction musculaire dans l'acte de la magnétisation, car, pour que cette contraction n'existât pas, il faudrait que le cerveau et toutes les parties du corps fussent dans un état d'*inertie*, *de résolution complète*; or, cet état c'est la mort !

Nous magnétisons *mécaniquement*, comme un homme qui tourne une manivelle, c'est-à-dire sans aucune contention d'esprit. Notre méthode présente sur celle de M. Lafontaine et de tous les partisans de la volonté, l'avantage de ne provoquer que de la fatigue musculaire, tandis qu'une forte contention

d'esprit produit souvent de violents maux de tête, surtout chez les débutants. D'un autre côté, les effets que nous obtenons, à force égale, sont plus prompts et mieux caractérisés.

Maintenant que le lecteur expérimente les deux méthodes pendant un mois ou deux sur divers sujets, qu'il compare les résultats obtenus et qu'il adopte la méthode qui lui paraîtra préférable.

La dernière note de M. Lafontaine laisserait supposer que nous contractons violemment les bras, les jambes, que nous agissons par secousses. Rien de tout cela n'a lieu. Nous procédons avec calme, nous contractons les muscles de la face, du cou et du thorax d'une manière uniforme et sans secousse, à l'exception de certains cas particuliers que nous signalerons par la suite; nos bras, nos mains et nos doigts sont souples, ainsi que nos jambes. Nous magnétisons à peu de chose près comme M. Lafontaine, seulement nous agissons sans aucune contention d'esprit, nous accomplissons un acte purement mécanique et nous faisons la contraction magnétique *machinalement,* et dès que la première impulsion a été donnée, nous tournons la manivelle en pensant à tout autre chose, tandis que M. Lafontaire et la plupart des magnétiseurs concentrent toute leur attention sur l'accomplissement de cet acte. M. Lafontaine doit nécessairement être fatigué beaucoup plus vite que nous. Telle est la différence qui existe entre nos deux théories et nos deux méthodes. Comme on le voit cette différence n'est qu'apparente.

M. Lafontaine avoue, dans son livre intitulé l'*Art de Magnétiser*, que dans certains cas, il n'a pu produire certains phénomènes, tels que l'attraction directe sur un sujet cataleptisé, ou bien encore sur un galvanomètre, parce qu'il était fatigué, c'est-à-dire parce qu'il avait dépensé la somme de force musculaire dont il pouvait disposer, cela malgré toute l'énergie de sa volonté. Ce fait nous parait concluant, car si l'émission du fluide était réellement le résultat de la manifestation de la volonté, comme le suppose M. Lafontaine, un magnétiseur pourrait agir efficacement sur un sujet pendant vingt heures consécutives et plus, car un individu peut concentrer toute sa volonté sur un objet, chercher la solution d'un problème ardu pendant ce laps de temps (Montegazza a observé la formation des bacteries pendant seize heures de suite), tandis qu'un magnétiseur est épuisé et par conséquent incapable de produire des effets actifs après une heure ou deux au plus de magnétisa-

tion continuelle. Passé ce laps de temps, il absorbe, il dégage malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire. Que peut-on objecter à cela? Rien, si l'on est de bonne foi.

Maintenant, que le lecteur juge et qu'il prononce.

Cette questiou étant vidée, nous reprendrons le cours de notre *Etude* dans le prochain numéro.

L. D'ARBAUD.

P. S. Nous remercions bien sincèrement M Jean Bloc, notre éminent collaborateur, de la sanction qu'il a bien voulu donner à notre article publié dans l'*Union magnétique*, sous se titre : *Hérésies magnétiques*, et nous le prions de vouloir bien méditer sérieusement les pages que nous venons d'écrire. Nous sommes persuadé qu'il se rendra à l'évidence des faits.

Ayant reconnu depuis longtemps, que certaines polémiques ennuient les lecteurs, nous ne chercherons point à réfuter la discussion scientifique de M. d'Arbaud, nous en référant à ce que nous avons déjà dit à ce sujet, nous ne discuterons donc pas plus longtemps son système de contractions auquel il parait tenir beaucoup. Nous ferons une seule observation.

M. d'Arbaud *accuse* qu'àprès deux heures de magnétisation selon sa méthode, il éprouve une fatigue, un épuisement qui le met dans *l'impuissance* de produire la cataepsie, l'attraction, et il pense qu'il en est de même pour tous les magnétiseurs.

Nous lui répondrons pour l'édifier;

Depuis trente ans, de sept heures du matin à dix heures du soir, nous magnétisons chaque jour 10 et 12 malades, donuant à chacun 1 heure, et à quelques-uns davantage. Nous faisons autant de bien, au dernier qu'au premier. Après ces magnétisations, nous donnons souvent un cours ou une séance publique, dans laquelle nous endormons deux ou trois sujets, sur lesquels nous faisons pendant deux heures des expériences de catalepsie, de sommeil à distance, d'attraction, d'insensibilité, etc., etc. Nous nous mettons ensuite à notre bureau et nous écrivons jusqu'à une heure ou deux du matin. Nous nous trouvons fatigué, mais non épuisé, et nous reccommençons le lendemain.

Voilà la vie que nous menons encore, au su et vu de tous, quoique nous ayons soixante-deux ans.—Il est vrai que

nous ne faisons point volontairement des contractions, et que lorsqu'il y en a chez nous, elle sont inconscientes.

Que M. d'Arbaud compare.

Ch. LAFONTAINE.



CATALEPSIE.

Au moment où un certain nombre de cas de catalepsie se déclarent dans plusieurs villes de France (comme si la mauvaise saison était favorable à son développement et le rendait presque épidémique), entre autres àParis, où le même jour on a porté dans un hôpital, deux personnes rencontrées dans la rue et frappées de cette maladie, ne serait-il pas à propos de rappeler aux médecins, qui n'ont aucune ressource contre cette maladie, que le magnétisme est tout-puissant dans des cas semblables :

Un grand nombre de médecins de tous pays ont pu déjà se convaincre, que le magnétisme fait cesser immédiatement toutes les crises nerveuses qu'elles quelles soient, tant ses effets sont constants et infaillibles. Nous venons leur déclarer que s'ils veulent employer le magnétisme dans les cas de catalepsie, de léthargie, ils verront cesser presqu'instantanément ces accidents.

Ce n'est point une supposition gratuite que nous faisons. Nous avons rencontré dans notre pratique, plusieurs cas de léthargie, de catalepsie, de tétanos, et nous avons *toujours réussi* à les faire cesser, qu'ils fussent anciens ou nouveaux et quelle qu'eût été précédemment leur durée.

Voici un cas de catalepsie fort curieux, qui certainement aurait pu être guéri par le magnétisme, en employant les insufflations chaudes sur l'estomac, le cœur, le cerveau, et les impositions des mains sur le cerveau et l'estomac. Il est raconté par M. le docteur *Legrand de Saulle*, à qui nous laissons la parole.

« Il y a *sept ans*, un très-honorable médecin de Paris, le savant et spirituel docteur Cerise, fit à une société médicale — où j'ai l'honneur de l'avoir pour collègue — une communication orale relativement à un malade atteint d'un état très-sin-

gulier de catalepsie, qu'il avait observé quelques semaines auparavant dans l'un des hôpitaux de la ville éternelle. Je fus, à cette époque, vivement frappé des faits rapportés par M. Cerise; mais j'étais loin de me douter alors que les circonstances me permettraient un jour de voir moi-même ce malade : c'est cependant ce qui advint. En arrivant à Rome, en avril 1859, ma première visite fut pour l'hôpital Notre-Dame de la Pitié, et je demandai aussitôt à voir — s'il vivait encore — le cataleptique dont j'avais ouï parler à Paris? Quelques minutes après, j'étais introduit dans une infirmerie assez mal tenue, où un seul lit se trouvait occupé au milieu de la salle, à gauche. Là, je me trouve en face d'un homme paraissant âgé de quarante-huit ans environ, au teint bistré, à la face très-amaigrie, placé dans le décubitus dorsal, conservant l'immobilité, ayant invariablement les yeux fermés aux trois quarts et respirant sans force et sans bruit; sa bouche demeure à demi-close et laisse apercevoir des dents horriblement sales et recouvertes de fuliginosités fort épaisses, et en examinant attentivement ce malade, il est très-difficile de savoir s'il est dans l'état de ville ou s'il est plongé dans une espèce de demi-sommeil.

« Je continuai à passer en revue l'habitude extérieure du corps, et, en découvrant le malade, je n'eus réellement devant moi qu'un véritable squelette. La maigreur de ce malheureux est si hideuse qu'elle dépasse de beaucoup celle que nous observons chez les phthisiques ou les cancéreux qui succombent à la période ultime du marasme et de la cachexie. J'appliquai la main sur la région épigastrique et sur l'abdomen, afin de voir si je ne découvrirais pas par hasard la présence d'une tumeur spéciale; mais tout me sembla parfaitement dans l'ordre physiologique. Je lui pris alors successivement un bras et une jambe, les deux bras ou les deux jambes, et je communiquai à ces membres une attitude étrange et contraire à toutes les lois de la pesanteur. Les mouvements imprimés par moi persistèrent jusqu'à ce que je les fisse cesser de mon plein gré.

« J'en étais là de mon examen, lorsque je m'informai de tous les commémoratifs de l'observation, ils étaient à peine consignés sur une feuille volante et l'on put seulement me dire que cet homme avait exercé à Rome la profession de sellier : que l'invasion de sa névrose remontait à cinq années, mais qu'il n'était à l'hôpital que depuis trois ans et demi; que lors de son entrée on avait remarqué qu'il était d'une constitution très-

robuste, d'un tempérament lymphatico-bilieux : que sans être obèse il était fortement musclé, gros et gras ; qu'on l'avait d'abord vu sombre et taciturne, et qu'il était rapidement arrivé à être presque étranger aux choses du monde extérieur.

« Je m'enquis sur ces entrefaites du régime alimentaire que l'on faisait suivre au malade, et il me fut répondu qu'il était absolument impossible de lui faire prendre sa part de la ration commune, et qu'il ne mangeait que du pain et très-rarement un peu de bœuf bouilli. C'est alors que le surveillant de la division des hommes me raconta que le malade était entièrement insensible à la parole du médecin, de ses élèves, de l'aumônier et des infirmiers, *et qu'au surveillant de la division seul avait été exceptionnellement dévolu le don de se faire entendre*. Lui seul était obéi, lui seul pouvait le faire manger. En effet, je fis des tentatives multipliées sinon pour faire parler ce malheureux homme, du moins pour en tirer un son : il resta impassible et muet. Je priai que l'on me donnât du pain, et je lui présentai : il conserva la même immobilité. »

« A bout d'efforts et un peu de patience, très-désireux d'autre part d'assister au repas du malade, je dis au surveillant de vouloir bien d'abord le faire parler devant moi. Le surveillant l'appela par son nom : il répondit par un miaulement guttural et monosyllabique. Je lui fis demander s'il était malade, s'il souffrait quelque part, s'il désirait quelque chose, s'il voulait voir sa famille, etc., etc.; a quoi il me fit savoir, toujours à peu près dans le même langage, qu'il ne souffrait pas, qu'il ne demandait rien, qu'il ne voulait rien.

« Donnez-lui maintenant à manger, dis-je au surveillant Il lui fut sur-le-champ présenté un morceau d'environ 50 grammes de pain bis : le malade avança la main, prit le pain, ouvrit la bouche, mordit énergiquement dans sa petite miche, mastica et déglutit.

« Mais voici bien autre chose : pendant qu'il mange, si une personne *autre que le surveillant* vient à lui parler, il s'arrête soudain, et laisse inachevés les actes de la préhension des aliments, de la mastication et de la déglutition, *jusqu'à ce que la voix amie lui intime l'ordre de continuer* et de finir. A peine a-t-il repris son repas au point où il l'a laissé, que si un étranger lui adresse de nouveau la parole, il s'arrête encore et se remet en suspens. Cette expérience, on pourrait la renouveler indéfiniment.

« J'aurais voulu qu'on le fît boire, mais on m'opposa cet ar-

gument que le malade — sans avoir pour cela le moins du monde horreur des liquides — ne buvait presque pas déjà depuis longtemps, et qu'on ne pouvait lui faire avaler qu'à grand peine quelques centilitres de vin blanc.

« J'ai remarqué chez ce malade un abaissement considérable de température. Tous les physiologistes, en effet, ont insisté sur ce phénomène dans les cas d'alimentation insuffisante, de jeûnes prolongés, de suicide par inanition. On a même été jusqu'à dire, si je ne me trompe, que l'on ne mourrait pas de faim, mais que l'on mourrait de froid. Toujours est-il que si j'avais eu occasion de noter un certain retrait du calorique chez ces mélancoliques renforcés que l'on est obligé de nourrir au moyen de la sonde œsophagienne, je n'avais jamais perçu une aussi énorme perte de chaleur que chez ce malade. Je n'ai pas fait l'expérience, je le déclare, mais, *à priori* je ne crois pas qu'une boule thermométrique introduite dans les orifices naturels eût pu accuser plus de 28 degrés centigrades!

« La vie prolongée de cet homme, malgré les conditions si défavorables dans lesquelles il se trouve, a été vraiment pour moi quelque chose de tout à fait inexplicable, et je crois que tout le monde devra partager mon étonnement. »

LEGRAND DE SAULLE.

Notre correspondance parisienne nous arrive au moment où le journal était sous presse ; nous l'insérerons dans le numéro de février.

Genève. — Imprimerie A. Jaquemot et Cᵉ.

N° 11. 15 Février 1865. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 21.
Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

A NOS LECTEURS.

Nous avons annoncé, dans le numéro du 15 janvier, que notre intention était de suspendre pour quelques mois la publication de notre journal *le Magnétiseur*. Plusieurs personnes en ont conclu que nous ne devions plus le publier, et elles nous ont fait offrir de reprendre elles-mêmes la suite de ce travail. Nous allons dire aujourd'hui toute notre pensée, afin que ni les unes, ni les autres, ne puissent prendre en mauvaise part le refus positif par lequel nous avons dû répondre à toutes les propositions.

Lorsqu'en 1859 nous avons créé *le Magnétiseur*, plusieurs journaux du même genre existaient à Paris, le *Journal du Magnétisme*, fondé par M. Du Potet, l'*Union magnétique*, publiée par la Société philanthropico-magnétique de Paris, sans compter deux journaux spiritualistes.

Il en est venu d'autres, mais ils n'ont fait que paraître et disparaître.

Notre but, en fondant *le Magnétiseur*, comme nous l'avons dit dans le premier numéro, 15 avril 1859. était « non-seulement d'instruire les personnes qui se vouent au magnétisme, en leur faisant part de tout ce qu'une pratique de vingt-cinq

ans alors, et de trente aujourd'hui, avait pu nous apprendre ; mais encore de faire connaître au public le magnétisme au point de vue de son utilité incontestable, en le présentant comme un anesthésique auxiliaire de la médecine et de la chirurgie ; et aussi de démontrer les propriétés curatives qu'il possède par lui-même, en citant des guérisons bien avérées de maladies, vis-à-vis desquelles la médecine était restée impuissante. »Nous indiquions, en outre, que nous voulions, par des raisonnements sérieux, appuyés sur des faits irrécusables, déraciner dans l'opinion publique les préjugés, les craintes, les antipathies, les aversions, les scrupules, les soupçons de mauvaise foi répandus sur le magnétisme, comme sur tout ce qui est inconnu et incompréhensible à première vue.»

Avons-nous atteint le but que nous nous étions proposé ? avons-nous contribué, pendant les six ans de notre publication, à répandre le magnétisme dans la société ? Notre propagande a-t-elle eu pour résultat d'éclairer le public, en lui faisant distinguer le magnétisme direct, comme moyen curatif, du magnétisme somnambulique, à peu près seul connu jusqu'ici et qui, par l'inconstance et la nature fugitive de la lucidité, avait pour résultat de faire repousser et même nier les plus incontestables effets du magnétisme proprement dit.

Nous n'avons pas certainement la prétention d'être un oracle et d'avoir su persuader à tel point, qu'il ne doive plus y avoir d'incrédules ; mais nous avons la conviction que dans notre sphère, nécessairement fort limitée, nous avons contribué à faire la lumière dans les esprits. Nous le voyons par les faits. Autrefois, on ne venait demander au magnétisme que la guérison des maladies nerveuses et anciennes, qui avaient résisté à tous les traitements médicaux. Aujourd'hui on appelle le magnétiseur pour les fluxions de poitrine, les pleurésies, les fièvres cérébrales à leur début, et enfin, pour toutes les maladies aiguës.

Nous avons été utile en faisant admettre le magnétisme comme une chose simple et naturelle, que tout le monde peut connaître et mettre en pratique.

Est-il aujourd'hui un homme, nous ne disons pas savant, mais ayant une teinture des sciences, qui ose nier le magnétisme ? S'il s'en trouvait un, il se donnerait à lui-même un brevet d'ignorance.

Oui, le magnétisme, grâce au courage de tous ceux qui s'en sont occupés sérieusement, tient aujourd'hui une place hono-

rable dans les sciences, malgré ceux qui l'ont exploité indignement, et qui n'ont pas craint de l'avilir en couvrant de son nom, d'ignobles farces.

Tels étaient les principaux sujets, sur lesquels nous voulions appeler les esprits à la vérité; or, aujourd'hui, nous avons la conscience d'avoir réussi à plusieurs égards, en voyant le magnétisme adopté par beaucoup, pratiqué par plusieurs de nos élèves, et *généralement* plus estimé, plus considéré qu'autrefois, même dans le domaine du vulgaire.

Si minimes que ces résultats puissent paraître à d'autres yeux, ils n'en constatent pas moins pour nous un véritable progrès, et cela nous suffit pour que nous nous applaudissions d'avoir entrepris cette tâche. D'autre part, nous reconnaissons bien nettement que, si nous avons pu faire faire ainsi quelques pas au magnétisme, nos succès ont été dûs, en grande partie, à notre ferme volonté de demeurer fidèle à nos convictions longuement mûries, ou tout au moins de n'en jamais faire le sacrifice, de ne jamais présenter une nouvelle idée sans le plus rigoureux examen; cette résolution que nous avons tenue, malgré d'innombrables attaques, malgré aussi des suggestions bien intentionnées, mais auxquelles nous avons dû résister, est, nous en sommes convaincu, la cause la plus réelle (après la réalité du magnétisme lui-même) du progrès que nous avons pu faire faire à cette science.

Or, ne nous est-t-il pas permis de nous demander, en face des divergences qui caractérisent la plupart des partisans de cette admirable vérité encore dans ses langes, si les mains entre lesquelles nous remettrions notre petite œuvre, la feraient bien marcher dans le sens que nous croyons le seul vrai, le seul utile, et si, plus tard, quand nous voudrions la reprendre, nous ne nous verrions pas dans la nécessité de combattre quelques-unes des opinions de nos honorables collègues, au lieu de trouver le champ libre pour marcher en avant?

Un doute de cette nature, et ainsi librement exprimé, ne saurait être injurieux pour personne; à chacun sa libre pensée, mais au fondateur d'une feuille publique, si humble qu'elle puisse être, il incombe une responsabilité morale d'autant plus grande, qu'il lui a été témoigné plus de confiance.

Que nos lecteurs veuillent donc accepter cette explication de notre conduite, en attendant que des loisirs bien désirés nous permettent de venir réclamer de nouveau leur concours; — que ceux de nos confrères qui ont eu le courage de penser à nous succéder dans cette arène en butte à tant de difficultés et d'obstacles, comprennent la nécessité où nous nous

trouvons de n'agir que d'après notre propre expérience, et que, laissant de côté de vaines controverses, chacun travaille pour sa part avec persévérance à apporter sa pierre à l'édifice commencé.

Ch. LAFONTAINE.



IMAGINATION ET MAGIE

Nous empruntons aux *Etudes sur la médecine animique et vitaliste*, du Dr Charpignon, les passages suivants, qui démontrent le rôle que joue l'imagination dans la vie, et quelle est son influence dans l'organisme.

IMAGINATION (1).

« Les images ou les idées que l'imagination fait naître dans l'esprit, jouissent d'une action d'autant plus grande sur le système nerveux que le jugement et la volonté sont plus faibles et sommeillent davantage.

« L'imagination augmente considérablement la force des sentiments et des passions et devient ainsi la source de grandes félicités comme de vives douleurs.

« L'empire de l'imagination « dit Virey » est si étonnant, qu'on l'a vu guérir sur-le-champ des malades aux portes du tombeau, et frapper de mort l'homme le mieux portant ; elle opère de vrais miracles, elle est la reine du système nerveux et domine toutes les puissances de la sensibilité. »

« Sans aucun doute, lorsque la volonté et le raisonnement laissent dominer l'imagination, le système nerveux, chez certains individus, éprouve des perturbations considérables, et presque toujours en rapport avec l'idée qui domine. « Il y en a qui de frayeur, « dit encore Montaigne, » anticipent la main du bourreau ; et celui qu'on débandait pour lui lire sa grâce, se trouva roide mort sur l'échafaud du seul coup de son imagination... »

« Sans porter la suprême atteinte à la vie, l'imagination a fréquemment une action perturbatrice ; tous les médecins en ont observé des exemples. Malebranche rapporte qu'un savant voyant faire une saignée au pied de sa maîtresse, ressen-

(1) Etude sur la médecine animique et vitaliste, par le docteur Charpignon, p. 38. Germer-Baillière, éditeur, rue de l'Ecole de Médecine, 17, Paris.

tit subitement à la même partie, une douleur qui persista pendant plusieurs jours.

«Lorsque l'imagination se trouve agir en même temps qu'une foi ardente et absolue chez une personne douée de ce tempérament nerveux qui laisse facilement s'opérer la rupture dans l'équilibre des centres nerveux, il en résulte les modifications les plus profondes dans l'état normal et les effets les plus étonnants. Cette variété du tempérament nerveux est très-importante à prendre en considération, car c'est à cette mobilité nerveuse, à cette facilité d'isolement dans l'action des facultés intellectuelles et sensoriales, qu'est dû le développement de cette série de phénomènes de la pathologie nerveuse, appartenant à l'ordre moral.

«Comme je l'ai dit plus haut, sous l'influence de l'exaltation, de la suractivité d'une faculté morale, d'un sentiment ou d'une émotion, il s'opère dans les foyers nerveux correspondants une désharmonie fonctionnelle, à la suite de laquelle la conscience et la volonté sont tellement modifiées dans leur mode d'action que ces facultés sont momentanément abolies, laissant par cela même augmenter d'autant plus la puissance des facultés surexcitées par une idée fixe. Le jugement ne contrôle plus la valeur de l'idée qui s'est emparée de l'individu, et dès lors le système nerveux tout entier est sous l'empire absolu de cette idée. L'individu soumis à cet état de perversion nerveuse est dans un véritable état d'automatisme dont il ne se rend pas compte, et par le fait duquel il ne se possède plus. Le phénomène des hallucinations temporaires et artificielles tient à cet état normal des fonctions cérébrales; aussi elles peuvent être provoquées chez ceux qui sont doués de cette mobilité nerveuse toute spéciale. Il suffit pour cela de fixer fortement l'attention et de frapper en même temps l'imagination par l'attente d'un phénomène qu'on affirme devoir se produire, et qui se produit en effet, avec d'autant plus d'intensité que la confiance de l'individu est plus absolue.

« C'est bien en vertu de cette action mixte, sollicitation de certaines facultés morales d'une part, et de l'autre, mobilité et instabilité de la force nerveuse, que se développent les phénomènes qu'on peut appeler de physiologie transcendante, et parmi lesquels il faut ranger la plus grande partie de ce qui appartient à la magie antique et du moyen-âge, à la fascination, aux épidémies nerveuses, au somnambulisme artificiel, à l'hypnotisme. J'ai déjà dit quelques mots sur quelques-uns de ces

phénomènes, mais il est nécessaire de nous arrêter encore sur eux, car ils sont étroitement liés à la médecine morale. »

MAGIE.

«En voyant l'homme produire des manifestations intellectuelles et physiologiques qui n'étaient pas en rapport avec ce que l'on connaissait de la capacité de ses facultés, on trouva tout simple de chercher la cause de ces phénomènes dans des interventions surhumaines, et une fois la réalité de ces causes occultes admise, la tendance de l'esprit humain vers le merveilleux, favorisa le développement d'un art et d'une science dont les résultats ne cessèrent de grandir, en traversant les siècles et en passant à travers le prisme de l'imagination.

«Tous les peuples, en remontant aux siècles les plus reculés, ont consigné dans leurs annales les apparitions des morts, des génies, des anges, des démons ; ils ont constaté des faits extraordinaires dont ils ont constitué la magie.

L'examen philosophique et expérimental des siècles modernes a discuté ces faits merveilleux et les a niés, expliquant leur consignation dans les annales de l'histoire par la crédulité et la fraude. Cette négation absolue, qui du reste, a trouvé beaucoup d'esprits protestant contre elle, est loin d'être la solution du problème. C'était à la physiologie contemporaine qu'il était réservé de donner une explication satisfaisante de ces phénomènes, car tout en faisant une large part à la supercherie et à l'erreur, il reste un certain nombre de faits authentiques dont on ne peut se débarrasser, et qu'il faut expliquer par des lois physiologiques, ou renvoyer à des causes extranaturelles.

«Quand une idée est devenue générale et qu'elle rencontre des individus dont les aptitudes intellectuelles et les dispositions nerveuses sont de nature à permettre la modification fonctionnelle cérébrale dont j'ai parlé, il se développe des phénomènes nerveux en rapport sur cette idée. Ainsi, quand la foi dans les bons et mauvais Esprits et dans leur influence sur les actions de l'homme, est dominante et absolue, l'amour, l'espérance ou la crainte absorbent certains individus, et des crises nerveuses surviennent, telles que attaques hystériques: catalepsie, somnambulisme, délire, monomanie, hallucinations. Tous ces états nerveux, aujourd'hui bien connus, ont paru à certaine époque, ne pas appartenir à une perturbation de l'organisme, et cela d'autant moins, que ces phénomènes

étaient intermittents, fugaces, naissant et disparaissant sous l'empire d'une parole, d'une cérémonie, d'une invocation.

« La facilité avec laquelle les crises nerveuses survenaient chez les individus prédisposés, fit naitre un art qui eut de nombreux adeptes, par la nature même des résultats merveilleux qu'il tendait à produire. Cet art a été consacré dans la haute antiquité par la sanction des castes sacerdotales, il fit partie des institutions religieuses dans l'Egypte et la Grèce. Lorsque le Christianisme renversa le Paganisme, il changea le nom des causes qui étaient réputées engendrer les phénomènes dont nous parlons, et tout ce qui était l'œuvre des pratiques anciennes, fut attribué au démon, tandis que ce qui survenait d'analogue sous le règne de la nouvelle religion fut l'œuvre des anges et des saints. Ce fut une longue lutte qui s'est prolongée jusqu'au dernier siècle, que cette division dans les causes surnaturelles qui faisaient les apparitions, les catalepsies, les sommeils, les extases, les guérisons. On connait les tortures que le moyen-âge infligeait aux malheureux accusés de magie et de sortilége!.... »

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

La découverte de M. le docteur Guyomar (de Laroche-Derrieu).

Paris, 10 janvier 1865.

« Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille !
Que l'univers se taise.... »

ou écoute les grandes vérités dont M. le D[r] Guyomar vient de se faire le révélateur.

Guyomar ! un nom qui bientôt prendra sa place à côté de celui des Harvey, des Haller, des Avenbrugger, des Bichat, des Corvisart, des Laennec. Que dis-je ? un nom dont l'éclat surpassera celui de tous ces grands hommes.

Ceux-ci, en effet, ne nous ont initié qu'au mécanisme du jeu physique de nos organes, et la partie la plus belle de nous-même, la partie spirituelle, est pour eux restée lettre close.

Or, la vie intérieure n'a plus de secrets pour M. Guyomar. Arrachant le voile qui l'enveloppait, il la montre aux yeux éblouis du monde savant.

Comme toujours, c'est par l'observation d'un fait vulgaire

et observé par tout le monde que notre docteur a été conduit à la plus sublime des découvertes.

Depuis Laennec, tous les médecins ont maintes fois ausculté le cœur et se sont accordés à dire qu'ils entendaient deux bruits distincts, ayant des caractères spéciaux : mais aucun d'eux ne s'était encore avisé d'entendre autre chose, pas même M. Bouillaud, le savant auteur du *Traité des maladies du cœur*.

Cependant il existe un autre bruit que le tic-tac, c'est le *frémissement vibratoire* « qui l'accompagne, l'enveloppe et le pénètre, » et qu'il était donné à M. Guyomar d'écouter le premier, en proie à un ineffable ravissement.

A son oreille incomparable était réservé le suave bonheur de distinguer ce frémissement de celui que produit le frottement de l'oreille *appliquée* contre la poitrine ou le séthoscope, — ou de cet autre frémissement que M. le Dr Collongues a désigné sous le nom de vibrations dynamoscopiques.

On pourrait le comparer, comme sensation sur le nerf auditif, au sussurrus d'un gaz qui circulerait à travers une cavité close.

Après tout, il ne serait pas bien étonnant que nous eussions été jusqu'ici un peu sourd, et qu'il existât dans la région précordiale un bruit particulier, digne d'être signalé ; mais, ce qui le serait davantage, c'est que ce bruit subit les déplacements que son inventeur a mille fois observés.

Auscultez, dit-il, le cerveau d'une personne à l'état de veille, vous n'entendrez rien, si ce n'est le battement des artères temporales qui n'ont rien à voir ici ; mais, que la personne soumise à l'auscultation soit mise en somnambulisme, et un murmure confus se fait bientôt entendre.

A ce moment silence du côté du cœur. Il n'y a pas à en douter, le frémissement vibratoire dont nous venons de parler s'est transporté du cœur au cerveau.

Pourquoi? Interrogation semée d'abîmes pour quiconque n'est pas doué du génie intuitif, mais qui n'arrête pas un instant le nouveau Laennec.

Pourquoi? Parce que le cœur et le cerveau sont dans une intime corrélation, et que le premier, roi souverain, tient le second sous un joug dominateur ; parce que le cerveau, dans l'état somnambulique, n'est impressionné que consécutivement à l'ébranlement et au dégagement spécial du cœur ; et enfin, parce que c'est du cœur et non du cerveau que vient ce sommeil.

Si cela ne vous paraît ni très-clair, ni très-concluant, c'est évidemment que vous ne possédez que de faibles doses d'intuition et que vous êtes bien difficiles à convaincre.

Oh ! fortuné docteur! jamais on n'osera plus dire que le cœur humain n'a, dans notre corps, que le rôle d'une pompe aspirante et foulante. Désormais la prééminence sur le cerveau est bel et bien un fait acquis à la science.

Oui, « le roi souverain » de ce monde invisible, mais réel, est le cœur. Le cerveau n'est qu'un ministre chargé d'exprimer les pensées et les volontés du monarque, et nos sens extérieurs sont des serviteurs plus ou moins fidèles, à qui il dit : « allez, » et ils vont ; « venez, » et ils viennent ; « entendez, » et ils entendent.

Le cœur de l'homme, c'est la vallée profonde du mystère, le réservoir inépuisable du sentiment, la source jaillissante et intarissable de la pensée, le tabernacle de la conscience incorruptible. C'est un vase d'argile, si l'on veut, un misérable atôme ; mais, sachez qu'une étoile du ciel est cachée en lui (1).

En vérité, tout cela est fort beau !

Mais, si le cœur est monarque des autres facultés, comme on s'accorde à reconnaître que les femmes ont plus de cœur que les hommes, nous devons, pour être logiques, reconnaître notre infériorité et leur donner le rang qui leur appartient légitimement.

Maintenant, à elles l'épée, à nous la quenouille !

Vous le voyez, jamais découverte n'aura produit, comme celle de M. le Dr Guyomar, tant de surprise dans notre pauvre monde.

Jean Bloc.

VARIÉTÉS.

Paris, le 19 février 1865.

Monsieur le Rédacteur,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous personnellement et très-peu de nom, je n'en ai pas moins, à vos

(1) Le mémoire de M. le docteur Guyomar, *sur certains phénomènes de la vie intérieure ou spirituelle chez l'homme*, etc., vient d'être publié par M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17. Paris.

Mais le nom de sorcier, à 14 ans, suffisait à mon esprit enthousiaste pour faire naitre en moi le désir de mériter mon titre : je continuai donc jusqu'à l'âge de 17 ans. Mais ce qui était permis à l'enfant, on ne le permit plus au jeune homme ; tant il est vrai qu'on n'attaque dans ce monde que ce qu'on redoute.

Enfant, on haussait les épaules ; jeune homme, on me poursuivait des foudres de la justice, malgré mon grand désintéressement ; je résolus donc de me faire soldat, dans le double but de n'être pas poursuivi et d'avoir sur la planche le pain quotidien, pour guérir gratuitement. Je continuai d'exercer ma *sorcellerie* jusqu'à vingt ans, car j'étais toujours imbu des notions de mon premier maitre (le berger), qui guérissait par des paroles, tantôt prononcées en latin, tantôt en français fortement estropié. C'est alors que je fis la connaissance de mon second maitre, M. le baron Du Potet, mais quelle fut ma désillusion, grand Dieu ! j'allais bravement chez lui pour traiter de puissance à puissance ; je voulais bien lui confier tous mes secrets, mais je voulais qu'il me fît la confidence des siens.

Il me reçut avec l'aménité que tout le monde lui connait, il m'écouta avec cette bonté qui le caractérise, il sourit, me prit les mains et me dit : « Mon cher enfant, mettez toutes ces sornettes de côté, et lisez ce livre, voilà mes secrets. » Je m'en fus, content de ma journée, car j'avais entrevu un homme doux et bon, comme je les comprenais pour ce métier.

Je lus son livre ; mais, hélas ! quel fut mon désenchantement ! il n'y avait pas la plus petite formule magique ; je me crus volé, et je courus lui demander s'il se moquait de moi, et si toute sa science était dans ses gestes ; je ne comprenais pas qu'il pût guérir sans paroles ; il me rassura : et par la suite, je me rendis à l'évidence de la nouvelle doctrine dont je ne connaissais pas même le nom à cette époque.

C'est ainsi que je devins magnétiseur ; mais de graves soucis en furent la conséquence ; j'appartenais alors au corps des cent-gardes, et mon chef était à cheval sur l'étiquette du costume, il ne voulait pas que je compromisse la tenue que je portais en faisant de la jonglerie ; et malgré les nombreuses preuves que je donnais chaque jour à mon chef de ma puissance magnétique et de ma loyauté, il ne fut convaincu que d'une chose : c'est qu'il y avait, en effet, quelques phénomènes surprenants dans cette science ; mais, qu'en raison de l'in-

yeux de magnétiste, un petit mérite: c'est celui d'avoir été et d'être encore la victime de ma conviction profonde.

Je n'ai cependant que trente et un an; et, quoique vous en comptiez le double, je suis à me demander si vous avez souffert moralement et physiquement ce que j'ai enduré.

Magnétiseur dès mon enfance, cela sans m'en douter, je guérissais les petits enfants de mon âge, par le contact des mains.

Plus tard, je faisais ma *cour* au berger du pays, dans l'espoir d'acquérir ses secrets, et armé de cette sainte confiance qu'il faut quelquefois respecter, je guérissais.

Ce qui a déterminé ma carrière par la suite, c'est certainement la résurrection que j'ai faite sur mon frère.

Voici comment.

J'avais alors 14 ans, mon jeune frère en avait 4; atteint du croup, il mourut en quelques heures (du moins ce fut l'avis du Dr Gimey, de Bernécourt, Meurthe); j'étais parti de la maison à huit heures du matin, je ne rentrai que le soir, revenant de l'école; quelle ne fut pas ma surprise! quatre cierges brûlaient autour du berceau de mon frère, et mes parents étaient en prière. D'un coup-d'œil je compris tout; mon frère avait rendu le dernier soupir à 4 heures de l'après-midi; il était froid: je m'élançai vers lui; je le saisis dans mes bras, je le transportai dans ma chambre, et là, sur mon lit, je l'appelai de toute ma puissance, couvrant de mon corps son petit corps; je le réchauffais, ma bouche sur sa bouche, je lui faisais respirer mon haleine.

Malgré les sollicitations de mes parents, qui me priaient de le laisser et de prier pour son âme, au lieu de m'évertuer sur son corps, je n'en continuai pas moins: ce ne fut qu'après une heure, qui me parut un siècle, que j'obtins le prix de mes *caresses* magnétiques; un bruit sourd venait de se faire entendre dans sa gorge, il rendit, etc., etc.

Cette résurrection, qui n'est pour moi qu'un simple passage de l'état léthargique à la vie ordinaire, n'en fit pas moins sensation dans tout le village, et partout on m'appelait le sorcier.

Aujourd'hui que je suis sûr que mon miracle n'en était pas un, quoique bien certainement mon frère, qui est aujourd'hui sous-officier au 9e régiment d'artillerie, en garnison à Vincennes, eût été très-bien enterré, si je ne l'eusse secouru: je ne considère cela que comme un fait qui peut se renouveler souvent.

crédulité générale, il devait m'interdire toute pratique du magnétisme, du moins quant à présent.

Je crus trouver un biais pour continuer; cela, en me faisant autoriser directement par l'empereur.

Je lui dédiai donc une brochure en 1858: et, sans le savoir, je lui donnai le titre d'un de vos précieux ouvrages; duquel titre, je vous demande humblement pardon; je lui offris *l'art de magnétiser ou de se guérir mutuellement* (Dentu, éditeur); il l'accepta et me fit demander aux Tuileries avec quelques sujets; là, je fis mes preuves, et, l'empereur satisfait, crut devoir m'encourager à continuer.

Mais la parole ne vaut jamais un écrit, fut-elle sortie de la bouche d'un empereur; aussi mon chef ne me toléra-t-il que quelque temps seulement. Ce qui, par la suite, me fit complètement disgracier, ce furent les séances publiques que je donnais en costume de cent-garde; je perdis mon avenir militaire, et, après douze ans de service, je dus me faire exonérer. Je me fixai à Longwy (Moselle), je fis là des merveilles, mais bientôt les poursuites se dirigèrent contre moi avec une telle activité, qu'en moins de six mois j'eus sept procès, dont l'un seulement me coûta 700 francs. Arrêté un jour, je passai en jugement; après vingt-deux jours de prévention sous l'inculpation de plusieurs chefs d'accusation, entre autres d'homicides par imprudence, d'escroqueries, d'attentats à la pudeur, de médecine illégale, etc., etc...... je m'en tirai avec les honneurs de la guerre, atteint d'une blessure seulement, mais peu dangereuse: j'étais condamné à une amende de 150 francs et les frais; cela, pour exercice illégal de la médecine, les autres chefs d'accusation ayant été écartés dès l'enquête. Je ne m'en vis pas moins obligé de plier bagage pour éviter de nouvelles poursuites, et j'établis mon siége magnétique à Metz, où un médecin me couvrait de son égide; mais là, une déception d'une autre nature m'attendait.

L'établissement était au nom du docteur; et, dès que l'établissement prospéra, il m'offrit une somme si minime relativement à nos recettes, que je dus me retirer sans protester, car je ne pouvais avoir aucun recours contre lui.

Je revins donc à Paris, théâtre de mes premières armes; du moins là, l'autorité vous laisse tranquille, lorsque vous restez dans votre sphère d'action.

Je n'ai eu à me plaindre ici que de mes confrères de la Société de magnétisme; j'étais remuant et je voulais certaines

reformes sensées; ce fut suffisant pour me rendre le point de mire de tous les aboyeurs; et, bientôt, je ne fus qu'un intrigant mis à l'index.

Je fus appelé à la barre pour y répondre devant la Cour suprême; cette Cour, voulant me lier les mains, je dus donner ma démission de membre titulaire pour ne pas transiger avec ma dignité.

Maintenant, Monsieur, que vous me connaissez un peu, je crois devoir vous faire part d'une proposition.

Vous voulez quitter la publication de votre journal, *le Magnétiseur;* je commence par vous dire que c'est à mon grand regret...

Votre dévoué collègue et abonné

GÉRARD,
Membre de la Légion d'Honneur.

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en donnant de la publicité à cette lettre, dont les faits sont intéressants, et qui démontrent combien les idées de l'enfance ont d'influence sur la vie.

Une conviction profonde, basée sur l'ignorance d'abord, a entraîné M. Gérard dans la voie où il se trouve, et en a fait un magnétiseur sérieux.

Nous regrettons qu'il ait eu des démêlés avec la justice, car nous ne comprenons pas que cela puisse avoir lieu pour un magnétiseur qui reste dans sa spécialité magnétique.

REPONSE A M. LAFONTAINE.

La vérité est une, les observations de M. Lafontaine n'ont nullement ébranlé ma conviction.

Tout n'est qu'habitude et tout est relatif. J'ai pour voisin un jeune garçon de quinze ans qui en moyenne scie deux ou trois stères de bois par jour, j'ai essayé quelquefois de prendre sa scie, et à la quatrième bûche j'étais exténué, car je n'ai jamais manié que la plume, le crayon, le pinceau, le burin ou le compas.

Je n'ai pas la prétention de vouloir me mettre en parallèle avec M. Lafontaine, dont la puissance magnétique est extraordinaire. C'est à peine si je fais du magnétisme pratique une

« Si le magnétiseur n'est pas dans une disposition de *santé* et de force convenable, s'il est *fatigué, épuisé* par un excès quelconque, il ne produira rien ou très peu, *bien qu'il y mette toute la volonté dont il est doué.* »

« Si, au contraire, le magnétiseur est plein de *force* et de *santé* et qu'il magnétise *machinalement, avec distraction, sans volonté bien exprimée,* il produira cependant des effets positifs.

Cela paraît clair et précis. Cependant M. Lafontaine ajoute une réflexion qui suivant moi forme un véritable contre-sens:

« Il faut bien se garder toutefois, dit M. Lafontaine, de croire que la puissance magnétique soit le résultat de la force musculaire; pour être puissant magnétiseur, il faut une certaine constitution physique, alliée à une fermeté de caractère à laquelle aucune vigueur corporelle ne pourra suppléer. Nous avons vu des hommes d'une stature herculéenne, à l'âme parfaitement trempée, ne produire aucun effet magnétique ou n'en obtenenir que de très-légers. »

Ceci dépendait du dégré d'expérience que possédaient ces individus et surtout la manière dont ils agissaient; car si vous *donnez brusquement*, c'est-à-dire par secousses, si vous ne faites pas la contraction d'une manière uniforme, vous n'obtiendrez que des résultats négatifs, ou bien encore vous provoquerez des crises, des mouvements nerveux, mais vous ne produirez jamais le somnambulisme.

« Nous avons vu, au contraire, ajoute M. Lafontaine, des hommes dont la force physique semblait nulle, mais dont le système nerveux était d'une sensibilité et d'un développement très-grands, obtenir des effets presque instantanés.

Cela provient de ce que le système nerveux joue ici un grand rôle et pour produire la sécrétion de son propre fluide et pour l'émettre au-dehors. »

Comme on le voit, M. Lafontaine finit par abonder dans mon sens, et cela pour ainsi dire malgré lui, tant il est vrai que la vérité est inaliénable.

M. Lafontaine reconnait que ce qui produit la sécrétion interne du fluide et son émission au-dehors, c'est le système nerveux.

Or, il est un principe admis par tous les physiologistes, c'est que tout mouvement de l'influx-nerveux dans le sens centrifuge, se traduit par une *contraction musculaire*. Or donc, sans *contraction musculaire,* point d'*émission de fluide*.

ou deux fois par mois, ma position administrative ne me permettant guère de m'occuper de cette chose.

M. Lafontaine ne doit pas non plus se citer pour exemple, car il occupe une place hors ligne et il est loin de représenter le commun des magnétiseurs, que j'ai pris pour terme en me mettant en scène.

J'ai donc cru émettre une vérité, en disant qu'après une ou deux heures de magnétisation consécutive, la plupart des praticiens étaient épuisés et par conséquent incapables de produire des effets énergiques, tels que d'influencer l'aiguille d'un galvano-mètre, ou tout autre objet inerte.

Je trouve à ce sujet, dans le magnétiseur de 1861, pages 28 et 32, la relation d'une expérience qui avait servi à asseoir ma conviction à cet égard. Voici en quoi consistait cette expérience :

« Pour terminer la séance (dont la durée n'est pas déterminée), M. Lafontaine se proposait d'opérer l'attraction, à l'aide du magnétisme, d'une aiguille en cuivre suspendue par un fil de cocon, dans un bocal hermétiquement fermé et....

« Après avoir fait apporter l'appareil au milieu du salon, M. Lafontaine déclara que, se sentant très-fatigué par suite des expériences qu'il venait de faire, il n'était pas sûr de réussir.

« L'expérimentation ne put en effet, *malgré ses efforts*, faire dévier l'aiguille. »

Ainsi s'exprime M. le docteur Louyet.

M. Lafontaine s'exprime ainsi de son côté :

« Quant à la quatrième expérience, l'attraction de l'aiguille de cuivre placée dans un globe de verre, et dans laquelle j'ai échoué ce jour là, par suite d'une trop grande fatigue et... »

Etait-ce une fatigue mentale ou une fatigue musculaire? M. Lafontaine était-il incapable de vouloir? Non, il voulait fermement, mais il ne pouvait plus agir, parce qu'il était fatigué, parce qu'il avait dépensé la somme de force musculaire dont il pouvait disposer, parce qu'il n'émettait plus de fluide, l'émission du fluide étant subordonnée à la contraction des muscles, comme nous l'avons démontré dans notre précédent article.

Ceci ne vous semble-t-il pas concluant?

Comme corollaire, je reproduirai encore les lignes suivantes, que j'emprunte à l'*Art de magnétiser* de M. Lafontaine :

C'est là un principe physiologique, une vérité scientifique que toutes les dénégations ne parviendront pas à détruire.

Il est un autre principe indéniable, c'est que, à expérience égale, un individu vigoureux et bien portant, produira des effets magnétiques plus prompts et mieux caractérisés, qu'un individu débile ou souffreteux. Est-ce à dire que le premier manifestera sa volonté plus énergiquement? Non! c'est le contraire qui a lieu. Un malade est plus volontaire, il s'irrite plus facilement qu'un homme valide, il fait une plus grande dépense de volonté, ceci en raison même de son impuissance.

D'un autre côté, un magnétiseur puissant, qui est fatigué corporellement, est incapable de produire de nouveaux effets, cela malgré tous les efforts de sa volonté.

Ce fait me paraît assez significatif.

Maintenant, que le lecteur se prononce, qu'il expérimente les deux méthodes et qu'il adopte celle qui lui paraîtra préférable.

Je regrette vivement que la suspension du journal ne me permette pas de continuer mon Etude.

Je remercie les lecteurs des sympathies qu'ils ont bien voulu me témoigner, et je prends congé d'eux en leur disant au revoir.

Cahors, le 2 février 1865.

L. D'ARBAUD.

Avec une impartialité que tout le monde reconnaîtra, nous en sommes certain, nous avons toujours accueilli dans notre journal les opinions, les théories, les pratiques contraires au nôtres; et si nous avons cherché quelquefois à les combattre, quand nous les trouvions entièrement fausses, nous avons malheureusement peu réussi à convaincre nos adversaires; mais, nous l'espérons du moins, la partie saine du public, en dehors des discussions, nous a souvent donné raison.

Nous regrettons aujourd'hui que M. L. d'Arbaud persiste dans son système de contractions, et qu'il cherche à nous mettre en désaccord avec nous-même.

Nous ne pouvons que le prier de relire attentivement et entièrement l'*Art de magnétiser*, et les articles concernant la théorie et la pratique que nous avons publié dans notre journal le *Magnétiseur*.

Plainpalais. - Impr. A. Jaquemot et Cᵉ place des Philosophes.



N° 12. 15 Mars 1865. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

NOS ADIEUX.

Ce numéro est le douzième et dernier de la sixième année de notre journal ; nos engagements sont remplis.

Nous venons aujourd'hui exprimer toute notre reconnaissance et faire nos remerciments sincères à tous nos abonnés, pour l'accueil bienveillant qu'ils ont fait à notre œuvre, et le soutien qu'ils nous ont donné pendant plusieurs années. Nous remercions aussi nos collaborateurs du concours qu'ils nous ont si obligeamment accordé.

Nous ne leur disons point adieu, mais au revoir ; nous ne voulons point terminer ici notre journal ; non, ce n'est pas le dernier mot *du Magnétiseur ;* nous le suspendons seulement, ce n'est qu'une interruption qui nous est nécessaire pour mener à bonne fin plusieurs ouvrages commencés, et que toutes nos occupations nous empêchent de terminer.

Nous nous faisons donc un devoir de déclarer ici que, dans quelques mois, le journal *Le Magnétiseur* reparaîtra, et nous osons l'espérer, dans des conditions plus favorables à son extension et à sa publicité.

Peut-être son utilité se fera-t-elle mieux sentir par sa disparition, et sera-t-il accueilli avec plus de faveur encore qu'à sa naissance.



Nous publierons, dans le courant de l'année, *les Mémoires d'un magnétiseur*, ouvrage qui sera plus scientifique que son titre ne pourrait le faire croire; nos aperçus théoriques et pratiques se joindront à la partie anecdotique, qui ne sera là que pour rendre un peu moins monotone, ce qu'il y a de trop sérieux dans le magnétisme, et aussi pour faire connaître tout ce que la propagande d'une science non adoptée peut entraîner de souffrances, de petites persécutions, dans les périgrinations des hommes qui se vouent à faire connaître une vérité utile, mais repoussée par l'indifférence des uns, par l'amour-propre des autres, et par l'intérêt mal calculé d'une classe privilégiée.

Le magnétisme essentiellement utile, le magnétisme curatif, tiendra la première place, soit comme preuve de son action curative par des faits nouveaux, que nous n'avons point encore publiés, soit par des indications pratiques dans certaines maladies.

Nous aborderons le côté psychologique du magnétisme, le somnambulisme, la lucidité, les pressentiments, les divinations. Nous citerons dans ce genre, nombre de faits qui nous sont personnels. Nous ne reculerons pas devant le spiritisme, et nous dirons aussi comment nous l'avons compris et comment nous l'avons exercé nous-mêmes.

On sait déjà que nous ne croyons pas à la communication *des esprits*, c'est-à-dire *aux revenants* dont on nous parlait dans notre enfance.

Nous nous sommes peut-être quelquefois expliqué d'une manière trop brève et trop péremptoire sur le spiritisme proprement dit, ce qui a pu choquer bien des esprits religieux; mais notre tâche était alors de nous occuper du magnétisme seulement au point de vue des faits qui pouvaient être touchés avec la main, et d'élaguer tous ceux qui pouvaient entraver sa marche; notre but unique était alors de propager dans le public la pratique utile du magnétisme. Aujourd'hui notre tâche est autre, nous ferons tous nos efforts pour ne pas être au-dessous du but que nous voulons atteindre.

Nous ne savons point encore quel genre de publication nous emploierons pour *les Mémoires d'un magnétiseur;* nous sommes en pourparlers avec un libraire-éditeur de Paris pour les publier en volume, mais peut-être adopterons-nous le mode de livraisons mensuelles. Dans ce dernier cas nous aurions recours à l'obligeance de nos abonnés et de nos lecteurs, en les priant de souscrire à notre ouvrage.

De toute manière nous déclarons que, quel que soit le mode de publication auquel nous nous arrêterons, *les Mémoires d'un magnétiseur* auront paru au complet avant la fin de 1865.

Ch. LAFONTAINE.

LES FRERES DAVENPORT DÉMASQUÉS.

Extrait du journal anglais : « The Press ».

« Les frères Davenport, ces habiles imposteurs, ainsi que leurs partisans, ont reçu une sévère leçon, mardi dernier, à Liverpool. On sait que leurs expériences exigent pour réussir la réunion de diverses conditions, obscurité, armoire spéciale, et personne spéciale aussi pour leur lier les mains, car de nombreux spectateurs se voient refusés comme incompétents, ainsi que cela est arrivé dans la séance en question. Finalement, les Davenport ayant accepté, quoique avec répugnance, deux messieurs choisis et proposés par le Comité, l'expérience commença. Mais, à peine la cérémonie du garottage eut-elle commencé, que l'un des patients jeta les hauts cris, disant que la corde était trop serrée, qu'elle le blessait, et accusant de cruauté l'honorable personnage qui s'était chargé de la besogne. Tout-à-coup, Davenport s'échappa brusquement, et en dépit de la proposition faite par celui qui l'avait lié, qu'il eût à se présenter au public pour faire examiner ses liens, Davenport ordonna à l'un de ses compères, le Dr Ferguson, de trancher la corde, ce qui fut fait rapidement. Davenport montra alors ses mains sanglantes, mais il demeura évident pour le public, que les blessures dont ce sang provenait, avaient été causées par le couteau dont s'était servi le docteur pour trancher le nœud, et non point par la corde elle-même, puisque le sang n'avait apparu qu'après l'enlèvement de celle-ci.

» Une scène de désordre s'ensuivit, le public jeta les imposteurs en bas de l'estrade, et mit en pièces la mystérieuse armoire; tout cela ne dura qu'un instant, les misérables se retirèrent couverts de honte, et ajoutons-le, sans qu'aucun de leurs *esprits* familiers se fût présenté, pour leur porter secours dans cette dangereuse extrémité.

» Pourquoi les frères Davenport ne se sont-ils pas contentés de se présenter au public comme d'habiles prestidigitateurs, au lieu d'afficher d'absurdes prétentions à un commerce

avec le monde surnaturel? On eût applaudi à leur adresse, tandis qu'on ne peut leur accorder que du mépris. »

« The Press. »

Extrait du MÉMOIRE SUR LA PRÉVISION,
par Deleuze.

Il y a un noyau de vérités pour toutes les erreurs. Tachons de dégager ce noyau de l'enveloppe qui le cache à nos yeux.
Bailly.

La plupart des métaphysiciens raisonnent comme s'il n'existait dans le monde que ce dont nos cinq sens nous démontrent l'existence. Ils n'admettent que deux ordres de choses : les objets sensibles et l'âme qui reçoit les sensations. Dans les objets sensibles ils ne voient que de la matière et du mouvement ; ils considèrent l'âme comme une substance sur laquelle les corps produisent des impressions différentes selon leurs diverses qualités, mais ils oublient que nous apercevons seulement les objets et les modifications des objets qui tombent sous nos sens, et qu'il existe peut-être une infinité d'objets inconnus, et une infinité de modifications dans les objets connus, qui sont inaccessibles à nos organes. La faculté de connaître la forme d'un objet placé à distance, appartient au sens de la vue ; un aveugle-né ne peut la concevoir, il ne peut se faire une idée des couleurs ; un sourd-muet ne comprendra jamais comment je sais ce que disent les personnes que je ne puis voir, comment je sais que telle horloge dont je suis éloigné s'est dérangée et avance de tant de minutes. Les sons, les couleurs n'existent que pour ceux qui sont doués de la vue et de l'ouïe ; ce sont des modifications de notre âme correspondantes à des modifications des corps, lesquelles n'ont cependant rien de commun avec les sensations que nous éprouvons. Si donc nous avions un sens de plus, notre âme serait autrement modifiée ; nous aurions un plus grand nombre de sensations et d'idées ; nous connaîtrions une foule de choses dont nous ne nous doutons pas, et celles que nous connaissons aujourd'hui se montreraient à nous sous un tout autre aspect.

Tous les objets que nous imaginons ont une forme, une couleur, parce que depuis le premier moment de notre existence les formes et les couleurs ont affecté notre âme ; l'imagination peut combiner de mille manières ces formes et ces couleurs ; elle peut les rappeler en l'absence des objets qui les

ont d'abord produites, elle peut les modifier diversement, selon l'état des organes qui lui en transmettent la sensation, et nous ne savons que la représentation est conforme à un objet réel que parce qu'elle est la même pour les autres hommes ; la vérité n'est pour nous que relative ; elle n'est que l'expression du rapport entre notre organisation et les objets ; avec d'autres sens les objets nous paraîtraient avoir des qualités différentes. Nous ne pouvons nous dépouiller de notre manière de sentir ; nous ne pouvons concevoir aucun objet que revêtu de qualités sensibles, et si nous faisons successivement abstraction de ces qualités, il ne reste plus rien de réel pour nous. Mais notre intelligence, en combinant les notions qui lui ont été données par les divers sens, acquiert des connaissances bien plus étendues que celles qui lui sont transmises par chaque sens en particulier ; elle arrive même à concevoir un autre ordre de choses, en comparant les diverses manières par lesquelles les êtres qui l'environnent lui sont représentées par chacun des sens ; elle reconnaît que les limites de ses connaissances ne tiennent point à sa nature, mais au petit nombre et à l'imperfection des instruments dont elle est obligée de se servir.

Ce qui caractérise essentiellement le somnambulisme, c'est le développement de sens nouveaux, de facultés nouvelles, entre lesquelles la faculté de prévision occupe le premier rang. Nous ne pouvons concevoir cette faculté, mais nous pouvons en reconnaître l'existence comme les aveugles-nés reconnaissent que nous avons un sens différent du toucher, à l'aide duquel nous percevons la forme des corps que nous ne pouvons atteindre, et distinguons entre eux, par la couleur, des objets dont la forme extérieure est parfaitement semblable. Car un aveugle ne peut pas plus comprendre comment nous distinguons des objets placés à cent toises qu'il ne pourrait concevoir comment on prévoit un événement futur. Le temps et l'espace sont pour lui deux obstacles du même ordre. Faisons donc comme les aveugles : assurons-nous de la réalité du phénomène par les résultats, observons les somnambules comme les aveugles nous observent ; nous nous assurerons alors que l'âme humaine est douée d'une faculté de prévision ; que cette faculté qui, dans l'état naturel ordinaire, est sans exercice, se développe plus ou moins dans certaines circonstances, et qu'elle peut nous donner des notions entièrement étrangères à celles que nous devons à nos autres facultés Ne supposons

pas que cette prévision soit la suite d'une communication avec des *esprits* ou *intelligences*, car, outre que rien ne prouve la réalité de cette communication, nous ne ferions que reculer la difficulté ; cette prévision n'étant pas plus explicable dans des *esprits* autres que nous, qu'elle ne l'est dans l'âme humaine.

Tous les arguments par lesquels nous pouvons combattre la réalité de la prévision sont les mêmes que ceux par lesquels un aveugle peut combattre la réalité des phénomènes de la vision, et les moyens de nous convaincre de ce que nous ne pouvons comprendre sont les mêmes pour eux et pour nous.

Une observation attentive, un examen rigoureux, suffisent pour nous démontrer la réalité d'un fait ; mais il est souvent hors de la portée de l'intelligence humaine de découvrir comment un fait constaté rentre dans l'ordre général. Nous nous sommes fait une idée de l'économie du monde d'après ce qui nous est connu, mais le Créateur ne nous a pas révélé son secret. Lorsqu'un phénomène extraordinaire ne peut s'expliquer par aucune des lois de la nature, cela prouve seulement que toutes les lois de la nature ne nous sont pas connues, ou que nous attribuons à celles qui sont établies une extension qu'elles n'ont pas.

Il est impossible, dit-on, de voir l'avenir, parce que l'avenir n'existe pas. Si nous n'étions doués de l'étonnante faculté de la mémoire, nous pourrions faire le même raisonnement sur le passé, et toute la force de cette objection réside dans le sens trop rigoureux que nous donnons à ce mot : *l'avenir n'existe pas*.

Le présent seul a une existence réelle ; si le passé a une existence relative à nous, c'est parce qu'il a laissé des traces ; il existe par ces effets, mais l'avenir existe en germe.

Le passé a produit le présent, il en est la cause ; l'avenir sera produit par le présent, il en est l'effet. Lorsque nous considérons le passé, nous voyons la cause dans les effets ; lorsque nous considérons l'avenir, nous voyons les effets dans la cause : placés dans un point de la durée, nous pouvons également porter nos regards en avant et en arrière, mais dans notre état habituel nous sommes toujours tournés du même côté ; dans l'état de somnambulisme, ou d'exaltation, ou de crise, nous pouvons nous tourner du côté opposé.

Lorsque nous rétrogradons vers le passé, il y a une action de notre âme qui va parcourir les traces que les événements ont laissées ; nous nous souvenons parce que nous voulons nous souvenir.

Il faut qu'un agent, quel qu'il soit, réveille les facultés de notre âme, et que nous soyons dans une disposition telle que ces facultés exercent leur activité ; eh bien, il en est de la prévision comme du souvenir : pour qu'elle se manifeste, il faut que l'âme soit dans une disposition favorable au libre développement d'une faculté ordinairement oisive, et qu'un agent particulier vienne exciter cette faculté ; or, c'est l'état de somnambulisme ou d'exaltation qui donne à l'âme cette disposition, et c'est le principe des événements à venir existant dans les événements présents considérés comme cause, qui vient exciter cette faculté.

Pour que des sensations d'autant plus délicates que les objets qui les produisent sont plus éloignés, deviennent perceptibles pour nous, il faut qu'elles agissent seules, et que tout accès au tumulte des sensations ordinaires soit fermé. Il faut qu'il y ait, pour ainsi dire, entre les impressions qui nous sont envoyées et notre âme, une sorte de filtre qui retient tout ce qui est grossier et ne laisse pénétrer que les émanations les plus fugitives et les plus pures. Voilà pourquoi les divers états de l'homme qui le rendent capables de discerner les mouvements délicats d'un organe intérieur sont ordinairement accompagnés d'un sommeil ou d'une inaction des autres organes....

Les philosophes ont dit que tout était présent pour Dieu ; pourquoi l'intelligence humaine qui émane de lui, n'aurait-elle pas la même faculté ? Cette faculté, bornée dans l'homme, est infinie dans le Créateur, mais elle est de même nature, comme un rayon est de même nature que l'astre, dont la lumière émane sans cesse, sans qu'il soit jamais épuisé....

Bacon dit que la divination naturelle se montre très-bien dans l'extase, dans les songes et à l'approche de la mort. *Divinatio nativa optime cernitur in somniis, extasibus et confiniis mortis* (*de augm. scient. lib. IV, c.* 2.) Cette opinion se trouve également chez les anciens, et quelques médecins modernes l'ont adoptée. Elle a cela de vrai, que l'état dans lequel la faculté de prévision se développe est un état de crise nerveuse, pendant lequel certaines facultés sont exaltées et concentrées dans le cerveau, tandis que la plupart des organes extérieurs sont dans une sorte d'inertie ou d'assoupissement et ne communiquent plus à l'âme les impressions qu'ils reçoivent. Ce que les anciens ont, dans ce cas, nommé sommeil, n'est autre chose que le somnambulisme spontané, ou produit, par une influence magnétique, et c'est pour n'avoir

pas distingué le somnambulisme du sommeil ordinaire, qu'ils ont souvent confondu les rêves avec les visions somnambuliques, ce qui les a conduits à beaucoup d'erreurs. Aujourd'hui, ces deux états ont été si bien caractérisés qu'on ne peut prendre l'un pour l'autre (1).

Mais, comme il arrive quelquefois qu'ils se mêlent ou se succèdent, il faut un examen attentif de chaque circonstance pour s'assurer que l'on a passé de l'un à l'autre. . . .

Quoique l'homme soit doué d'une faculté qui peut lui donner des prévisions et des pressentiments, la divination considérée comme un art n'en est pas moins une chimère. Un art est un ensemble de règles que la raison établit d'après l'observation et l'expérience. Or, la raison n'est pour rien dans les pressentiments.

. . . .

Mais laissons toutes les hypothèses; bornons-nous à dire que nous reconnaissons le phénomène de la prévision, parce que des faits attestés par le témoignage de nos sens et discutés avec l'examen le plus sévère, nous en démontrent la réalité; mais avouons, de bonne foi, que nous ne pouvons expliquer, ni même comprendre, comment la chose est possible, d'après ce qui nous est connu des lois de l'univers.

L'histoire nous a conservé plusieurs prédictions claires et précises; il y en a, sans doute, qui sont dénuées de preuves, mais il en est un grand nombre qu'on ne peut nier sans accuser de mensonge ceux qui les ont rapportées.

Nous nous bornerons à citer la prophétie de Cazotte sur la révolution française, comme étant l'un des exemples de prévision les plus extraordinaires que nous connaissions.

PRÉDICTION DE CAZOTTE

rapportée par Laharpe, œuvres choisies et posthumes.

4 vol. in-8°; Paris 1806; t. I, p. LXij.

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit La compagnie était nombreuse et de tout état: gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens. etc.; on avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaîté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours

(1) Voyez l'ouvrage du comte de Redern: *Des modes accidentels de nos perceptions*. Paris, 1818. 2 vol.

le ton: on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. L'un citait une tirade de la *Pucelle;* l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot:

Et des boyaux du dernier prêtre,
Serrez le cou du dernier roi,

et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein: *Oui*, *Messieurs*, s'écrie-t-il, *je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu*, *que je suis sûr qu'Homère est un sot*; » et en effet il était sûr de l'un comme de l'autre. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconte, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « *Voyez-vous*, *monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin*, *je n'ai pas plus de religion qu'un autre.* » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter, les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très-vraisemblable ; et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé *le grand œuvre*, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu, *faut pas être grand sorcier pour ça*. — « Soit ; mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce

qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue? — Ah! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris, pour vous dérober au bourreau, du poison que *le bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. (1)

« — Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot et ce poison et ces bourreaux? qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien *le règne de la raison;* car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France en ce temps-là que des temples de la Raison. — Par ma foi, dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là. — Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. « Vous, monsieur Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous, M. Bailly, sur l'échafaud; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud. — Ah! Dieu soit béni, dit Roucher. il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... — Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugés par les Turcs et les Tartares? Encore .. — Point du tout, je vous l'ai dit: vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par

(1) Roman de Cazotte.

la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répèteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle.* » On se disait à l'oreille : « vous voyez bien qu'il est fou : car il gardait toujours le plus grand sérieux. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante, et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai ; il est trop patibulaire ; et quand tout cela arrivera-t-il? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. »

« Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi-même qui parlais), et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations. « Ah! reprit Chamfort. je suis rassuré ; si nous ne devons périr que quand Laharpe sera chrétien, nous sommes immortels.

« Pour ça, dit alors madame la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions : quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu que l'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois ; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais, qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte? c'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos. — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai au moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame ; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames ! quoi ! les princesses du sang?... — De plus grandes dames encore. » Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie. et la figure du maître se rembrunit : on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette réponse, et se contenta de dire

du ton le plus léger : *Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur.* — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous. ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce, sera....» Il s'arrêta un moment. « Eh bien? quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera ; et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit d'un ton pénible: « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence, et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? — Oh! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu cela! Mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, madame, pendant ce siége un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *malheur à Jérusalem*, et le septième jour il cria: *malheur à Jérusalem, malheur à moi-même!* et dans ce moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. » Et après cette réponse M. Cazotte fit la révérence et partit.

Lettre adressée à M. Miallo par le baron de Lamothe-Langon.

Vous me demandez, mon cher ami, ce que je puis savoir touchant la fameuse prédiction de Cazotte, mentionnée par Laharpe Je n'ai là-dessus qu'à vous attester *sur l'honneur* que j'ai entendu madame la comtesse de Beauharnais répéter plusieurs fois qu'elle avait assisté à ce singulier fait historique. Elle le racontait toujours de la même manière et avec l'accent de la vérité; son témoignage corroborait celui de Laharpe. Elle parlait ainsi devant toutes les personnes de sa société, plusieurs vivent encore et pourront l'attester également.

Vous pouvez faire de cet écrit l'usage que vous voudrez.

Adieu, mon bon et ancien ami, je suis à vous d'un attachement inviolable. Baron DE LAMOTHE-LANGON.

Paris, le 18 décembre 1833.

INFLAMMATION DE LA SYNOVIE.

Mme la baronne d'Arquinvilliers souffrait depuis plusieurs mois d'une douleur au genou, laquelle était assez vive pour l'empêcher de faire tout mouvement de la jambe. Lorsqu'elle voulait essayer de marcher dans sa chambre, elle éprouvait des élancements si aigus, qu'elle perdait presque connaissance. Cependant le genou n'était ni rouge, ni enflé, ni brûlant; rien enfin à l'extérieur n'indiquait les douleurs que ressentait la malade. Les médecins avaient accusé une maladie de la synovie, et tout ce qu'ils avaient employé pendant des mois n'avait pu donner le moindre soulagement à la maladie; au contraire, malgré tant de soins, l'état aigu était devenu permanent, et Mme d'Arquinvilliers était réduite à rester soit au lit, soit étendue sur un canapé sur lequel on la posait.

N'éprouvant aucun adoucissement à son mal par la médecine, cette dame eut recours au magnétisme et me fit appeler. Je reconnus qu'à l'extérieur le genou paraissait être absolument dans son état normal, mais lorsque j'essayai de faire jouer l'articulation, un craquement sec se fit entendre, accompagné d'une douleur si aiguë qu'elle fit jeter un cri à la malade. Il semblait que la synovie, étant devenue moins liquide et plus épaisse, ne facilitait pas, comme elle l'aurait dû, le mouvement de la tête des os dans la cavité de leurs capsules. Il y avait dès lors à craindre que la synovie, en se coagulant et se solidifiant entièrement, amenât l'ankylose de l'articulation du genou. Il fallait donc arriver à lui rendre sa fluidité visqueuse et filante pour qu'elle redevînt en état de faire dans l'articulation l'effet que produit l'huile dans une serrure rouillée.

Je pris le genou dans mes deux mains, en posant l'une dessus et l'autre dessous, je magnétisai ainsi pendant une demi-heure, j'obtins une légère moiteur; puis, pendant une autre demi-heure, je fis des passes du haut de la cuisse au pied. Je fis ensuite poser une compresse d'eau fortement magnétisée, qu'on dut renouveler constamment avant qu'elle ne fût sèche; je maintins le repos complet.

Après deux jours de ce traitement, les douleurs étaient moins vives en remuant le genou; au bout de huit jours, elles avaient entièrement disparu. La malade pouvait plier le genou, étendre la jambe et marcher sans souffrance aucune; il restait une légère faiblesse, plutôt semblable à de l'engourdissement, et qui cessa le deuxième jour où Mme d'Arquinvilliers put marcher sans difficulté. Cette guérison fut donc accomplie dans l'espace de dix jours.

LAFONTAINE.

Société de magnétisme de Paris.

Paris, le 4 mars 1865.

Monsieur le Directeur,

Le Bureau de la Société, dans sa séance du 2 courant, a décidé qu'il vous prierait d'insérer la note ci-après:

La fin d'une lettre d'un ancien sociétaire, insérée dans votre dernier numéro, tendrait à faire croire que cet ex-sociétaire a dû se retirer devant le mauvais vouloir que rencontraient parmi les membres du Bureau d'alors ses projets de réforme.

Il est loin d'en être ainsi. M. Gérard avait offert, comme sociétaire-magnétiseur, son concours au dispensaire gratuit que la Société essaie d'établir, mais assistant régulièrement aux magnétisations, il pensait pouvoir remettre aux malades qui lui étaient confiés ses cartes personnelles, et sans prévenir la commission médicale, c'est-à-dire sans autorisation, il traitait les malades chez lui, parfois à l'aide de moyens non magnétiques, quelquefois même chirurgicaux, se faisant rétribuer par plusieurs d'entre eux, ce qui est possible sans doute quand il s'agit de malades non présentés à la Société, mais ce qui ne peut l'être dans le cas contraire, la commission médicale ne pouvant être responsable du traitement de malades qui échappent à sa surveillance.

M. Gérard a été invité à se conformer au règlement, il a préféré donner sa démission. Tel est l'un des motifs de sa retraite.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Pour le Président absent :

Le Vice-Président, Louyet.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SIXIEME VOLUME.